

Hayom

TODAY היום

N°
91

printemps
2024

Le magazine du
Judaïsme d'aujourd'hui

INTERVIEW EXCLUSIVE
**Alexandre
Kominek**

GROS PLAN
Beastie Boys

RENCONTRE
Dina Kraft

PHOTOGRAPHIE
Idan Wizen

INTERVIEW EXCLUSIVE
Alexis Michalik

GIL



Créations Maison pour tous les visages

MONTURE VALENTIN + 2 VERRES À VOTRE VUE · CHF 60.-

Vision de près ou de loin

*Voir conditions en Maison.

Édito



Pessah en guerre

Hormis dans un scénario inespéré où les hostilités auront totalement cessé à l'heure de la diffusion de notre magazine, la célébration de Pessah, cette année immergée dans un indescriptible conflit, pourra à juste titre soulever des questions complexes et émotionnelles.

Pour certains, noyée dans mille autres sentiments, cette célébration ancestrale et profondément ancrée dans la tradition juive sera peut-être perçue comme un acte de résilience, un rappel des valeurs fondamentales de liberté et de lutte contre l'oppression. Ou un acte de préservation de l'identité culturelle et religieuse qui renforce le lien avec l'histoire juive et les ancêtres qui ont lutté pour la liberté. Ou encore un acte de défiance contre l'adversité, une déclaration que la vie continue malgré les défis. Cela pourra également symboliser l'espoir d'une libération future, tant sur le plan personnel que collectif.

Le Seder, souvent célébré en famille et dans un espace communautaire, pourra devenir un soutien essentiel pendant cette période de guerre. « Fêter » ensemble pourra renforcer les liens et fournir un sentiment de solidarité face aux difficultés. Pessah invitait de surcroît à la réflexion sur la liberté, la justice et la responsabilité, notamment sociale, ces pensées pourront être d'autant plus significatives durant cette période belliqueuse. Une occasion, également, de prier pour la paix, la compréhension et, nécessairement, sur la résolution du conflit.

Toutefois, pour d'autres, cela suscitera de légitimes interrogations sur la pertinence de célébrer des moments de joie pendant une période de crise intense, suscitant des sensations de tension, voire de culpabilité, face à la réalité de la guerre. D'aucuns pourront se sentir déchirés entre la joie traditionnelle de Pessah et la souffrance actuelle de toutes les populations touchées par les combats sanglants.

Une frange d'individus pourra également entrevoir, dans cette célébration, un rappel de l'humanité partagée. Car même en cette période tristement sombre, les valeurs fondamentales de justice, de liberté et de respect de la vie humaine devront être exaltées, soulignant l'espoir d'un avenir meilleur. *Last but not least.*

Ainsi, chacun avancera avec ses convictions personnelles, en affirmant la vie et la tradition, par exemple, ou en ressentant le besoin de respecter les souffrances actuelles. Mais quelle que soit la tendance, cela mettra en lumière, une fois encore, toute la complexité de la pensée et des expériences humaines dans le contexte d'un conflit dont on ne peut qu'espérer le rapide dénouement. Pour Israël et pour son peuple. Mais également pour toutes celles et tous ceux qui, au quotidien, en subissent les inéluctables et abominables conséquences... 🇲🇵

Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières



4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

N°
91
2024



67. INTERVIEW EXCLUSIVE
Alexis Michalik



60. RENCONTRE
Dina Kraft

70. INTERVIEW EXCLUSIVE

Alexandre Kominek



© Louis de Caunes

Communauté juive libérale de Genève
GIL, chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef
Dominique-A. PELLIZARI

Responsables de l'édition & publicité
Jean-Marc BRUNSCHWIG
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Bontron & Co

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir? N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à:
CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Printemps 2024
Tirage: 3000 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution:
Hayom 92
Été 2024

© Photo couverture:
Louis de Caunes

1. ÉDITO
Pessah en guerre

DU CÔTÉ DU GIL

4. LES MOTS DES RABBINS
**Les actions des anges...
La Mezouzah**

6. TALMUD TORAH
**Office des enseignants
Fête de Hanoukah 5784**

8. ABGs
**Un week-end de ski
à Leysin**

10. GIL
**Un champion du monde dans nos murs
Célébrations**

12. LIRE LE TALMUD AVEC
Romain Gary

MONDE JUIF

14. DETEL-AVIV À EILAT
Les chemins de la résilience après le 7 octobre

17. INNOVATIONS
Bienvenue dans la Silicon WADI

18. IN MEMORIAM
**Nina Weil,
Claude Bloch**

21. A LA RECHERCHE DES TRIBUS PERDUES
Les B'nei Menashe en quête d'une identité juive

24. KEREN HAYESSOD
Ouverture de campagne du Keren Hayessod à Genève

CULTURE

25. CULTURE
BD, lire

28. LIVRE
Giorgio Perlasca

30. PORTRAIT
Sacha Distel

32. EN IMAGE
Pessah

33. INTERVIEW
Valérie Zenatti

35. INTERVIEW CROISÉE
Ariane Bois et François Heilbronn

38. RENCONTRE
Eshkol Nevo

40. GROS PLAN
Le Voyage à Eilat de Yona Rozenkier

42. PHOTOGRAPHIE
Idan Wizen, le corps dans la peau

46. MUSIQUE
Yom

49. PEINTURE
Esther Ackermann, les couleurs du cœur

50. INTERVIEW EXCLUSIVE
Bernad Bitan

52. INTERVIEW
Jan Brokken

54. ASSOCIATION
Le Joint réagit en Israël

56. GROS PLAN
Beastie Boys

PERSONNALITÉS

58. PEOPLE
Les News

63. INTERVIEW
Michal Epstein Lavi

65. PORTRAIT
David Castello-Lopes



Chaque année, à l'occasion de Pessah, nous racontons l'histoire de la sortie d'Égypte comme si nous y étions. C'est notre histoire. Cette année, à la suite des attentats du 7 octobre et de la montée de l'antisémitisme dans le monde, nous avons passé des mois à aspirer à être libérés de notre « lieu étroit », à la fois littéralement pour les otages de Gaza et plus métaphoriquement pour l'ensemble du peuple juif. De fait, le récit de Pessah prend une nouvelle signification. Pourtant, la question de savoir si nous devons nous réjouir de la destruction de nos ennemis reste pertinente. Deux traditions midrashiques nous montrent qu'il s'agit d'une question très ancienne et qu'en tant que Juifs libéraux, nous devrions être conscients de la nécessité d'une approche à la fois universaliste et particulariste.

Rabbin Nathan Alfred

LES MOTS DE RABBI NATHAN

Les actions des anges...



↑ Les Chérubins
Rafaello Santi, dit Raphaël (1483-1520)
La Madone Sixtine (détail), vers 1513 –
Huile sur toile

Après que la mer s'est refermée derrière eux, les Israélites chantent. La poursuite est terminée ; les chevaux égyptiens et leurs cavaliers se sont noyés dans les flots. Shirat Hayam – le chant de la Mer (Exode 15) – est un moment de triomphe, célébrant une glorieuse victoire.

La tradition haggadique se concentre sur les actions des anges dans le ciel. Selon le Talmud de Babylone (traité Sanhedrin 39b) :

« En ce temps-là, les anges demandèrent à chanter un chant de célébration devant le Saint Béni soit-Il. Le Saint Béni soit-Il leur répondit : *Mon œuvre [les Égyptiens] est en train de se noyer dans la mer, et vous voulez chanter devant Moi ?* » Ici, Dieu reproche aux anges de vouloir chanter des cantiques et de se joindre aux célébrations. Il leur rappelle que les Égyptiens meurent dans la mer. Les Égyptiens sont aussi des humains, l'œuvre des mains de Dieu.

Le midrash Exodus Rabba (23.9j) interprète différemment la raison pour laquelle Dieu a refusé la demande des anges de chanter :

« Les anges ont demandé à chanter un chant de célébration devant le Saint Béni soit-Il, la nuit où Benei Yisrael a traversé la mer. Mais le Saint Béni soit-Il ne l'a pas permis. Dieu leur dit : *Mes légions [Benei Yisrael] sont en détresse, et vous voulez chanter devant Moi !* » Ici, Dieu se concentre sur les Israélites. Comment les

anges peuvent-ils chanter, alors que les enfants d'Israël sont peut-être encore en danger ? Pour cette raison, ce n'est pas un bon moment. Il se peut que ces anges ne chantent pas « comme un ange » et que Dieu n'ait tout simplement pas envie de les voir essayer. Mais ce que ces histoires nous révèlent, c'est une partie de la tension qui éclate entre ceux qui sont plus universalistes et ceux qui sont plus particularistes dans leur vision des choses.

Regardez la destruction de Gaza et les pertes en vies humaines, tant chez les civils ordinaires que chez les terroristes du Hamas. Devons-nous célébrer la chute et la mort de nos ennemis ? Les midrashim sont d'accord. Ils nous disent que non – (a) parce qu'ils sont aussi des êtres humains et l'œuvre de Dieu, et (b) parce que nous n'avons pas encore gagné. Nous sommes toujours en danger et nous ne devons pas nous réjouir trop vite.

En tant que Juifs libéraux, ne nous laissons pas emporter par l'orgueil de chaque petite victoire. Que Dieu soit le Dieu de tous ou qu'il ne soit que notre Dieu, nous pouvons comprendre que la célébration de la destruction de Gaza, ou même du Hamas, mette certains d'entre nous mal à l'aise. Et lorsque nous nous assiérons pour le seder et célébrer Pessah, espérons que « l'année prochaine à Jérusalem », nous pourrions célébrer ensemble dans une ville pacifique et en paix ...



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

La Mezouzah

Rabbin François Garai

Pourquoi la Mezouzah ?

La Mezouzah est mentionnée dans le Chema¹ où il est dit : *et tu l'écriras sur les montants de ta maison et sur tes portes*².

Sur le parchemin roulé, on lit : *Shadday* (un des noms de Dieu), nom composé des lettres *Shin, Daleth* et *Yod*, premières lettres de *Shomer daltot Israël / Gardien des portes d'Israël*. C'est pourquoi certains prétendent que la Mezouzah protège la maison et ses habitants³. Même si cette idée est répandue, la véritable signification de la Mezouzah est de nous rappeler l'existence de Dieu et l'obligation d'agir, en privé comme en public, selon l'enseignement de notre Tradition, c'est-à-dire de pratiquer la justice et l'équité.

Deux clins d'œil : le texte est composé de 248 lettres, nombre qui correspond aux 248 commandements positifs⁴ (tu feras...) et la valeur numérique de *Mezouzah* est 65 comme celle de *Adonay*.

Où et comment placer la Mezouzah ?

Elle doit être placée sur le montant droit lorsque nous entrons⁵ et il est d'usage de la poser sur toutes les portes des espaces de vie sauf aux portes des cuisines ou des salles de bain. Hors de notre domicile principal, il n'est pas obligatoire de la poser. Elle doit se trouver au deuxième tiers du montant et, si la porte est très haute, à la hauteur entre l'épaule et les yeux. Elle est fixée en diagonale, vers l'intérieur de la maison ou de la chambre. Dans une synagogue ou une maison communautaire où se trouvent des Sifré Torah, il n'est pas nécessaire de poser une Mezouzah car le rappel de l'existence de Dieu est une évidence dans ce lieu⁶. Cependant, l'usage est d'en poser une à l'entrée, et tel est le cas au Beith GIL.

Écriture de la Mezouzah

Elle doit être écrite selon les mêmes règles que celles qui régissent la rédaction d'un Sefer Torah. Selon Maïmonide, il fut un temps où elle pouvait être écrite en grec. Mais cela ne se faisait plus depuis longtemps⁷.



Comment faire en temps de danger ?

Dans toute situation de danger, on applique la loi du *Pikoua'h Nefesh / sauvegarde de la vie*⁸. Déjà à l'époque talmudique, dans certains cas, il était recommandé de creuser une encoche d'une profondeur de 8 à 10 cm et d'y introduire la Mezouzah afin qu'elle ne soit pas visible de l'extérieur⁹. Et, si on craint que la Mezouzah soit volée ou vandalisée, elle peut être placée à l'intérieur, sur le montant droit de la porte¹⁰.

C'est pourquoi, aujourd'hui, le rabbin David Golinkin déclare : « ... si fixer une Mezouzah à l'extérieur de la maison met en danger la vie des Juifs en France ou ailleurs dans la Diaspora, il est permis et même obligatoire de retirer la Mezouzah à l'extérieur de la maison jusqu'à ce que le danger soit passé...¹¹ ». Aujourd'hui devant la montée de l'antisémitisme, certains choisissent cette option.

Néanmoins, comme rav Houna estime que *celui qui est méticuleux en ce qui concerne le commandement de la Mezouzah embellit sa maison*¹², pourquoi ne pas embellir la nôtre !

1 Deutéronome 6:4-9

2 ibid 9

3 Kol Bo 90:101-4

4 'Hizkouni sur Deut 6:9

5 TB Mena'hot 34a

6 Sh. A. Yoré Déah 286:3

7 Mishneh Torah, Tefillin, Mezouzah et Sefer Torah 1:19

8 TB San 74a

9 Mena'hot 33b, Mishneh Torah, Lois de la Mezouzah 5:8, SH. A. Yoré Déah 289:4

10 Kitzur Sh. A. 11:9

11 <https://schechter.edu/are-there-ways-of-hiding-a-mezuzah-in-times-of-danger/>

12 TB Chab 23b

Office des enseignants du Talmud Torah : les jeunes au service de leur communauté

Émilie Sommer



Vendredi 2 février 2024, toute l'équipe des enseignants du Talmud Torah a dirigé l'office de Chabbat. Cela a été l'occasion de proposer des mélodies différentes pour les prières et une réflexion sur la parachah de la semaine, préparée avec rabbi Nathan pendant notre week-end de formation.

En guise de sermon, nous avons commencé par une lecture à plusieurs voix de la parachah avec un vocabulaire adapté à tous les âges, suivie de nos commentaires. Nous avons ainsi pu découvrir que Jéthro (Yitro) – voyant Moïse débordé de travail – lui a conseillé d'élire des juges pour se faire aider dans sa lourde tâche de guide du peuple juif. C'est un conseil rempli de sagesse que donne Jéthro à son beau-fils. Et cela nous rappelle que même les grands leaders comme Moïse ont besoin d'aide et ont avantage à être entourés pour accomplir leurs œuvres.

Cette parachah nous a fait penser à quelqu'un du GIL... rabbi François ! Comme Moïse, il a en effet pris en charge énormément de tâches pour faire vivre notre communauté et pour ses membres. Mais après toutes ces années au service de sa communauté, même plus que Moïse qui n'a été à la tête du peuple juif « que 40 ans », nous pouvons nous aussi suivre le conseil de Jéthro, en partageant le travail et en faisant participer tous les membres de la communauté à la vie du GIL.

Quant à rabbi Nathan, il a été ravi d'apprendre qu'il était prévu que les enseignants du Talmud Torah dirigent l'office du Chabbat, premier office où rabbi François n'était plus le rabbin senior du GIL mais le « rabbin émérite », car c'est ainsi qu'il envisage le partage des tâches et la vie de la communauté. Et à travers cet office, nous avons pu transmettre ce que rabbi François nous a enseigné, offrant un beau moment de transition.

Nous espérons que ce Chabbat aura permis aux petits et aux plus grands d'explorer leur judaïsme et de s'investir dans notre communauté comme le font si bien nos jeunes.

Fêtes de Hanoukah 5784

Émilie Sommer





Un week-end de ski mémorable à **Leysin**

La station de Leysin s'est avérée être le cadre idéal pour l'escapade hivernale des ABGs. Notre aventure a débuté le vendredi soir, alors que nous posons nos bagages dans un hôtel idéalement situé, tout proche des télécabines et du village. Après le voyage en train, nous avons tous opté pour une bonne nuit de sommeil, nous préparant ainsi pour une journée bien remplie sur les pistes le lendemain.

Chloé, Leah et Inès

Le samedi matin, après un bon petit déjeuner convivial, nous avons préparé nos sandwiches pour le déjeuner avant de nous diriger vers les pistes. Malgré des conditions de neige moins qu'idéales, nous avons trouvé notre dose d'amusement. Les plus expérimentés ont pris sous leur aile les débutants, garantissant ainsi que chacun puisse profiter pleinement de la journée. Pendant ce temps, un autre groupe s'est aventuré dans une magnifique randonnée, explorant les paysages enneigés qui entourent Leysin. Nous nous sommes retrouvés pour un déjeuner bien mérité puis, l'après-midi, nous avons changé de décor en nous rendant à la patinoire du village. Nous avons passé un moment joyeux, avec pour certains de bons échanges de passes

de hockey et pour d'autres une petite pause chocolat chaud. Avant de rentrer à l'hôtel, les jeunes ont eu un temps libre dans le village avant qu'on se retrouve tous à la piscine de l'hôtel où nous avons profité du jacuzzi, du hammam et des seaux d'eau froide pour les plus courageux. Après avoir dégusté un délicieux buffet avec raclette au menu, nous nous sommes réunis pour une partie animée du traditionnel jeu du «Loup-Garou», pleine de rebondissements...

Le dimanche matin, nous avons commencé par la préparation des valises, suivie d'une matinée de ski pour les plus motivés. La nuit avait apporté son lot de neige fraîche, transformant les paysages en un paradis blanc. Pour ceux qui préféreraient une expérience plus contemplative, une nouvelle randonnée offrait une occasion de s'émerveiller devant la beauté naturelle des environs.

Nous nous sommes retrouvés pour un dernier repas ensemble, partageant nos aventures de ce week-end à Leysin. Entre les moments d'excitation sur les pistes, les rires sur la glace et les instants de détente à l'hôtel, notre escapade au ski avec les ABGs restera gravée dans nos mémoires. 🍷

מחנה
Ma'hané

7 au 14 juillet 2024

Une semaine de vacances pour les 6-13 ans

infos: Emilie Sommer +41(0)22 732 81 58 / talmudtorah@gil.ch

קייטנה
KAITANAH

CENTRE AÉRÉ - DAY CAMP

POUR LES 4 À 9 ANS

DU 12 AU 16 AOÛT 2024

INFOS : SAMARA.CHALPIN@GIL.CH

Un Champion du Monde dans nos murs!



Notre Cercle de Bridge est fréquenté par quelques très bons joueurs, mais plus rarement par un joueur de classe internationale. Or, le vendredi 26 janvier 2024, une petite cinquantaine d'entre nous avons eu le grand privilège de recevoir un champion du monde de bridge, Philippe Soulet, qui nous a donné un cours de deux heures sur les « réveils » sous la forme de tests suivis d'explications.

François et Solly

Excellent professeur, Philippe Soulet nous a conquis par la clarté de ses explications, et charmés par sa grande gentillesse. Pour les lecteurs qui ne le connaissent pas, il faut savoir qu'il a remporté de très nombreux titres parmi lesquels « champion du Monde open » à l'âge de 26 ans (précoce, ce Philippe !), plusieurs fois « champion du Monde par équipe » dans les années 80, trois fois « médaillé d'or », « champion d'Europe senior par 4 » en 2018. Par ailleurs, il a écrit plusieurs livres (de bridge, évidemment !). Il est aussi enseignant, animateur de stages et de festivals, et l'auteur des commentaires des donnes des tournois simultanés appelés « Trophées du Voyage ».

Nous pensions qu'il était venu depuis Paris attiré par la renommée de notre Cercle de Bridge mais, en fait, il était venu assister à la Bar-mitzvah de son petit-fils, Raphaël Davody. Cela n'enlève rien au plaisir que nous avons eu à l'écouter et il nous a promis de revenir nous voir. Généreux, Philippe Soulet n'a pas voulu être indemnisé pour son cours : il a souhaité que l'argent récolté pour cette master-class soit intégralement reversé aux œuvres sociales du GIL.

Mille mercis, cher Philippe, et merci aussi à Jonathan Davody qui nous a mis en contact avec son beau-père afin d'organiser cette séance exceptionnelle, sans oublier un grand Mazel Tov à Raphaël et à toute sa famille. Après cette leçon, et pour terminer notre après-midi, Nicole Birstein - notre arbitre - nous a préparé un petit tournoi. Merci, Nicole!

TALMUD TORAH תלמוד תורה



«Le monde juif subsiste grâce au souffle des enfants initiés à la Torah»
Talmud de Babylone 119b

Vous avez des enfants entre 4 et 13 ans?

La transmission à vos enfants de la Torah et de notre Tradition millénaire vous tient à cœur? Vous avez envie qu'ils développent leur identité juive, connaissent le plaisir de faire partie d'une Communauté dynamique et motivante et qu'ils rencontrent d'autres Juifs de leur âge? Vous désirez affirmer votre attachement aux valeurs d'un judaïsme moderne et égalitaire et faire qu'il se perpétue dans votre famille?

Alors inscrivez vos enfants au Talmud Torah du GIL!

Les cours ont lieu du Gan à la Kitah Vav (4-11 ans)

les mercredis de 13h30 à 15h30

Kitah Bnei-Mitzvah **les mardis de 17h00 à 18h30**

ou les mercredis de 13h30 à 15h30

Repas au GIL avant les cours les mercredis à midi

Pour les enfants de 4-5 ans: le Gan. Célébrations des Fêtes, initiation à l'alphabet hébraïque et aux récits bibliques en chansons, jeux et bricolages.

Pour les enfants de 6-7 ans: les kitot (classes) Alef et Bet. Célébrations des Fêtes, apprentissage de l'alphabet hébraïque et étude des principaux récits et personnages bibliques.

Pour les enfants de 8-11 ans: les kitot Guimel, Dalet, Hé et Vav. Célébrations des Fêtes, apprentissage des prières de l'office, étude des récits du Tanakh (Bible), travail sur l'histoire moderne du peuple juif de la Diaspora à nos jours.

Dernière année: la kitah BM. Préparation pour la Bat / Bar-Mitzvah, célébrations des Fêtes, étude du cycle de la vie juive, des Mitzvot, de la liturgie, des textes bibliques, des pratiques, des valeurs et de l'actualité du Judaïsme.

Cours à Lausanne:

les lundis de 17h30 à 19h00, pour les enfants de 5 à 13 ans.

Infos et inscriptions:

Émilie Sommer Meyer | +41 (0)22 732 81 58 | talmudtorah@gil.ch | www.gil.ch

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Noah MARKOVITZ

21 octobre 2023



Sarah ROURU

13 janvier 2024

NAISSANCE



Rebecca LAVAUD

13 novembre 2023

Fille de Clara Rivollet et de Jean Lavaud

MARIAGE



Léah KHAYAT et George MWANGI

3 janvier 2024

PROCHAINES BENÉ ET BENOT-MITZVAH

Vayakhel 9 mars 2024	Emor 18 mai 2024
Pekoudé 16 mars 2024	Behar 25 mai 2024
Tazria 13 avril 2024	Be'hokotay 1 ^{er} juin 2024
Metzora 20 avril 2024	Bemidbar 8 juin 2024
A'haré-Mot 4 mai 2024	Behaalotekha 22 juin 2024
Kedochim 11 mai 2024	

IL NOUS A QUITTÉS

Jean BOCCARA

29 mai 1940 - 13 février 2024

RETROUVEZ LE CERCLE DE BRIDGE DU GIL SUR WWW.BRIDGE-GIL.CH

UN LEGS EST UN GESTE MAGNIFIQUE DE SOLIDARITÉ ET D'AMOUR
Grâce à votre legs, Vous assurez la continuité de votre soutien au GIL et lui permettez de remplir ses missions auprès de ses membres.

Vous permettez au Judaïsme libéral de se développer dans un esprit dynamique, d'assurer la transmission des valeurs de notre Tradition, et de rassembler tous ceux qui, de près ou de loin, s'y reconnaissent et s'y sentent bien.

Vous perpétuez la mémoire de votre famille en associant votre nom au GIL et à celles de ses actions que vous aurez choisies. Vous organisez au mieux votre succession.

A qui s'adresser au GIL?
Pour un simple conseil ou pour aller plus loin dans votre démarche, en toute confidentialité:
Michel Benveniste
mb@gil.ch, tél. 079 792 3667
Le GIL est exonéré de tous droits de succession.

LIRE LE TALMUD AVEC

Romain Gary

(*Qiddouchin 70a*)



À l'occasion d'un anniversaire, il est d'usage de souhaiter à l'heureuse intéressée de vivre « jusqu'à cent vingt ans ». S'il n'est pas donné à tout le monde de faire de si vieux os, la chose peut posthument s'arranger.

Ainsi fêtons-nous en cette année 2024 le cent-dixième anniversaire de la naissance d'un certain Roman Kacew, alias Romain Gary, connu aussi sous le pseudonyme d'Émile Ajar ... entre autres !

—
Gérard Manent

C'est peu dire que nombre de critiques littéraires ont fait, en matière d'expression française, la fine bouche lorsqu'il s'est agi d'offrir à leurs papilles délicates la langue de Romain Gary, farcie qu'elle était – du moins le jugeaient-ils ainsi – de maladresses, lourdeurs et autres attentats à la pudeur verbale. Comme le dit le proverbe, « la critique est aisée, mais l'art est difficile ». Et le manque de tendreté de cette langue par trop râpeuse à leur palais sensible a eu pour corollaire l'absence cruelle de tendresse pour ce métèque qui, faisant la sourde oreille, ne voulait pas convenir qu'en France « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », selon une autre maxime fort appréciée dans l'Hexagone. Voici, pour les gourmets, un morceau choisi parmi des mets bien épicés : « Et si le héros des Racines du ciel fonde un comité pour la défense des éléphants, nous pensons qu'il est dès maintenant nécessaire de fonder un comité de défense de la langue française contre Romain Gary¹ ». Excusez du peu !

Or, ces querelles, que les sociolinguistes ne connaissent que trop bien, trouvent un écho anachronique dans les pages du *Talmud*, et singulièrement celui de Babylone. Un jour qu'il rendait visite à Rav Nahman, Rav Yehoudah trouve le Maître occupé à de menus travaux. Convaincu que cela ne sied guère à un Sage de la stature de Rav Nahman, il s'étonne que ce dernier s'adonne à des

tâches manuelles. Le Sage n'apprécie pas en retour de se faire tancer, qui plus est dans un idiome qu'il ne goûte guère, puisqu'en lieu et place des mots *ma'aqueh* ou *mejtsah* pour désigner la petite clôture qu'il confectionne amoureusement, c'est le très persan *goutarita'* que ses tympanes subissent.

Derrière le reproche linguistique se laisse bien sûr deviner la querelle culturelle : tout imbu de sa personne, Rav Yehoudah ne fait-il pas assaut de snobisme en usant d'un mot en usage à la cour ? Ou, pire encore, pareil écart linguistique n'est-il pas synonyme d'allégeance à un pouvoir étranger, voire à une assimilation en bonne voie ?

Avaler ces couleuvres argumentatives où pointe le préjugé, ce serait en réalité oublier que le *Talmud Bavli* est une véritable tour de Babel où l'on serait bien en peine de démêler idiomes, dialectes et autres sabirs. Prenons par exemple – presque au hasard ! – cette autre page (T.B. *Bava Metsi'a* 20b), où l'on retrouve, à quelques lignes d'écart, de l'hébreu et de l'araméen, certes, mais aussi du grec déguisé en araméen (puisque derrière *teliga'* se laisse deviner le très hellène *thulakos*, qui signifie « sac »), de l'araméen qui peine à masquer sa bâtardise étymologique (perse ou latine, c'est selon), ou encore l'exotique *tasqe*, dans le commentaire de Rachi, que l'on n'a pas de mal à déchiffrer comme étant de l'ancien français champenois, typographié comme il se doit en « hébreu carré », soit en écriture assyrienne !

À ceux qui se demandent quel genre assigner au *Talmud*, tant il est délicat de savoir s'il s'agit d'un code de lois, d'un recueil de traditions orales, d'une vaste encyclopédie rabbinique, peut-être vaudrait-il mieux alors proposer l'idée qu'il en irait plutôt d'un pot-pourri linguistique, d'un pastis verbal, bref, d'une œuvre polyglotte et polyphonique, foisonnante et libre, ignorant les frontières, dont la marque de fabrique est bien plutôt celle d'une identité linguistique à jamais insaisissable. Et

sans doute gagnera-t-on alors à laisser derechef la parole à Roman Kacew : « Je plonge mes racines littéraires dans mon métissage, je suis un bâtard et je tire ma substance nourricière de mon bâtardisme. C'est pourquoi d'ailleurs certains critiques traditionalistes voient dans mon œuvre quelque chose d'étranger² ».

Myriam Anissimov, biographe géniale de Gary, ne s'y est d'ailleurs pas trompée : « Le livre était écrit dans une langue volontairement fautive, parsemée de calembours, d'anomalies de langage, d'incorrections délibérées, de mots employés pour d'autres. La syntaxe, elle aussi, était savamment mise en pièces³ ». Description si juste, si fine que l'on ne sait plus si c'est au *Pseudo* d'Émile Ajar qu'elle doit trouver à s'appliquer, ou bien au *Talmud Bavli*. Et cette équivoque n'est pas pour nous déplaire. 📖

« Je plonge mes racines littéraires dans mon métissage, je suis un bâtard et je tire ma substance nourricière de mon bâtardisme. »

1 Cité par Myriam Anissimov, *Romain Gary, le caméléon*, Denoël, 2006, p. 401.

2 *Ibid.*, p. 403.

3 *Ibid.*, p. 715.

→ À l'hôtel Yam Souf à Eilat



© Gefen Eglashy / MediaCentral

DE TEL-AVIV À EILAT

Les chemins de la résilience après le 7 octobre

« Nous danserons encore : 7.10.23 ». Ce tatouage gravé à l'encre noire sur le bras droit de l'ex-otage franco-israélienne Mia Shem, 21 ans, enlevée lors du « Samedi soir » sur les lieux du festival de musique Nova, s'est imposé comme l'un des symboles de la résilience du peuple israélien face aux événements tragiques survenus il y a 6 mois, et à la guerre qu'ils ont provoquée.

Léa Avisar

De toute évidence, depuis les massacres du 7 octobre, Israël se présente comme une nation traumatisée. Plusieurs facteurs y ont contribué : le nombre de victimes civiles sauvagement assassinées lors de l'infiltration surprise des terroristes du Hamas ; la cruauté sans précédent, depuis la Shoah, des attaques perpétrées contre des Juifs, marquées notamment par le recours aux violences sexuelles comme armes de guerre et par une volonté d'anéantissement.

Mais aussi le choc provoqué par la prise d'otages de quelque 240 Israéliens et étrangers ; la guerre psychologique initiée par les terroristes et nourrie d'images d'une violence inouïe ; la durée inédite de l'opération militaire de Tsahal

dans la Bande de Gaza et son cortège de jeunes soldats tombés au combat ; la douleur, enfin, des quelque 200'000 habitants des zones de guerre au Sud comme au Nord du pays, sous le feu du Hezbollah libanais. Pour autant, dans cette situation d'urgence, les Israéliens ont su passer le cap de la sidération en se mobilisant pour venir en aide aux familles ou secteurs économiques les plus affectés, à l'instar des fermes du Sud d'Israël qui ont accueilli des dizaines de milliers de bénévoles. Et comme la notion de traumatisme n'est malheureusement pas nouvelle dans ce pays, meurtri par plus de sept décennies de guerres et d'Intifada, le soutien thérapeutique reste au centre des priorités. Illustration en trois dates.



© Gefen Eglashy / MediaCentral

← Tri de vêtements destinés aux personnes évacuées du kibboutz Nir Oz.

30 octobre 2023, hôtel Carlton à Tel-Aviv

« Il faut s'attendre à une épidémie de syndrome post traumatique ». Représentante officielle pour la France et au sein de 29 pays francophones, du protocole national israélien en premiers secours psychologiques d'urgence (dit « 6C »), Emmanuelle Halioua n'a pas pesé ses mots, près de trois semaines après la tragédie collective du 7 octobre, face à un public composé de primo intervenants (médecins, personnel paramédical, enseignants) venus suivre sa formation accélérée, le temps d'une journée, dans un hôtel de Tel-Aviv.

« Le pays est confronté à une situation de guerre au sens le plus primaire du terme, comme en Ukraine, et à une expérience de perte de repères ». À l'en croire, toutes les certitudes ont volé en éclat. « Israël était le pays dans lequel un holocauste ne pouvait se reproduire, au sein duquel les services de renseignements étaient infaillibles et dont l'armée était censée protéger ses civils, énumère-t-elle. Et du jour au lendemain, on devient des réfugiés dans notre propre pays et l'on se retrouve confronté à une entreprise systématique de destruction déployée contre des femmes et des enfants ». Comment réagir lorsque la peur est rentrée dans les maisons, face à un phénomène de sidération, et pour éviter de développer un syndrome post traumatique qui se déclenche plusieurs semaines après une crise sévère ? Il existe des méthodes pour

gérer l'urgence face à des situations de stress aigu auxquels sont confrontés civils et militaires, et retrouver un comportement fonctionnel. Avant de rassurer son auditoire : « Israël est à la fois le pays du traumatisme et celui de la résilience », conclut cette experte citant comme « facteur de protection » la forte mobilisation et l'incroyable cohésion de la société civile israélienne.

15 Novembre, hôtel Yam Souf à Eilat

Changement de décor dans le cadre paradisiaque d'un hôtel quatre étoiles de la baie d'Eilat où quelque 160 évacués du kibboutz Nir Oz, l'une des communautés frontalières de la Bande de Gaza les plus touchées par les attaques terroristes du 7 octobre, ont trouvé refuge. Le tribut humain payé par ce village collectif fondé en 1955 est terrible : un quart de ses membres ont été soit tués (38) soit kidnappés (75) lors de l'assaut terroriste du sinistre samedi. À lui seul, ce kibboutz concentre près du tiers des otages israéliens détenus à Gaza.

« Ces gens sont arrivés sans rien, pieds nus, en pyjama, après avoir perdu des proches, et pour certains vu leurs maisons brûler. Et leur première question est *combien de temps va-t-on rester ici ?* » explique Yotam Polizer, le directeur d'IrsAid, une ONG israélienne née voilà deux décennies et qui mobilise pour la première fois son expertise sur le sol national. Intervenue en 2014 pour aider

les victimes yézidiennes de l'État islamique, on l'a vue en 2021 évacuer 205 femmes d'Afghanistan après la prise de pouvoir des talibans, en Ukraine, ou lors du dernier tremblement de terre au Maroc. L'ONG est habituée à gérer des situations d'urgence, associant terrorisme et déplacements de population.

« D'un point de vue purement humanitaire, nous n'avons toutefois jamais rien connu de pareil, poursuit Yotam Polizer. Le traumatisme des survivants des atrocités du 7 octobre est immense et il faut le traiter au plus vite, sinon il ressurgira des années plus tard, comme cela s'est produit pour les rescapés de la Shoah ou les vétérans de la Guerre de Kippour ». Un long travail de reconstruction se profile pour cette communauté. Les évacués de Nir Oz devront d'abord s'installer dans un nouveau quartier de Kiryat Gat, une ville du sud, avant d'être hébergés au bout de quelques mois et pendant deux ans dans un kibboutz voisin. Deux mois après les attaques, leurs enfants ont pu reprendre le chemin de l'école, grâce à l'ouverture d'un établissement primaire à Eilat avec l'aide d'IrsAid, pour 600 écoliers des communautés frontalières de la bande de Gaza. Les classes se sont tenues sur un ancien camping, dans de grandes tentes blanches climatisées, avec certains de leurs anciens professeurs. Ceux qui ont survécu à l'assaut meurtrier ou qui n'ont pas été mobilisés lors des opérations militaires.

11 décembre, Université de Tel-Aviv

Quel sens donner aux événements du 7 octobre ? Le neuropsychiatre et psychanalyste Boris Cyrulnik a tenté de livrer quelques pistes, à l'invitation de l'Association française et l'Association francophone de l'Université de Tel-Aviv, le temps d'une visio-conférence, donnée le cinquième soir de Hanoukah.

« Pendant le conflit, on est dans l'affrontement. On ne peut donner sens à ce qui est arrivé le 7 octobre qu'avec le recul du temps, le contrôle de l'angoisse, l'apaisement, a-t-il expliqué. Pendant le trauma on est dans la résistance, pas dans la résilience. Lorsqu'on est agressé, soit on s'enfuit, soit on est sidéré, soit on prend les armes. C'est ce que les Israéliens ont fait en toute légitimité, car ils ne pouvaient pas réagir autrement ». Mais quel récit donner de ces événements traumatiques ?

« Après la Seconde Guerre mondiale, les Juifs ont été réduits au silence parce qu'on

ne les croyait pas. Dans les familles survivantes elles-mêmes, on ne parlait pas de la Shoah. Le déni protecteur empêche la résilience parce qu'on n'affronte pas le problème. Mais en racontant l'horreur, on transmet l'horreur du traumatisme. Si on parle, on transmet l'horreur; si on se tait, on transmet l'angoisse ». Autrement dit : la fin de la guerre n'est pas la fin des problèmes.

D'autant que le pogrom survenu le jour de *Simha Torah* pourrait constituer un trauma global pour l'ensemble du peuple juif. « Le 7 octobre a réactivé en moi ce que je croyais avoir plus ou moins réglé, a conclu Boris Cyrulnik. De mon traumatisme personnel pendant la Seconde Guerre mondiale, j'ai gardé une sensibilité excessive qui a fait que dans un premier temps, je me suis identifié à tous les persécutés du monde, y compris les Arabes persécutés. Mais ce pogrom incroyable a réactivé tous les souvenirs de mon enfance que je croyais enfouis, et une sensibilité particulière qui ne s'éteindra qu'avec moi ».



©AFP

↑ Tanks israéliens à Gaza

INNOVATIONS

Bienvenue dans la Silicon WADI

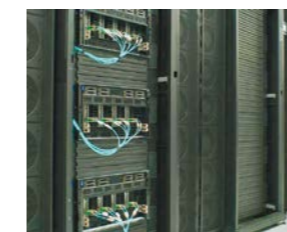
Nathalie Hamou

Kenaf Ventures dans les starting blocks pour commercialiser les produits de son usine de Kfar Aza



© Kenaf Ventures

La société israélienne Kenaf Ventures, située au Kibboutz Kfar Aza en bordure de la Bande de Gaza, a subi des dommages substantiels pendant l'incursion d'Israël par le Hamas le 7 octobre. Basée sur une innovation autour de la plante Kenaf (ou chanvre du Deccan), elle est désormais plus que déterminée à finaliser le lancement de la production commerciale dans son usine récemment inaugurée. « Nous déplorons la mort tragique de bon nombre de nos partenaires, a indiqué sa direction. Au cours des deux jours précédant la catastrophe, nous étions dans la tranquillité pastorale du kibboutz pour programmer une innovation mondiale censée réduire la pollution de l'air et encourager la transition de l'utilisation de matières premières polluantes dans l'industrie à celles sans empreinte carbone ». Fondée en 2018 par un groupe de serial entrepreneurs, la société se concentre sur deux problèmes environnementaux : l'absorption et la fixation du dioxyde de carbone et la réduction de l'utilisation de matières premières polluantes. Elle a développé des solutions brevetées qui utilisent la plante Kenaf (*Hibiscus cannabinus*) pour l'absorption naturelle du dioxyde de carbone et sa conversion en biomatériaux. Avec l'aide du Kibboutz Kfar Aza, l'entreprise a établi une usine unique pour le traitement des matières premières biologiques à des fins industrielles, à proximité de plantations de Kenaf, connue pour ses capacités à nettoyer les toxines et les polluants du sol. Son infrastructure est prête à pénétrer les marchés tels que les États-Unis, l'Europe et l'Asie.



Le supercalculateur de Nvidia en Israël creuse l'écart

Nvidia tient ses promesses. Le géant américain des semi-conducteurs – qui avait annoncé en mai son intention de développer Israel-1, le supercalculateur le plus puissant d'Israël et le plus puissant de l'entreprise dans le monde – avance plus vite que prévu. La première étape de son développement, attendue pour la fin 2023, a été achevée avec un temps d'avance sur le calendrier. « Grâce au supercalculateur Israel-1 de Nvidia, un large éventail d'entreprises innovantes en Israël pourra créer de l'intelligence artificielle afin d'optimiser la productivité et les modèles commerciaux des entreprises du monde ». Nvidia a également annoncé que Dell Technologies, Hewlett Packard Enterprise et Lenovo seront les premiers à intégrer les technologies développées dans son centre de développement israélien. La deuxième étape du supercalculateur israélien devrait être terminée au premier semestre de 2024.



Une start-up par victime de la tragédie du 7 octobre

Tel est le principe de l'initiative et plateforme « Next October »,

présentée en décembre dernier par l'investisseur et entrepreneur Yizhar Shai, ancien ministre des sciences et de la technologie. Celui qui a perdu son plus jeune fils, le Sgt. Yaron Uri Shai, un combattant de l'unité Nahal, mort en héros pour défendre le point de passage Kerem Shalom le samedi 7 octobre 2013, a eu l'idée de mobiliser l'entrepreneuriat israélien pour rendre un ultime hommage aux 1300 victimes des massacres. « Nous allons créer des projets qui porteront pour toujours leur nom. Ils sont venus nous détruire, et nous répondons par l'innovation », a-t-il expliqué lors d'une conférence qui s'est tenue à Londres, combinant « solidarité économique et opportunités d'investissement ».

nextoctober.org

Carton plein pour CorrActions qui veut réduire les accidents automobiles



Après avoir développé une technologie pour prévenir les accidents de la route, en surveillant l'activité cérébrale du conducteur, CorrActions séduit les investisseurs. La société israélienne vient de lever 7,25 millions de dollars auprès du fonds technologique de Volvo, rejoint par BlackBerry, qui fournit des systèmes d'exploitation pour les véhicules. Next Gear Ventures, Mobilitech Capital, Regah Ventures, OurCrowd, NextLeap Ventures et Stone Ventures ont également participé à ce tour d'investissement. Fondée en 2019 par le Dr Elad Hochman, neuropsychologue et scientifique, et Tzvi Genosar, l'entreprise a développé un *monitoring* de l'activité cérébrale du conducteur grâce aux informations provenant de capteurs présents dans le véhicule. Ces derniers surveillent les micromouvements involontaires des muscles du corps, qui sont influencés par le comportement cérébral, afin d'alerter sur les dysfonctionnements du conducteur, en cas d'ivresse, de fatigue et de distraction.

local
5000 PRODUITS À QUELQUES PAS DE VOTRE MAGASIN

Les produits de votre région

Chez Manor Food, nous soutenons au quotidien les producteurs de nos régions avec notre programme «local». Cela fait plus de 20 ans que ça dure et c'est l'une de nos fiertés. Les produits «local» certifiés par q.inspecta, sont soumis à un contrôle de qualité rigoureux. Les producteurs doivent être situés dans un rayon de 30km maximum autour du magasin qu'ils approvisionnent (exception: le Tessin et le Valais où s'appliquent les frontières cantonales). Dans son programme «Local», Manor Food compte en moyenne 700 fournisseurs et un assortiment d'environ 5000 produits.

MANOR FOOD

IN MEMORIAM

Nina Weil

Elle a longtemps témoigné de son expérience à Auschwitz, se souvenant notamment de la cruauté des gardiens. Le Musée national à Zurich raconte l'histoire de sa vie...

Anita Winter

Nina Weil, l'une des dernières survivantes de la Shoah en Suisse, est décédée le 9 novembre dans le canton de Zürich à l'âge de 91 ans, a rapporté la fondation Gamaraal pour la mémoire de la Shoah. Née en 1932 à Klattau, dans l'actuelle République tchèque, elle a été déportée à Auschwitz quand elle avait 12 ans. Elle a survécu à une sélection du tortionnaire nazi Josef Mengele, aux conditions dans le camp et à la marche de la mort.

«Et c'est ainsi que nous avons marché et marché encore. C'était en janvier. Nous n'avions pas de nourriture. Ceux qui avaient de la chance trouvaient un peu d'herbe au bord du chemin. La neige était notre eau. Nous sommes arrivés dans une grande exploitation agricole et nous avons pu dormir dans l'étable», se souvenait-elle de cette marche.

De son expérience à Auschwitz, elle disait: «J'ai beaucoup pleuré. Pas à cause de la douleur, mais parce que je n'avais désormais plus de nom, je n'étais plus qu'un numéro. Ma mère m'a promis que dès que nous serions libres, je recevrais un large bracelet pour que personne ne puisse plus voir mon numéro. J'aurais aussi droit à des cours de danse. Je n'ai reçu ni bracelet ni cours de danse. Et je porte encore ce numéro aujourd'hui.» Sa mère est morte d'épuisement à Auschwitz.

Âgée de 13 ans à la fin de la guerre, Nina Weil a grandi dans un orphelinat, a rencontré son mari à l'internat et est devenue

«Je n'avais désormais plus de nom, je n'étais plus qu'un numéro.»

laborantine à la polyclinique de Prague. Elle et son mari ont obtenu l'asile politique en Suisse en 1968, quand les Russes ont envahi la Tchécoslovaquie. Elle a alors rejoint l'hôpital universitaire de Zürich en tant que laborantine.

Elle a longtemps témoigné auprès des scolaires et des musées de son expérience à Auschwitz, se souvenant notamment de la cruauté des gardiens. Le Musée national à Zürich raconte l'histoire de sa vie dans une exposition permanente. 📍



© Gamaraal Foundation

↑ Nina Weil, survivante de l'Holocauste, née à Klattau (aujourd'hui en République tchèque) en 1932.



© JMLPROD

IN MEMORIAM

Claude Bloch

Claude Bloch était un des derniers rescapés revenus d'Auschwitz. Il nous a quittés la dernière nuit de 2023.

Claire Luchetta-Rentchnik

«Non: n'applaudissez pas! Il y a eu trop de morts, trop de souffrance. N'applaudissez pas, mais souvenez-vous!». Les mains interrompent leur mouvement, les élèves se rasseient en silence. Claude Bloch termine ainsi un de ses nombreux témoignages dans les écoles genevoises.

CO, collègues, écoles professionnelles, partout il obtient la même écoute, le même respect, partout il répond aux questions, montre son bras tatoué, numéro «B3692», son identité là-bas. Partout aussi, au fil de son récit, il revit les coups, les tortures, la faim, la vermine, les appels interminables dans le froid, la neige, la peur et malgré tout, la certitude qu'il reviendra pour raconter.

Raconter les contrôles d'identité avant la déportation: Bloch est un nom juif, toute la police de France le sait. Aussi, son grand-père, sur la carte d'identité de Claude, a minutieusement transformé ce nom dénonciateur en Blachet. Une barre a été collée à la lettre «o», «et» ajouté après le «h». Mais dans son cartable livres et cahiers portent le nom de Bloch, heureusement son sac ne sera jamais ouvert.

Raconter ce jour de juillet 1944: Les vacances commencent. Devant la maison où il vit avec sa mère et ses grands-parents, Claude répare son vélo. Lyon devient trop dangereux, la famille pense se cacher dans la Drôme. Une voiture arrive, des hommes en descendent,

«Non: n'applaudissez pas, mais souvenez-vous!»

l'interpellent et l'emmènent avec sa mère et son grand-père. Plus tard, il apprendra qu'un des hommes était Paul Touvier. «Prenez quelques vêtements!» Il fait chaud, mais la mère de Claude l'oblige à mettre un pantalon long. Sait-elle qu'elle lui sauve la vie? Ainsi vêtu, ce fluet adolescent de 15 ans paraît plus âgé et ne sera pas immédiatement gazé à Auschwitz, ultime destination de ce voyage qui commence à Montluc où son grand-père est assassiné. Puis Drancy, Auschwitz où sa mère, dont il ne veut se séparer, le repousse sèchement du côté des hommes. Ils ne se reverront jamais. Mai 45, avec des centaines d'autres détenus, Claude est enfermé à fond de cale d'un navire abandonné qui dérive en mer du Nord. La guerre est terminée, les prisonniers sont sauvés par la Croix-Rouge suédoise. Claude pèse trente kilos.

Cher Claude, après les témoignages tu partageais notre table familiale. Puis, au fil des ans, nous nous sommes régulièrement revus à Lyon, nous déjeunions «chez Georges», puis nous prenions un café dans l'appartement empli de souvenirs où tu avais vécu avec ta grand-mère à ton retour. Tu avais voulu retourner au lycée après ta déportation, mais le directeur avait refusé de te réintégrer, toi l'enfant martyr, «car, disait-il, tu t'étais absenté plus d'une année sans t'excuser».

Ce refus de reconnaître ta déportation, tes souffrances, ta situation d'adolescent juif, et à travers toi le martyr du peuple juif, t'avait marqué à jamais. Repose en paix Claude, nous nous souvenons. 📍

«NEVER AGAIN!» IS NOW!

Le Comité intercommunautaire
pour l'organisation de Yom haShoah
vous invite à la

COMMÉMORATION DE LA SHOAH

Evelyn Askolovitch (Sulzbach) avait 4 ans et demi lorsqu'à Amsterdam les nazis lui ont volé son enfance, son insouciance, sa sécurité, ils ont également pris la joie de vivre de son papa, ses grands-parents... puis ils l'ont envoyée avec ses parents dans les camps de Vught, de Westerbork en Hollande, puis plus loin, en Allemagne, à Bergen-Belsen. «Un camp où l'on n'exterminait pas» racontera-t-elle des années plus tard. Non, on n'y exterminait pas, mais les déportés y pourrissaient, y mouraient de faim, de saleté, de vermine, de maladies, du typhus et d'ennui. Evelyn n'a pas vécu dans les camps «Je n'étais rien, dit-elle. J'étais un enfant et ma seule arme a été de m'enfermer dans une bulle et d'attendre que cela passe».



Evelyne Askolovitch
témoignera le 7 mai 2024
à 19h30 à la salle des fêtes
de Thônex

18 av. Tronchet
1226 Thônex

Ouverture des portes à 19h
Réservez votre soirée
Invitez vos amis



ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE
ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26
info@marronniers.ch
www.marronniers.ch

A LA RECHERCHE DES TRIBUS PERDUES

Les B'nei Menashe en quête d'une identité juive

Dans l'État du Mizoram (Inde), région vallonnée et pluviale, coincée entre le Myanmar et le Bengla Desh, la capitale Aizawl, construite à flanc de montagne – des rues en lacets, où retentissent des chants venant des nombreuses églises anglicanes et où, comme ailleurs dans le Sud-est asiatique, circulent en continu des scooters importés de Chine – a la particularité de compter, non pas une mais deux communautés juives, qui affirment être les descendants des tribus exilées lors de la conquête du royaume d'Israël en 722 av. J.-C. par les Assyriens.

Armand Schmidt

Si, génétiquement, il n'est pas possible de confirmer avec certitude cette filiation, il n'en reste pas moins que les B'nei Menashe – fils de Manasseh – comme ils se définissent eux-mêmes, ont un lien sentimental et affectif étroit, tant avec la religion, les traditions et les coutumes juives qu'avec Israël, «la» terre promise.

Sargon II, le roi d'Assyrie, écrit: «J'ai assiégé et occupé l'état de Samarie, pris en captivité 27'280 de ses habitants et 50 chars, et leur ai laissé le reste de leurs affaires». Propos confirmés par les historiens selon lesquels seule une minorité (env. 20%) de la population, principalement l'élite, a été exilée, la grande majorité est restée sur place et serait à l'origine des Samaritains. La Bible, par contre, écrit que quasi

toute la population habitant le royaume d'Israël a été exilée en 722 av. J.-C. lors de la conquête par l'armée assyrienne, leur trace aurait été perdue, donnant naissance au mythe des «tribus perdues» et par la suite à de nombreuses revendications: des Pachtouns au Pakistan, des Assyriens au Kurdistan et des Kashmiri aux Juifs amérindiens, les Igbo au Nigéria, les «Black Hebrew», les «B'nei Ephraïm» ou Juifs Telugu, sans oublier les «B'nei Israel» de la région de Cochinchine.

Découverte de «notre» passé

À partir de 1844, le territoire des collines de Lushai dans l'est de l'Inde est conquis par l'armée britannique et, à la fin du XIX^e siècle, ce sont les missionnaires anglais qui s'empressent de convertir au christianisme les populations locales. Après une

Aujourd'hui, à Aizawl, capitale de l'État du Mizoram, co-existent en parallèle deux communautés juives.



← Aizawl City

1970, un mouvement judaïsant adopte comme cri de ralliement: «Puisque nous sommes les descendants du peuple de la Bible, vivons selon la Bible donnée aux Hébreux».

On peut alléguer qu'il existe des coutumes et des symboles récurrents dans des religions et des peuples non apparentés, non spécifiques à la religion juive, et par conséquent, ces coutumes ne constituent pas une preuve irréfutable. Par contre, trois éléments sont généralement cités pour appuyer leur revendication à être considérés comme descendants des Hébreux.

D'abord, Manasia / Manmasi l'ancêtre, figure légendaire, est assimilée à celle de Menassé (Menashe), fils de Joseph et petit-fils de Jacob. Ensuite, le jour de l'abstention de la levure: une fois l'an, au printemps, la nuit de la pleine lune, un pain spécial était préparé à partir de farine de riz, sans levure et mangé lors d'un repas communautaire auquel tout le monde était convié. Enfin, le chant de la traversée de la Grande Eau. Il s'agit d'un hymne traditionnel dont les paroles évoquent le récit de la traversée de la mer Rouge: une armée ennemie à la poursuite de fuyards est engloutie, une mer de couleur rouge qui se divise, des colonnes de nuages le jour et de feu la nuit, de l'eau qui jaillit d'un rocher...

«Amichav» et «Shavei Israel»

Si des tests génétiques sur un échantillon de 350 hommes appartenant aux ethnies Mizo, Chin et Kuki, ne permettent pas de conclure à une ascendance

moyen-orientale, certains dans la population locale affirment qu'ils sont bien les descendants des Hébreux, en particulier de la tribu de Menashe. Ils seront soutenus et encouragés par un rabbin israélien, Eliyahu Avichail (1932-2015), dont la mission et l'objectif de vie était de rechercher les tribus perdues et de réunir les dispersés, qui leur donnera le nom de B'nei Menashe («fils de Manassé»). Son organisation «Amichav» («mon peuple revient»), favorise leur retour au judaïsme par l'enseignement du judaïsme orthodoxe et – avec le soutien financier de groupes chrétiens! – leur émigration en Israël. Après sa démission, Michael Freund le remplace et, suite à des rivalités et des dissensions internes, fonde une organisation concurrente «Shavei Israel» («les rentrants d'Israël»). Selon ses dires, le grand rabbin séfarde Shlomo Amar aurait officiellement reconnu les B'nei Menashe comme descendants de l'une des tribus perdues et, moyennant une conversion formelle, leur aurait permis de bénéficier de la loi du retour, propos contredits par un journaliste selon lequel Amar aurait au contraire statué que les B'nei Menashe n'étaient pas de la «semence d'Israël». Dans la pratique, Shavei Israel a facilité leur émigration en contournant les règlements et les critères juridiques fixés par le ministère israélien de l'Absorption.

Aujourd'hui, à Aizawl, capitale de l'État du Mizoram, co-existent en parallèle deux communautés juives se rattachant à l'une de ces deux organisations. Si, en définitive, rien ne distingue fondamentalement l'une de l'autre, suite à des rivalités de



période au cours de laquelle le mouvement revivaliste chrétien interdisait toute manifestation – fêtes, festivals, chants – en relation avec les traditions ancestrales, animistes, un assouplissement permit aux populations locales d'écrire leurs propres hymnes et d'y incorporer des éléments indigènes, créant ainsi une forme de culte chrétien syncrétique. Lorsque vers 1950 apparaissent les premières traductions en langue locale de l'Ancien Testament, la réaction dans l'ethnie tibéto-birmane composée des populations Kuki et Mizo a été la suivante: «en fait c'est l'histoire de nos ancêtres qui est racontée; nous sommes des Juifs qui ignorons notre appartenance au peuple juif». Un rapprochement est fait entre leurs coutumes et pratiques et celles mentionnées dans la Bible – circoncision, mariage lévirat, esclaves libérés après 7 ans, villes sanctuaires, période de deuil de 7 jours, croyance en un Dieu unique – résultant dans un mouvement messianique qui adopte des coutumes religieuses et traditions juives, dont l'observance du Chabbat et des lois alimentaires ainsi que la célébration des fêtes. Dans les années

personnes, les relations entre elles sont tendues. Assez proches du judaïsme orthodoxe, les coutumes et traditions religieuses sont suivies scrupuleusement, avec des influences, selon le cas, du rite séfarde ou ashkénaze. Ainsi, à l'occasion de Roch Hashanah, le Nouvel an juif, le repas est précédé d'un «seder», rituel typiquement séfarde comportant tous les ingrédients habituels: miel, pomme, grenade, dattes, courge, poireau, tête de poisson. Les prières à la synagogue suivent plutôt le rite ashkénaze, et récitées en hébreu, la lecture de la Torah par contre, se fait en langue locale (le «mizo»).

Dans la tourmente des conflits locaux, en Inde, en Israël

Les mouvements visant à «convertir» et à faire émigrer ces groupes ethniques ont provoqué des réactions, tant en Inde qu'en Israël. Le gouvernement indien s'est dit «préoccupé» par les conversions massives, rappelant que la loi indienne interdit une ingérence venant de membres d'une autre nation, tandis que les organisations hindoues

estiment que «les conversions encouragent l'identification à d'autres pays dans une région en proie à des troubles séparatistes et qu'elles sont une menace pour la stabilité sociale dans la région et pour la sécurité nationale». En Israël également, des réactions négatives sont exprimées. Ainsi, Ofer Pines-Raz, ministre des Sciences et Technologie, considère que les immigrants sont «exploités à des fins politiques car ils sont prioritairement installés dans les colonies de Gush Katif dans la Bande de Gaza et à Kiriyat Arba en Cisjordanie». Eliyahu Birnbaum, juge rabbinique, va même jusqu'à accuser la Commission d'absorption de la Knesset de baser ses décisions sur des idées racistes (sic). En 2003, Avraham Poraz, ministre de l'intérieur, suspend la délivrance de visas, décision revue en 2012 à l'arrivée d'un nouveau ministre.

En 2021, on estimait à 4'500 les B'nei Menashe vivant en Israël, et quelque 6'000 – dont le grand espoir était d'un jour pouvoir faire leur Aliya – répartis entre les États du Mizoram et du Manipur. En mai

2023, un conflit interethnique éclate au Manipur, provoquant l'exode des populations locales, dont les B'nei Menashe, qui se réfugient dans l'État voisin du Mizoram, à Kolasib et à Thingdawl, où les autorités locales mettent à leur disposition des locaux désaffectés, occupés précédemment par une école. Ils y vivent, dans des conditions précaires, en harmonie avec les Kuki chrétiens et autres ethnies ayant fui les troubles. Pour eux, comme pour ceux à Aizawl, ce ne peut être qu'une situation temporaire, leur destination finale restant Israël, et ce nonobstant les problèmes auxquels fait face le pays: mouvements de protestation contre le projet de réforme de la justice voulu par le gouvernement actuel, et, depuis octobre, la guerre avec le Hamas dans la Bande de Gaza. Les B'nei Menashe vivant en Israël, en âge d'être mobilisés, l'ont été et participent activement aux combats en cours. Des morts et des blessés sont à dénombrer dans leurs rangs. Preuve s'il en est que, à défaut d'une filiation génétique, il se sentent juifs à part entière. 🇮🇱



KEREN HAYESSOD

Ouverture de Campagne du Keren Hayessod à Genève: une soirée de solidarité émouvante

La soirée d'Ouverture de Campagne 2024 à Genève s'est déroulée en présence de plus de 250 personnes, à l'hôtel Président Wilson, pour soutenir les projets du Keren Hayessod, concentrés particulièrement sur l'aide aux victimes des attaques du 7 octobre.

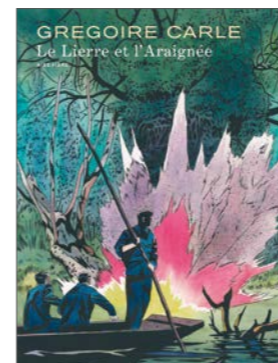
Sabrina Vulf's Gobbi

La soirée teintée d'une forte émotion a débuté par l'intervention du Colonel Olivier Rafowicz, porte-parole francophone de l'armée israélienne, qui a fait part de son analyse sur les derniers développements de la situation en Israël. Les invités ont également eu l'opportunité d'entendre le témoignage poignant de Shai Hermesh, ancien chef du conseil régional de Sha'ar Hanegev, originaire du kibboutz de Kfar Haza. Il a partagé son histoire déchirante: sa maison a été entièrement détruite lors des attaques et il a perdu son fils ce jour-là. Son témoignage a profondément ému l'auditoire et a souligné la nécessité de poursuivre une solidarité inébranlable envers ceux qui traversent ces épreuves. Il a également salué l'excellent travail que fait le Keren Hayessod dans cette région depuis de nombreuses années. Steve Suissa, le réalisateur et producteur français, a apporté son soutien et ses paroles d'encouragement, soulignant

la force et la résilience dont font preuve les Israéliens ainsi que les communautés juives de Diaspora, notamment face à la montée de l'antisémitisme. De même, le grand rabbin Israel Meir Lau a partagé des réflexions profondes, revenant sur l'histoire d'Israël ainsi que sur sa propre histoire de rescapé de Buchenwald. Il a rappelé l'importance de rester unis dans les moments difficiles. L'ambassadrice Meirav Eilon Shahar, représentante d'Israël auprès des Nations Unies, a quant à elle été chaleureusement félicitée pour son travail exemplaire à Genève au cours des quatre dernières années, alors qu'elle s'apprête à terminer son mandat cet été.

En offrant leur soutien financier et moral, les convives ont démontré la force et la solidarité de la communauté juive genevoise à travers le Keren Hayessod; et cela, en faveur de toutes les personnes touchées par les tragédies en Israël. 🇮🇱

BD notre sélection littéraire



Le Lierre et l'Araignée

De Grégoire Carlé

Automne 1940, alors qu'Hitler annexe l'Alsace, un groupe d'adolescents s'empare de l'arsenal abandonné par l'armée française dans les forts qui entourent Strasbourg. Ils prennent pour emblème la Feuille de Lierre et entrent en Résistance. Été 1995, un enfant pêche des truites sous le regard bienveillant de son grand-père. L'eau pure des montagnes ravive les souvenirs et délie les langues. Enquête au long cours, projet intime: il aura fallu 4 ans à Grégoire Carlé pour reconstituer le parcours de son grand-père durant la Seconde Guerre mondiale. En faisant dialoguer sa propre enfance et l'adolescence de son aïeul, l'artiste dresse la chronique d'une région marquée hier par les traumatismes de la guerre et les nationalismes, menacée aujourd'hui par les catastrophes environnementales. Construit au fil de l'eau, le récit explore les concepts de frontière et d'identité, dans une invocation à la déesse de la mémoire et du langage.



Le retour de Lagaffe

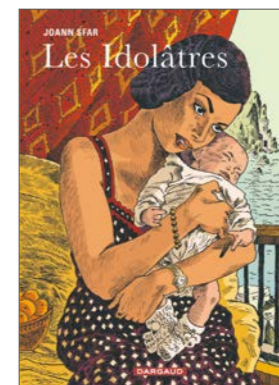
De Delaf

Gaston, c'est l'un des personnages les plus sympathiques de toute la bande dessinée franco-belge. Né il y a 66 ans sous le crayon du génial André Franquin, Gaston est au début un anti-héros paresseux qui très vite va devenir un personnage à l'imagination et à l'énergie débordantes, tant qu'il ne s'agit pas de travailler... La série comporte une galerie de personnages réjouissante: M'oiselle Jeanne, l'amoureuse transie de Gaston, M. De Mesmaeker, l'homme d'affaires irascible qui n'arrive jamais à signer des contrats, ou encore Prunelle le chef stressé de Gaston, victime favorite de ses inventions. Gaston est sans conteste la série la plus drôle de l'histoire de la bande dessinée franco-belge, servie par un graphisme expressif et ultra dynamique. Afin de respecter au mieux l'esprit et l'œuvre de Franquin, Delaf a réalisé un travail d'analyse extrêmement méticuleux. Le résultat est incroyable.

CONCOURS

Gagnez un exemplaire de
Le lierre et l'Araignée
ou **Le Retour de Lagaffe**

en répondant à la question suivante:
Sous le crayon de quel auteur Lagaffe est-il né?
Envoyez votre réponse à hayom@gil.ch en indiquant l'objet « **Concours Hayom 91** », avec votre nom, prénom et adresse.



Les idolâtres

De Joann Sfar

Au fil d'une analyse, Joann avait évoqué la mort de sa mère alors qu'il était enfant, et le vide qui l'avait alors envahi. C'est l'art qui, dit-il, avait rempli ce vide, le poussant vers la vie. Par un jeu de flash-back, Sfar s'interroge aujourd'hui sur la notion d'idolâtrie: dessiner une image, est-ce interdire toute forme de confrontation au monde ou, au contraire, est-ce une forme de liberté et d'ouverture aux autres? Après *La Synagogue*, premier volet de son triptyque auto-biographique, Sfar poursuit son récit sincère, introspectif, drôle et philosophique. Une ode à la vie.



Rivages lointains

De Anaïs Flogny

1938, Chicago. Jules, un immigré italien, vit de petits boulots quand Adam Czar, un chef de la mafia locale, lui propose de travailler pour le milieu. Plus tard, alors que les deux hommes sont amants, Jules devient lui aussi un membre important de la Cosa Nostra à New York... Première bande dessinée d'Anaïs Flogny qui époustoufle par son sens du récit: entre introspection et amours interdites, elle subvertit un univers viril et violent. Son graphisme est épuré et précis et sa maîtrise des couleurs impressionnante. Un polar original publié chez Combo, nouveau label de fiction *young adult*.



La neige était sale

Collection **Simenon**,
les romans durs
Scénario:
Jean-Luc Fromental
Dessin: **Bernard Yslaïre**

Frank est le fils de Lotte, la tenancière de la maison close fréquentée par les forces d'occupation d'une ville anonyme figée dans le froid et l'horreur de la guerre. Sans raison particulière, par oisiveté, il glisse vers le banditisme, puis, un jour, il tue... La déchéance volontaire peut-elle conduire à la rédemption? C'est la question lancinante que soulève *La neige était sale*, roman existentialiste de Georges Simenon, adapté par Jean-Luc Fromental (*Huit Heures à Berlin*) et Bernard Yslaïre (*Sambre*). Scénario au cordeau et mise en scène magistrale: noir et sublime.



Anatomie d'une rafle

De Sylvie Altar

En entrant dans l'année 1943, ce qui change, dans la zone sud, c'est la confrontation directe des Juifs à la Gestapo. Le mardi 9 février 1943, jour de consultation médicale pour les réfugiés et les immigrés et jour de distribution d'aides, Klaus Barbie orchestra, en fin de matinée, la rafle des bureaux de l'UGIF,

12, rue Sainte-Catherine à Lyon. La descente allemande, rapide et violente, laissa place à une « souricière » qui dura jusqu'au soir et qui fut la plus importante rafle de Juifs par la Gestapo à Lyon. Le chef de la Gestapo présenta la rafle, dans les rapports qu'il adressa à ses supérieurs en février 1943, comme une mesure sécuritaire de répression contre la Résistance juive. Pourtant, la plupart des personnes raflees ce jour-là n'étaient pas des résistants. Anatomie d'une rafle est une analyse détaillée et approfondie des éléments constitutifs et des mécanismes impliqués dans cette opération de rafle. Cet ouvrage vise à décomposer et à examiner les différentes composantes et étapes d'une telle opération pour mieux comprendre comment fut planifiée, exécutée et vécue ce qui sera retenu comme un des chefs d'inculpation de crime contre l'humanité contre Klaus Barbie en 1987.



Contes juifs: récits de famille

De Léopold von Sacher-Masoch

L'auteur, contrairement à nombre de représentants de sa caste aristocratique à son époque, s'intéressa beaucoup aux Juifs. Il se montra

volontiers philosémite et n'hésita pas à exposer sa curiosité, voire sa fascination, pour les Juifs de Galicie, sa terre natale. Et à publier des Contes juifs, glanés à travers l'Europe, en 1888.



Le sourire d'Auschwitz

Bande dessinée de Stéphanie Trouillard et Renan Coquin

En réalisant des recherches sur sa région d'origine, la Bretagne, Stéphanie Trouillard, journaliste à France 24, spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, découvre une photo d'une déportée du Morbihan, Marie-Louise Moru, dite Lisette. Un cliché pris à Auschwitz

sur lequel la jeune femme, étonnamment souriante, semble défier ses bourreaux. Comment peut-on sourire dans une telle situation ? Qui est cette femme ? L'enquête de Stéphanie Trouillard révélera son passé de résistante et l'histoire de sa ville Port-Louis.

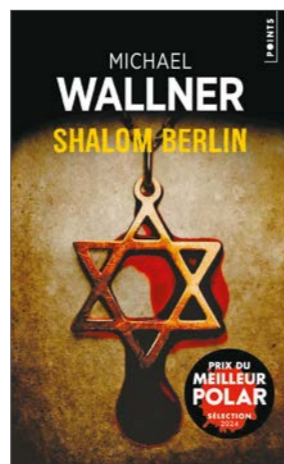


Un album d'Auschwitz

De Tal Bruttman, Stefan Hördler et Christoph Kreutzmüller

Entre mi-mai et début juillet 1944, des centaines de milliers de Juifs

de Hongrie sont déportés à Auschwitz-Birkenau. Pour montrer à leur hiérarchie la « bonne mise en œuvre » de cette opération logistique d'envergure, des SS photographient les étapes qui mènent de l'arrivée des convois jusqu'au seuil des chambres à gaz, ou au camp pour la minorité qui échappa à la mort immédiate. Ces photographies, connues sous le nom « d'Album d'Auschwitz », ont été retrouvées par une rescapée, Lili Jacob, à la libération des camps, avant de servir de preuves dans différents procès et de faire l'objet de plusieurs éditions. Certaines de ces photographies sont même devenues iconiques. Par-delà l'horreur dont elles témoignent, ces images restent pourtant méconnues et difficiles d'interprétation. Ce livre permet d'y jeter un regard neuf. Préfacé par Serge Klarsfeld, fruit de cinq années de recherches franco-allemandes, il analyse l'album dans ses multiples dimensions. Pour quelle raison a-t-il été réalisé et quand ? Comment a-t-il été constitué ? Que peut-on voir, ou ne pas voir, sur ces photographies ? Les trois historiens ont mené un remarquable travail d'enquête, recomposant les séries de photographies, analysant des détails passés inaperçus, permettant un travail d'identification et de chronologie inédit. Dans le même temps, c'est une véritable réflexion sur l'usage des images et de la photographie, de leur violence potentielle mais aussi de leur force de témoignage et de preuve que les historiens proposent. Ce faisant, ils élargissent la connaissance tout en redonnant vie, mouvement et dignité aux personnes photographiées quelques minutes avant une mort dont elles n'avaient pas idée.



Shalom Berlin

De Michael Wallner

Thriller passionnant, *Shalom Berlin* témoigne de la montée des sympathisants d'extrême-droite antisémites en Allemagne. Le commissaire Alain Liebermann est chargé de l'enquête sur la profanation de tombes au cimetière juif de Schönhauser Allee de Berlin. Son destin va croiser celui d'une journaliste qui a écrit sur ce sujet, Hanna Golden, menacée et attaquée par des groupuscules antisémites.

Alain, policier méthodique et tourmenté, choisira-t-il de s'opposer à sa hiérarchie pour faire éclater une vérité bien plus complexe qu'il n'y paraît ?



À la recherche de l'hébreu perdu

De la loge Ben Yéhouda du B'nai Brith France

Dès la fin du premier siècle de notre ère, l'hébreu, langue parlée pendant trois mille ans, avec des évolutions propres à toutes les langues, est progressivement devenu une

langue dite « morte ». Cantonné à un usage purement liturgique, d'étude religieuse ou d'échange littéraire entre érudits, l'hébreu renaîtra miraculeusement au XX^e siècle sous une forme parlée modernisée, pour devenir la langue officielle de l'État d'Israël. Ainsi, selon le linguiste Claude Hagège, on peut véritablement parler de résurrection. Cette dernière, vous la vivrez avec une haletante émotion en découvrant en détails la vie d'Éliezer Ben Yéhouda. Vous revivrez comment il parvint, avec persévérance et obstination, à faire de la passion de sa vie – l'hébreu vivant – le miracle qui participa, comme acte fondateur et politique, à la fondation d'Israël. Un exemple unique comparé au sort des langues pratiquées dans la haute Antiquité par les peuples contemporains du peuple hébreu, les Assyriens, les Babyloniens, les Akkadiens et beaucoup d'autres dont les attestations de vie gisent dans la poussière des fouilles archéologiques.

Disponible exclusivement auprès de Marc Hassan | marc.hassan@orange.fr



Rallumons les lumières... pour sortir la France de l'obscurité

Essai de Fabrice Haccoun

Fabrice Haccoun, ardent militant des libertés et de la coexistence fraternelle, est « un businessman qui n'aime pas l'argent ». Un homme inclassable, parti de rien et dont la devise est « réussir, c'est donner ! ». De la Tunisie de ses

parents, puis du quartier populaire de Paris où il a vu le jour, jusqu'aux bureaux de l'Élysée, il s'est forgé une certitude : la République peut être sociale et favoriser le progrès tout en valorisant la responsabilité. Sans totem ni tabou, à l'aide d'exemples concrets et de situations vécues, Fabrice Haccoun explique comment combler le fossé entre l'école et l'entreprise, rétablir l'ordre public, faire reculer le communautarisme, mettre en place de vraies politiques publiques en faveur des personnes handicapées ou encore partager plus équitablement la valeur... Cet essai est un manifeste à l'intention de jeunes générations légitimement anxieuses ou pessimistes. À la tête de groupes internationaux ou dans les secrets du pouvoir, l'essayiste s'est convaincu que la renaissance française est possible. Sa méthode : rompre avec un système infantilisant, contre-productif, et « rallumer les lumières », ce faisceau de valeurs universelles qui a permis à la France de devenir une grande nation. Pour en finir avec les passions tristes qui minent la société française, malgré le recul du mythe de la « mondialisation heureuse », l'auteur interpelle nos dirigeants : et si nous avions le courage de redevenir nous-mêmes ?

Le Coaching Littéraire

Vous écrivez

Vous avez un texte à faire publier

ou

Vous avez une histoire à raconter et avez besoin d'un **biographe** ou d'un **écrivain** pour vous aider

Vous souhaitez **trouver un éditeur**

Nous vous accompagnons jusqu'à la publication de votre **manuscrit**

Le Coaching Littéraire
1 rue Aumont Thieville • 75017 Paris
+33 (0)6 20 40 70 63 • Katia Joffo
kjkatiajoffo@gmail.com
www.coachinglitteraire.com

LIVRE

Giorgio Perlasca

Parution de la traduction française du bestseller de Enrico Deaglio : *La banalité du bien, l'histoire de Giorgio Perlasca*

Malik Berkati



↑ Enrico Deaglio, *La banalité du bien*, histoire de Giorgio Perlasca, Les Editions du Portrait

Le titre de l'ouvrage, une référence évidente à Hannah Arendt et à son concept de la «banalité du mal», théorisé dans son célèbre ouvrage *Eichmann à Jérusalem*, offre d'emblée une perspective sur la biographie de Giorgio Perlasca: celle d'un homme qui représente les Justes ordinaires. Ayant connu un immense succès en Italie depuis sa publication en 1991, avec 150'000 exemplaires vendus, 17 réimpressions, ainsi qu'une adaptation télévisuelle suivie par 27 millions de personnes, *La banalité du bien*, *L'histoire de Giorgio Perlasca* d'Enrico Deaglio est désormais traduit pour la première fois en français par Nathalie Bauer et publié par Les Éditions du Portrait.

Cet épisode historique, bien que largement méconnu, est indéniablement réel malgré son côté incroyable. Enrico Deaglio offre un récit fidèle à la réalité historique, les faits et les dates rapportés dans le livre ayant été scrupuleusement vérifiés par Nathalie Bauer, docteure en Histoire, et Paul Gradwohl, historien spécialiste de la Hongrie. Dans une époque où l'histoire peut parfois être réinterprétée selon les agendas politiques par des actrices ou des acteurs culturels, cette précision initiale est essentielle pour souligner la contribution de cet ouvrage au travail de mémoire collectif.

L'histoire de Giorgio Perlasca dépeint le parcours d'un commerçant de Padoue, catholique, fasciste aligné sur la mouvance du poète D'Annunzio. Il se retrouve en Hongrie, où il accomplit un acte héroïque en sauvant plus de 5'000 Juifs de la

déportation entre la fin de l'année 1944 et le début de 1945. Initialement enthousiaste partisan de Mussolini, Perlasca avait voté pour lui et s'était engagé dans un corps militaire participant à la campagne d'Abyssinie en Éthiopie. Par la suite, il s'engage volontairement dans un bataillon d'artillerie en Espagne aux côtés de Franco. Cependant, son retour marque un tournant dans ses convictions. Il perd son admiration pour Mussolini, d'abord à cause des lois raciales de 1938 qu'il trouve iniques, excluant les Juifs italiens de la communauté nationale. De plus, l'alliance avec l'Allemagne de Hitler le déplaît profondément: «Je désapprouvais l'idée d'une nouvelle guerre», confie-t-il à Deaglio.

En 1944, Giorgio Perlasca se rend à Budapest pour des raisons professionnelles et est témoin de l'assassinat d'un enfant juif, un événement qui le révolte profondément. En septembre de la même année, il rallie le camp de Badoglio, qui a proclamé l'armistice avec les Anglo-américains le 3 septembre. Ce choix lui vaut un mandat d'arrêt émis par les autorités hongroises alliées à Hitler. Il parvient à s'échapper et, en tant qu'ancien combattant dans les rangs des franquistes, il se réfugie à l'ambassade d'Espagne, alors pays neutre, où on lui délivre un passeport espagnol. Les événements s'accroissent lorsque l'ambassadeur Angel Sanz Briz, également reconnu comme Juste parmi les Nations pour ses opérations humanitaires en collaboration avec d'autres légations de pays neutres (Suisse, Suède) et le CICR, fuit, laissant Perlasca maître des lieux. Se faisant passer pour le nouvel ambassadeur, il présente des lettres d'accréditation falsifiées aux nazis. Grâce à ce statut, il imprime des milliers de fausses cartes d'identité qu'il distribue aux Juifs. Allant encore plus loin, il les héberge dans de grands bâtiments relevant de la juridiction espagnole, veillant chaque jour à ce qu'ils aient de quoi se nourrir et se soigner.

Pendant quarante ans, les exploits de Giorgio Perlasca et son opposition aux nazis ainsi qu'aux fascistes des Croix Fléchées hongroises demeurent dans l'ombre de ses souvenirs. Ce n'est que lorsque l'écrivain-journaliste Enrico



© Fondation Giorgio Perlasca

↑ Giorgio Perlasca au musée Yad Vashem, septembre 1989.

Il accomplit un acte héroïque en sauvant plus de 5'000 Juifs de la déportation.

Deaglio tombe sur une brève dans un journal en automne 1989, rapportant qu'un Italien vient d'être nommé Juste parmi les Nations, que la lumière est enfin jetée sur ces actes. Deaglio décide de rencontrer l'octogénaire, qui le reçoit chez lui à Padoue. Plusieurs entretiens ont lieu entre eux, formant la base du livre, appuyés par des témoignages et des documents recueillis en Hongrie.

La première question que Perlasca avait posée à Deaglio lors de leur première rencontre était la suivante: «Vous, qu'auriez-vous fait à ma place?» Cette interrogation lancinante, omniprésente à travers toutes les tragédies de l'Histoire, demeure sans réponse définitive, car personne ne peut y répondre sans se confronter à sa propre perception de soi. Face à la masse de la zone grise,

qui regroupe ceux et celles qui acceptent l'inacceptable, qui ferment les yeux par réflexe de survie, par peur ou indifférence, sortirait-on, anonyme mais courageux, de cette cohorte pour prodiguer le bien afin de rejoindre la catégorie des femmes et des hommes de bonne volonté?

Cette question, que l'auteur met en avant en en faisant même le titre du premier chapitre, devient peut-être l'élément du récit qui dépasse Deaglio, créant une tension entre cette question, le titre du livre, et la manière dont l'auteur façonne son personnage. Un peu à l'image du film *La Liste de Schindler* de Steven Spielberg – d'ailleurs, l'auteur cite l'histoire d'Oskar Schindler dans son introduction et souligne que Perlasca est surnommé «le Schindler italien» – l'histoire, telle qu'elle est racontée, fétichise son protagoniste, en faisant de lui un héros qui

se distingue du bataillon ordinaire de ceux et celles qui ont posé des actes de résistance, ont apporté leur aide, ou ont influencé le cours des événements, comme font d'ailleurs partie les personnes ordinaires qui ont soutenu Perlasca (comme Schindler) dans leur entreprise.

Évidemment, Perlasca, tout comme Schindler, est présenté dans la culture historique populaire comme une figure emblématique en raison de l'ampleur du nombre de Juifs et de Juives sauvés. Cependant, subsiste une discordance entre cette héroïsation et le concept de banalité du bien que l'auteur tient à mettre au centre de son ouvrage.

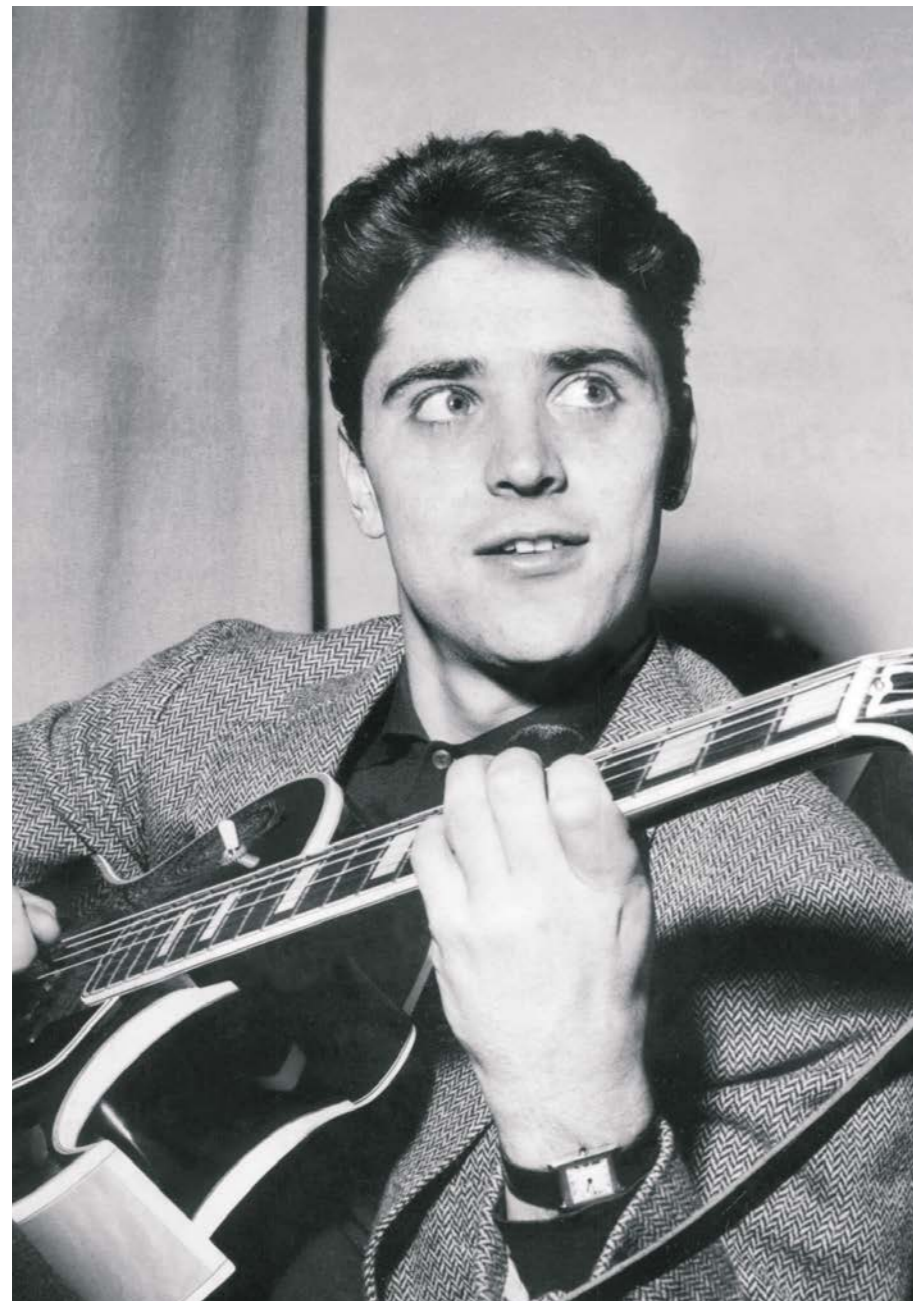
Le récit est également disponible en livre-audio sur Apple Books, lu par Tania de Montaigne. 🎧

PORTRAIT

Sacha Distel La belle vie!

Sacha Distel aurait eu 91 ans le 29 janvier dernier. Sans le cancer qui l'a emporté en 2004, peut-être le verrait-on encore apparaître à la télévision ici ou là. Pour une de ces rétrospectives qui réveillent la nostalgie des plus-tout-jeunes, et en même temps les rassurent en leur démontrant qu'ils ne sont pas seuls à vivre encore. Hélas pour eux, et pour lui, c'est à l'âge de 71 ans à peine que le fils de Léonine Distel et Andrée Ventura nous a quittés il y a vingt ans déjà.

Honoré Dutrey



← Sacha Distel en mars 1949 à Milan

La musique, Sacha est tombé dedans dès son plus jeune âge. Le frère cadet de sa mère, elle-même pianiste, n'est autre que Ray Ventura, star de la variété avec ses « Collégiens » (*Tout va très bien Madame la Marquise; Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ?*). Lors de ses passages à Paris, il l'accueille parfois aux répétitions de l'orchestre alors qu'il est encore en culottes courtes. L'enfant fait ses premières armes avec un saxophone petit format et remporte à six ans un radio-crochet en imitant Maurice Chevalier. Comment échapper au virus du monde du spectacle quand on côtoie des personnages tels que Paul Misraki, Louis Vola ou Henri Salvador? C'est ce dernier qui deviendra quelques années plus tard le professeur de guitare du jeune Sacha. Les inspirations sont évidemment celles du jazz, particulièrement le style swing, alors en plein essor.

Les années de guerre

La trajectoire du futur musicien connaît une brusque inflexion quand survient la guerre. Andrée est arrêtée et envoyée au camp de Drancy le 7 février 1942. Un an plus tard, devant l'implacable persécution dont sont victimes les Juifs de France, Sacha est confié par son père à leur employée de maison Fernande Chaboche, surnommée affectueusement « Nana ». Grâce à sa sœur qui habite Laval, celle-ci organise l'admission du petit garçon au collège de l'Immaculée

« L'idée de se mettre à chanter fait son chemin. La voix est chaude, le physique ravageur. »

Conception. L'économiste du collège, le Père Constant Domaingé, fervent résistant, a ainsi accueilli et sauvé 13 enfants juifs et sera arrêté plusieurs fois, torturé et finalement déporté en 1944. Rescapé de Dachau, pesant 35 kilos à la libération du camp le 29 avril 1945, il reprendra ensuite ses fonctions et vivra jusqu'en 2003. Pour les enfants, le collège est resté un asile sûr qui leur a permis de rester en vie jusqu'à la fin du cauchemar. Mais aussi de faire leur... première communion.

Quand il peut enfin rentrer chez lui, le petit Sacha, qui a vécu deux ans sous l'identité d'Alexandre Ditel, n'a pas d'autre endroit où aller que chez « Nana », à La Baconnière, à une dizaine de kilomètres de Laval. Il s'y rend à vélo avec ses affaires dans un baluchon. La parenthèse tragique prend fin. Sacha va retrouver ses parents, revenir à Paris et reprendre son cursus scolaire en même temps que sa formation musicale.

La période jazz

Pendant dix ans, l'horizon musical de Sacha Distel est le jazz. Il monte un orchestre de style New Orleans avec d'autres élèves du lycée Claude-Bernard (16^{ème} arrondissement de Paris) : les « Noise Makers » ! En 1948 son oncle l'emmène écouter Dizzy Gillespie à l'Alhambra. Le mythique trompettiste porte alors la bonne parole de la révolution Be-Bop : le monde du jazz se scinde en deux camps, les traditionalistes et les partisans de la nouvelle école où

tout change : rythmes, harmonies et aussi proclamation de l'identité noire à travers un niveau de complexité tel qu'il devient impossible de dénigrer le jazz comme un genre populaire étiqueté « facile ».

Pour Sacha, le choix est instantané. Finis les « Noise Makers ». Il monte un quintet moderne qui sera bientôt primé et décroche ses premiers engagements tous les samedis après-midi au café-restaurant Sully à Auteuil.

Sitôt le bac en poche, à 19 ans, Sacha est envoyé par l'oncle Raymond aux États-Unis pour y apprendre l'anglais et le métier d'éditeur qu'il n'exercera jamais. Après deux ans d'Amérique, le jeune homme qui a juste dépassé la vingtaine entame en France une carrière de guitariste. Il enregistre avec des musiciens français de premier ordre comme le violoniste Stéphane Grappelli ou le clarinetiste et saxophoniste Michel Portal, ainsi qu'avec le saxophoniste belge Bobby Jaspar. On l'entend aussi avec des grands noms du jazz américain : le vibraphoniste Lionel Hampton, le pianiste John Lewis, directeur musical du Modern Jazz Quartet. Il se situe au premier plan des guitaristes de jazz en France et parallèlement travaille comme accompagnateur pour des vedettes de la chanson comme Juliette Gréco, avec qui il aura par ailleurs une liaison.

Crooner en France et ailleurs

À force d'accompagner les autres, l'idée de se mettre à chanter fait son chemin. La voix est chaude, le physique ravageur, l'oncle Raymond est là pour l'encourager : dès les premiers 45 tours le succès va être au rendez-vous. *Scoubidou* en 1959, *Mon beau chapeau* en 1960, puis *La belle Vie*, qu'il compose en 1961 pour le film de Roger Vadim *Les 7 Péchés capitaux*, chantée aux USA par Tony Bennett et reprise en français par Sacha en 1963, *Monsieur Cannibale*, *Scandale dans la famille...* Peu ou prou, Sacha Distel est toujours présent sur les radios dites périphériques. Mais son style le met en décalage avec le gros de la vague yé-yé ;

il a l'intelligence de développer sa carrière en Angleterre tout en restant bien implanté en France. Vrai professionnel et musicien passionné, il œuvre aussi dans le domaine du cinéma, pour quelques rôles (*Les Mordus* de René Jolivet en 1960) et surtout comme superviseur musical, comme sur *Et Dieu... créa la femme* où il a rencontré en 1956 Brigitte Bardot avec qui il entretient une idylle durant 2 ans.

Un homme de télévision

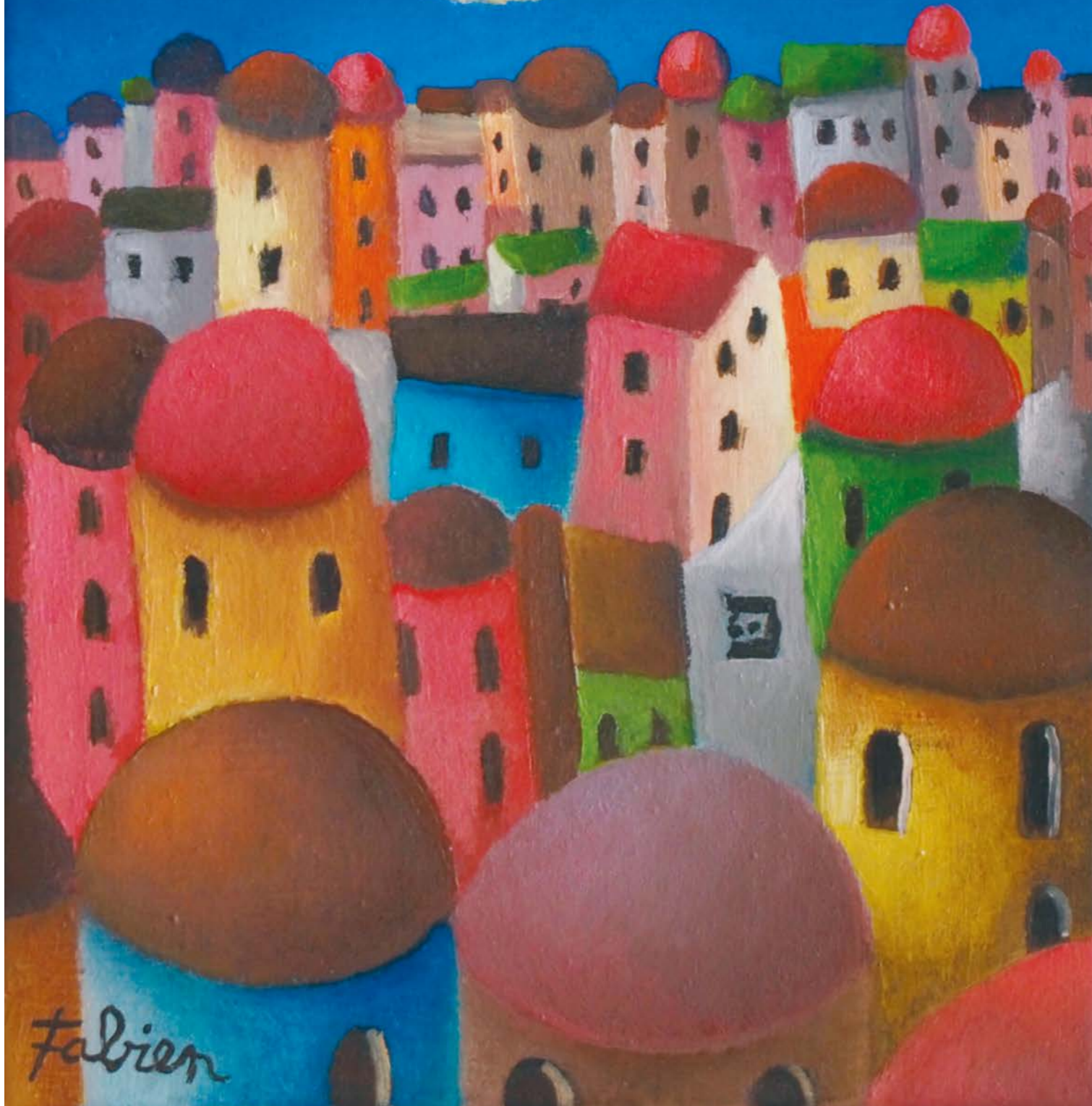
En 1963, Sacha Distel, dont les rapports avec la religion sont toujours restés très lointains, se convertit au catholicisme pour épouser la skieuse française Francine Bréaud. Ils auront deux fils, Laurent (1964) et Julien (1967). À la même période de sa vie, Sacha s'oriente vers la télévision. De 1963 à 1971 il anime le *Sacha Show*, rendez-vous incontournable des samedis soirs de l'ORTF. Les succès discographiques sont toujours au rendez-vous, mais l'artiste fait désormais partie des vedettes bien assises qui n'ont plus rien à prouver.

Le 28 avril 1985, il perd le contrôle de sa Porsche 924 Carrera GT en pleine nuit. Sa passagère, l'actrice Chantal Nobel, gardera des séquelles à vie de ses blessures. Lui est condamné à un an de prison avec sursis. Un épisode qui vient entacher dans l'esprit du public le parcours d'un artiste à qui la vie souriait.

Sans jamais abandonner son métier, Sacha Distel a progressivement occupé de moins en moins les scènes et les écrans. Luttant contre plusieurs cancers depuis le début des années 2000, il est finalement vaincu le 22 juillet 2004 et repose désormais sous le ciel de Provence. 🕯

Fabien Gaeng Pessah Matsa – 2023

18 x 24 cm huile sur toile
Avenue des Alpes 90bis
1820 Montreux
fabiengang@gmail.com



INTERVIEW

Valérie Zenatti: mon rapport à Israël est multiple

Toujours sur le « Qui-vive », Valérie Zenatti se met dans la peau d'une femme désorientée qui tente de se trouver, lors d'un voyage en Israël. Une rencontre avec cette terre, énergique et paradoxale, ses habitants, mais surtout avec des fragments insoupçonnables d'elle-même. Interview.

Kerenn Elkaïm



© Patrice Normand

Qui vous a appris que « les livres, ça se respecte » ?

Quelle belle question... J'ai l'impression de l'avoir découvert toute seule, quand j'étais enfant, puisque j'étais si impressionnée qu'ils existent. « L'arbre de la connaissance » m'est venu par les récits bibliques et leur interprétation. Mais contrairement au père de mon héroïne, je ne pense pas que « les hommes qui savent lire et écrire, vont dominer le monde et provoquer une nouvelle révolution. » Au XIX^e ou au XX^e siècle, on a pu voir l'émergence de plusieurs utopies, mais aujourd'hui les algorithmes nous dominent.

Vous êtes arrivée en Israël à 13 ans. L'hébreu est-il devenu « votre jardin secret » ?

Je ne dirais pas cela car je travaille cette langue publiquement. Elle me rend plus proche d'une certaine poésie. En devenant la traductrice de l'auteur israélien Aharon Appelfeld, je n'ai pas voulu faire du mimétisme. Sa langue m'a poussée à chercher la justesse... J'ai eu la sensation immédiate de lire « l'écrivain de l'énigme humaine ». Sur le plan personnel, on a partagé une fraternité qui constituait une surprise et une évidence. L'écriture exige de moi que je donne toutes mes forces, mais dans mes trois derniers livres, quelque chose devait se briser pour pouvoir renaître. Peut-être est-ce la représentation de l'écriture même.

→

Qu'aviez-vous envie de crier dans ce roman ?

Dans la vie réelle, je ne crie pas depuis longtemps. J'aime, en revanche, son évocation car « Qui-vive » est né d'un cri intérieur. Au début de la pandémie, j'étais révoltée par rapport au silence du monde. Les réactions politiques, philosophiques et humaines n'étaient pas à la hauteur de l'événement. Je suis sur le qui-vive depuis que je suis toute petite. Cette inquiétude, quant au monde et au destin humain, ne m'a jamais lâchée. C'est cela qui me fait écrire. Je suis donc toujours en état d'alerte, même quand je n'écris pas.

Votre protagoniste « continuait à croire en son métier d'enseignante ».

Qu'en est-il de celui d'écrivain ?

J'y crois en mesurant la nécessité et la capacité qu'on a de transmettre ce qu'on a reçu. À condition que ce soit de manière ouverte. En écrivant, je suscite plutôt un éveil à la pensée, une invitation à arpenter le territoire de la connaissance.

Ici, pourquoi la mort du grand-père renvoie-t-elle Mathilde à la question de l'identité, qui traverse votre œuvre ?

Quand quelqu'un de proche meurt et qu'on trouve un objet, une photo ou un écrit, on est dans l'étonnement. La mort est un moment de transmission, avec sa part de découverte et d'énigme. Mathilde se veut le roman d'une femme, dont la conscience est ébranlée. Aussi cherche-t-elle à faire le pont entre celle-ci et le monde, même si elle n'échappe guère à son identité, en Israël. Voilà pourquoi elle se précipite dans l'action qui est sa seule réponse. Peut-être que dans ce livre, je ne me pose pas la question de l'identité, mais de son errance régissant l'Histoire.

Mathilde « voulait être là où l'Histoire se passait », alors pourquoi Israël respire-t-il l'Histoire ?

Quoi que je fasse, je me cogne aux échos entre l'Histoire et les vies singulières. C'est la première raison pour laquelle j'écris. En français, il s'agit du même mot : l'histoire et l'Histoire. Cette dernière est d'abord un mouvement capable de modifier ou de briser substantiellement les existences des gens. Si je situe ce roman en Israël, c'est parce qu'il part de cette épisode réel à Jérusalem, où Léonard Cohen quitte brusquement la scène pour ne plus chanter. La musique est un art qui m'empoigne au plus profond. Je pratique d'ailleurs le violon avec joie et humilité. La poésie sensuelle et mystique de Cohen nous confronte à de nombreuses questions : le destin humain, l'amour, Dieu. En Israël, on ne peut que se heurter à l'Histoire. C'est la première fois que l'un de mes livres se situe là-bas et en France. Ce changement de regard va d'Est en Ouest, de l'Occident à l'Orient, comme si je fanchissais un point de passage en moi.

Quel rapport entretenez-vous avec « ha-aretz », la terre d'Israël ?

Mon rapport à Israël est multiple. Par moment, ce pays représente ma vie, mon ancrage, mais je n'y ai pas senti de racines pour m'enfoncer profondément. Elles sont en France. Or, depuis que je suis ici, je sens une grande proximité avec ce qui se passe là-bas. Israël est une double tour de Babel. Même si ce lieu de toutes les langues et de l'incompréhension – y compris politique – s'avère dangereux, c'est aussi un formidable melting-pot. Mathilde y est en quête de justesse, à une époque chaotique qui va du 11 septembre 2001 à la guerre en Ukraine. Dire qu'Israël est une terre de lait et de miel relève du mythe, puisque les larmes et le sang l'emportent. Quelque chose m'a envahie pendant l'écriture de ce livre, la crainte d'une catastrophe.

Elle a eu lieu le 7 octobre 2023. Cela prouve-t-il que « la guerre n'est jamais finie » ?



↑ Valérie Zenatti, *Qui-vive*, éditions de L'Olivier.

Dès l'instant où Mathilde atterrit en Israël, j'ai eu une intuition liée à la guerre de Kippour. Peut-être parce qu'on m'en a beaucoup parlé pendant mon service militaire, en Israël. Le 7 octobre, j'ai d'abord ressenti une inquiétude et un effroi pour mes proches. La sidération s'est estompée en allant sur place écouter des milliers d'histoires. Ce qui m'a frappée, c'est la baisse du mouvement sonore du pays. Le deuil, l'inquiétude, les visages hébétés – à chaque coin de rue – constituaient une vision inédite d'Israël. Aujourd'hui, on ne distingue plus l'avenir. La paix à court-terme n'existe pas, tant la confiance a été laminée. La seule manière de ne pas y renoncer est de favoriser la discussion entre tous les États de la région. Cela requiert une volonté, une intelligence, une imagination et un humanisme hélas inexistant.

Le plus important est-il de « vivre quelle que soit l'amertume du goût et l'acidité du prix » ?

Oui, mais le 7 octobre a été de l'ordre d'Adorno : « Le pire que la mort... » Face à cette réalité insoutenable et inhumaine, j'ai entendu des gens regretter d'avoir des enfants. Me concernant, la vie reste une expérience désirable. 🌱

INTERVIEW CROISÉE

Rencontre, avec Ariane Bois & son époux, François Heilbronn

Patricia Drai



↑ Ariane Bois Journaliste, grand reporter, critique littéraire et romancière, Ariane Bois a publié une dizaine d'ouvrages et obtenu de nombreux prix. En 2009, sa visite du camp des Milles, le plus grand camp d'internement ouvert dès 1939, entre Aix-en-Provence et Marseille sera déterminante : ce lieu, son histoire singulière et... le temps font leur œuvre. En 2023, elle publie un roman intitulé *Ce pays qu'on appelle vivre* dont l'histoire se déroule dans ce camp.

La parution de vos deux ouvrages témoigne de votre engagement en faveur de la mémoire et de la transmission : pourquoi le choix du roman ?

A.B. : *Ce pays qu'on appelle vivre* est mon dixième livre et mon dixième roman. Je n'ai pas trouvé de forme plus passionnante, plus riche, plus proche du lecteur que celle-ci pour raconter une histoire éminemment romanesque. Mon héros, Leonard Stein, Juif allemand de gauche, se retrouve exilé en France en 1939. Il sera interné au camp des Milles près d'Aix en Provence, et va chercher à en sortir par tous les moyens, légaux et illégaux. C'est une histoire de courage, de résistance et aussi d'amour.

F.H. : Pour ce récit racontant le destin de ma famille juive française en France sur 300 ans, j'avais tout d'abord envisagé la forme de l'enquête historique. Mais



↑ François Heilbronn Professeur à Sciences Po, vice-président du Mémorial de la Shoah, François Heilbronn publie cette année son tout premier ouvrage – et sans doute pas le dernier – intitulé *Deux étés 44*, un récit romancé où « tous les personnages et les faits sont réels ». En effet, l'auteur évoque l'un de ses ancêtres, Isaïa Cerf Oulman, médecin juif qui sauva le Roi Louis XV en août 1744 puis plusieurs descendants de ce médecin, assassinés en Août 1944. La concomitance de ces dates a suscité l'intérêt de l'auteur : les deux récits se font écho et s'entrecroisent dans cet ouvrage très documenté.

le romanesque et le mystérieux de la guérison d'un roi tout puissant par un médecin juif en 1744 m'ont poussé et convaincu d'en écrire un roman. Il fallait combler par l'imagination les zones d'ombre, les intrigues mais aussi partager les convictions et les émotions de mes différents personnages. Tous les faits historiques évoqués sont authentiques mais le roman permet d'aller plus loin, de partager des sentiments personnels, des convictions, des émotions et donc de transmettre, sans déformer la réalité historique, la mémoire héroïque et tragique de ces familles de patriotes juifs français sur un temps long.

François : comment avez-vous travaillé pour réunir une telle documentation afin de rendre compte notamment de la maladie du Roi et plus largement du contexte historique ?

F.H. : Je suis un passionné d'Histoire et j'enseigne à Sciences Po deux cours sur l'Histoire des Juifs en France et dans le monde. Je me suis donc plongé dans les ouvrages, les archives de la vie juive à Metz et en Moselle, et les généalogies très complètes des Juifs lorrains aux XVII^e et XVIII^e siècles. J'ai ensuite lu à la Bibliothèque nationale tout ce qui avait trait au séjour, durant deux mois, de Louis XV à Metz, les intrigues de cour, les comptes-rendus médicaux et la crise politique provoquée par la maladie presque fatale du roi. Plonger ainsi dans l'Histoire permet ensuite d'écrire un roman qui doit projeter et immerger le lecteur à Metz en 1744. Je me suis ensuite beaucoup promené dans Metz et les lieux de mon intrigue. J'ai enfin vérifié, sur le plan Belle-Isle de Metz de 1738, le nom et l'orthographe d'époque de chaque rue, comme l'emplacement exact de la maison de chacun de mes personnages. J'ai ainsi retrouvé la maison

« C'est une histoire de courage, de résistance et aussi d'amour. »

de mon aïeul à 9 générations, Isaac Spire Lévy, à 20 mètres de la synagogue dans la rue aux Juifs.

Ariane : votre roman est aussi une histoire d'amitié et d'amour. Une façon pour la romancière de mettre un peu de lumière dans cette histoire tragique ?

A.B. : Le camp des Milles est un camp unique en France. Situé dans la zone libre, il est administré par les Français et possède une autre particularité : camp de transit, on peut en sortir, et les détenus obtiennent (difficilement) des permissions pour Marseille, d'où ils espèrent obtenir un visa pour un pays libre. Ainsi, mon héros à Marseille va rencontrer au CAR, le comité d'aide aux réfugiés, une jeune femme, Margot Keller, Française et Juive d'origine hongroise et en tomber amoureux. C'est à la fois plausible et romanesque à souhait. Une histoire d'amour entre une Française libre et un Allemand en captivité, tous les deux juifs, dans la France de Pétain et son cortège de persécutions antisémites...

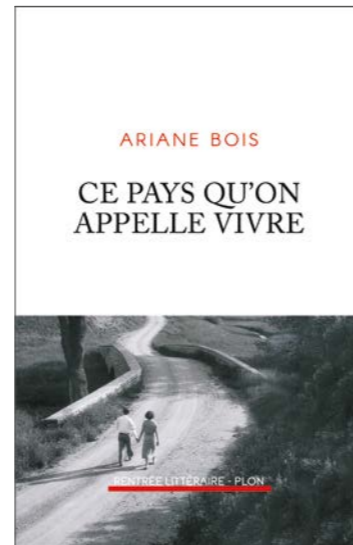
François : la dimension familiale est essentielle dans ce premier roman mais votre volonté de transmettre un message aux jeunes générations a-t-elle aussi guidé votre plume ?

F.H. : Totalement. Au départ, j'ai souhaité écrire ce roman pour que nos cinq enfants découvrent et connaissent cette histoire longue et héroïque de ma famille paternelle. Puis, quand j'ai décidé de le faire publier, j'ai souhaité transmettre au plus grand nombre, en tant que pédagogue et militant de la mémoire, cette Histoire

longue du patriotisme des Juifs français. Mon roman permet de remonter aux Juifs à la cour de Charlemagne, à Rachi, aux premiers rabbins de Metz au XVI^e siècle. De montrer cet attachement profond des Juifs à la France sur des dizaines de générations. Il m'a aussi permis d'évoquer les engagements héroïques et le patriotisme profond de mes aïeux dans toutes les guerres depuis que les Juifs ont pu devenir citoyens français en 1791. Et enfin, montrer la trahison de l'État français qui n'a pas hésité à livrer des citoyens français exemplaires, héros des deux guerres, entrepreneurs, artistes aux mains des assassins de l'Allemagne nazie.

Ariane : de nombreux artistes et intellectuels ont été prisonniers dans le camp des Milles et ils côtoient dans votre roman les personnages fictifs et si attachants, Léo et Margot. L'art, une forme de résistance ?

A.B. : Aux Milles, on trouve en effet la fine fleur de l'intelligentsia juive allemande : des peintres mondialement connus comme Max Ernst, Hans Bellmer, des hommes de théâtre comme Max Schlesinger, des écrivains tels Léon Feuchtwanger qui a écrit *Le juif Süß*, des caricaturistes et même un Prix Nobel de médecine ! Personne ne travaille et il faut s'occuper pour ne pas déprimer, pour ne pas devenir fou. Plus de 400 œuvres artistiques ont été créées en deux ans au camp. Ces artistes ont vu dans les fresques, les graffitis, les opéras, les pièces de théâtre, les conférences, un moyen de ne pas sombrer dans l'indifférence totale, de rester debout et vivants. C'est assurément une forme de résistance, qui m'émeut particulièrement.



↑ Ariane Bois, *Ce pays qu'on appelle vivre*, Plon

François : c'est votre intérêt pour l'Histoire qui vous a amené à l'écriture. Sans connaissance historique, qui suppose précision et rigueur, la transmission est-elle possible ?

F.H. : Oui, c'est mon amour et ma passion pour l'Histoire qui m'ont conduit au roman. Le roman historique est un genre que j'aime de Dumas à Hugo, de Vallès à Zola, de Rolland à Kessel. Il permet de découvrir l'Histoire, mais aussi de la partager avec les personnages du roman. C'est donc ce que j'ai essayé de réaliser. Cependant, comme tous les enseignants d'Histoire, j'attache une importance primordiale à l'exactitude des faits, des dates, des lieux, des noms. Le roman historique est un formidable moyen de transmission à condition que la vérité historique ne soit en aucun cas déformée voire falsifiée.

Ariane : comment expliquez-vous que l'histoire de ce camp - devenu un mémorial en 2012 seulement - soit si peu ou mal connue ?

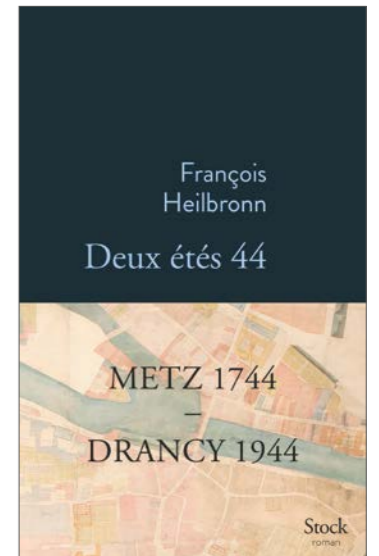
A.B. : Aux Milles, usine désaffectée au moment de l'entrée en guerre, on fabriquait, à l'origine, des tuiles. Après la guerre, cette usine a repris du service car il fallait reconstruire, relancer la machine industrielle. Le site a fonctionné jusqu'en 1991 et a été recouvert du manteau de l'oubli. Seules quelques associations et des personnalités comme Serge Klarsfeld et Simone Veil, ainsi qu'Alain Chouraqui, président fondateur de la fondation du camp des Milles qui y a consacré sa vie, se sont battues pour que la mémoire de ce camp d'où 2'000 Juifs, hommes, femmes, enfants avaient été déportés vers Auschwitz, perdure. Il a fallu attendre 2012 pour que les Milles renaissent, sous la forme d'un musée et lieu mémorial extraordinaire visité par 900'000 personnes depuis son ouverture. Cet oubli dans la région et ailleurs vient d'une forme de culpabilité, les Milles restent le souvenir d'une collaboration avec l'Allemagne, dans la zone dite libre. La France de Pétain a trahi ces étrangers, les a déportés et a même proposé des enfants juifs que l'ennemi ne réclamait pas. Les Milles sont une tache dans l'histoire de notre pays.

Vos deux ouvrages ont conquis de très nombreux lecteurs. Quels sont aujourd'hui vos projets ?

A.B. : J'ai écrit quatre livres sur la Shoah et ses aspects moins connus, comme le sauvetage des Juifs turcs, le village juste du Chambon sur Lignon ou la résistance juive. Je travaille en ce moment sur une fiction beaucoup plus contemporaine, autour des violences familiales. Mon fil rouge reste les enfants, victimes d'hier ou d'aujourd'hui.

F.H. : Ce premier roman m'a procuré beaucoup de joies, tant dans l'écriture que par la réception enthousiaste de beaucoup d'amis dont de très nombreux historiens, écrivains et militants de la mémoire. Je souhaite donc en écrire un deuxième. J'ai une histoire que je porte depuis longtemps et pour laquelle je rassemble de la documentation depuis vingt ans. Ce sera à nouveau un roman historique qui parlera d'héroïsme, de résistance et de combats pour la libération de la France. 🇫🇷

« C'est mon amour et ma passion pour l'histoire qui m'ont conduit au roman. »



↑ François Heilbronn, *Deux étés 44*, Stock



© Catherine Hélie, Gallimard

RENCONTRE

« Le fait d'être Israélien est si intense »

Eshkol Nevo aime sortir de sa zone de confort. Aussi imagine-t-il trois histoires qui se heurtent à l'amour, au désespoir ou à la déraison. Les liens se font et se défont sur fond de mystère... Qui l'emportera ? Alors que la guerre sévit dans son pays, il partage ses impressions à Paris.

Kerenn Elkaim

Quelles « Turbulences » traversez-vous en écrivant ?

Ce roman a été écrit durant la période du Covid. Tout le monde s'écroulait mentalement ou financièrement autour de moi ; l'écriture m'a permis d'affronter l'œil du cyclone. Pendant le confinement tout était à l'arrêt, alors j'ai déterré une ancienne histoire pleine d'action, d'énergie et de libido (*rires*). Mon monde intérieur m'a sauvé, mais une fois le livre terminé, les « turbulences » de la vie m'ont rattrapé. Ainsi, j'ai ressenti le contrecoup avec un an de retard. Nos vies avaient basculé dans un quotidien solitaire et virtuel.

La réalité étant ambiguë, ce roman se veut-il une énigme ?

Complètement. J'ai proposé à mon éditeur d'explorer les mécanismes d'un thriller captivant, dénué de résolution. Ce qui m'intéresse ce sont les relations humaines. Ni noires, ni blanches, elles se composent de zones grises et d'incompréhensions qui se prêtent à toutes les

interprétations possibles. Un suspense apporte des réponses, mais là j'opte pour une fin aussi chaotique que la vie. Pour l'écrivain, les ambivalences et les points d'interrogation sont une incroyable source d'inspiration.

Vous avez d'ailleurs imaginé – avec la poétesse Orit Gidali – l'association « Sadraot Habait ». Quel est le pouvoir de ces ateliers d'écriture pour comprendre l'Autre ?

À peine quelques jours après le 7 octobre, nous avons imaginé un « Espace d'écriture » gratuit en Zoom, afin de réunir des gens esseulés de tout le pays. Invités à exprimer leurs émotions, une fois par semaine, ils se sont montrés compréhensifs, tolérants et compassionnels envers les autres. L'exercice : complétez la phrase « C'est OK que je sois... » triste, insomniaque, angoissé. Même les familles d'otages, installées à Kikar Ha-hatoufims (la Place des Otages à Tel-Aviv) y ont participé. Comment trouver un moment de grâce en ces temps atroces, où on allait de shiva en shiva ? Malgré ma

« J'ai ressenti à quel point l'écriture était réparatrice. Libératrice, elle tisse des liens, nous extrait de la solitude et renforce la tolérance, y compris envers nous-mêmes. »

culpabilité du survivant, j'ai ressenti à quel point l'écriture était réparatrice. Libératrice, elle tisse des liens, nous extrait de la solitude et renforce la tolérance, y compris envers nous-mêmes.

À l'instar des personnages de vos histoires, croyez-vous au hasard ?

Je crois en cette théorie taoïste qui dit qu'on a beau avoir une place professionnelle ou amoureuse, il existe une force de la nature si puissante qu'on doit s'y soumettre. Y compris dans l'écriture, qui peut m'entraîner vers des lieux insoupçonnables ou incompréhensibles. Dans la première histoire, Omri est épris d'une femme profondément perturbée. Le médecin de la seconde histoire ressent une étrange attraction pour Liat, qu'il a besoin de protéger. Enfin, l'héroïne de la troisième histoire affronte la disparition de son mari. Doit-elle le chercher à jamais ou apprendre à lui dire adieu ? Étant romantique, je pense que malgré les douleurs de l'amour, l'amitié ou la parentalité, ça vaut la peine d'être vécu. Chacun ne cache-t-il pas des blessures invisibles ?

Pourquoi « la vie conjugale ressemble-t-elle à une jungle » ?

Parce qu'il est dur de survivre à ce défi incroyable, surtout si on a des enfants. La génération de nos parents devait rester ensemble jusqu'à la mort. Or, contrairement à mes parents inspirants, tant de couples étaient malheureux. Notre génération se demande plutôt si elle est heureuse ou pas. Surtout entre 40 et 60 ans, en plein Covid. On appelle ça « la crise de milieu de vie » mais j'y vois plutôt « une interrogation de milieu de vie ». Certains s'épanouissent après un divorce, d'autres sont dévastés et demeurent des cœurs brisés ne retrouvant pas l'amour. Les crises et les questionnements nous

mènent vers un changement possible. C'est aussi valable pour Israël. J'ignore à quoi aboutira cette instabilité, mais on ne pouvait plus rester dans un statu quo. Cela requiert néanmoins une modification de la société israélienne et de toute la région.

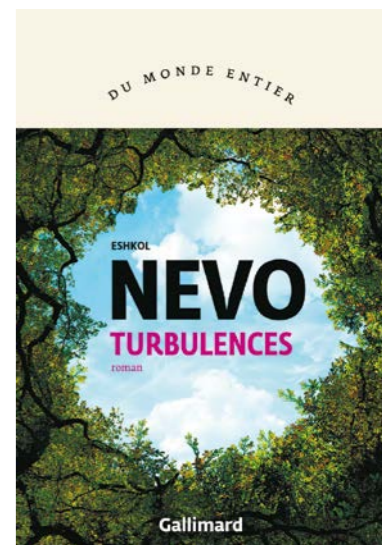
L'une des trois histoires de ce livre se base sur le Talmud. En quoi « votre écriture est-elle résolument juive » ?

C'est d'autant plus fascinant, que je suis totalement laïc. Pourtant, j'ai compris, il y a peu, que dans tout ce que j'écris en hébreu, il y a cette langue si ancienne. L'histoire du verger possède une couche secrète talmudique, qui lui rend hommage. Nul besoin d'être juif pour comprendre cette image, car on traverse tous des expériences turbulentes... Serais-je devenu écrivain si je n'avais pas été israélien ? J'aimerais vous dire qu'il s'agit d'un destin, mais je n'en suis pas sûr. Le fait d'être israélien est si intense qu'il faut bien exprimer toutes ces émotions et ces conflits. Même s'il est dur de vivre ici, je suis fasciné par la psyché israélienne qui affecte le rythme de mon écriture.

Outre votre prénom, qu'avez-vous hérité de votre grand-père, l'ancien Premier Ministre, Levi Eshkol, à l'heure où « Israël ne peut pas se contenter d'exister » ?

La conscience politique de mon pays. Impossible d'en être détaché quand on vit ici. Avant la guerre, j'étais très politique, mais je suis désormais plus compassionnel envers mon pays. Ce n'est pas le temps des manifestations. Il est difficile d'éviter les souffrances du 7 octobre et de Gaza et on doit combattre le Hamas. En Israël, nous vivons cette « guerre de survie », parce que nous n'avons pas le choix. Mais comment maintenir la solidarité et

nos valeurs morales, en évitant de tomber dans la cruauté ? La plupart des écrivains israéliens engagés – Amos Oz, AB Yehoshua ou Meir Shalev – sont morts, alors je me sens bien seul. D'autant qu'on a besoin de mots. Je n'ai pas peur de mes écrits ou de mes opinions, mais inutile de rajouter des conflits. Nous sommes en deuil, or j'aimerais encore offrir de l'espoir. Le « tikkoun » semble possible, à condition de rester courageux. J'ai été récemment à Be'eri, détruit par le 7 octobre. Deux veuves veulent redonner un sens à leur existence, en reconstruisant ce kibboutz. Contrairement à la génération de mes filles, qui est blessée ou tuée à Gaza, je ne suis pas courageux. Mais à 53 ans, je reste fidèle à ce que je veux dire et écrire. Quitte à en payer le prix... Une histoire doit être plus intense que la vie !



→ Eshkol Nevo, *Turbulences*, traduit de l'hébreu par Jean-Luc Allouche, éditions Gallimard.

GROS PLAN

Le Voyage à Eilat de Yona Rozenkier: une traversée d'Israël en tracteur



© Adok Films

Le cinéaste suisse-israélien Yona Rozenkier (*Un havre de paix*, 2018) nous embarque dans un road-movie émouvant avec son deuxième long métrage, multiprimé au festival de Jérusalem 2022. L'histoire suit un père et son fils, parcourant l'arrière-pays entre un kibboutz au nord d'Israël et la station balnéaire d'Eilat à bord d'un antique tracteur rouge, à une vitesse maximale de 35 km/h.

Malik Berkati

Dès sa première scène, le cinéaste établit l'atmosphère du film, mêlant tragédie et absurdité dans un décor évoquant celui des westerns. Si la structure narrative du film de road-movie, axée sur la résolution des conflits entre un parent et son enfant semble classique, avec les éléments de la discorde et les failles qui se révèlent au fur et à mesure que le voyage avance, celle de la mise en scène s'appuie sur plusieurs ressorts – des plans fixes à la fois très posés et extrêmement dynamiques dans la multiplication des champs et l'exploration de leurs profondeurs et de ce qui s'y déroule. Cette exploration visuelle

fait jaillir quelques scènes dont le comique de situation apporte une légèreté bienvenue à ce récit de désillusion et de dépression généralisées.

Ben (Yoel Rozenkier), 35 ans, porte en lui un ressentiment profond envers la vie, qu'il appréhende systématiquement par sa difficulté, que ce soit dans son passé au kibboutz, ou dans sa vie actuelle avec ses problèmes conjugaux et professionnels. Il se rend au kibboutz pour obtenir la signature de son père, Albert (Shmuel Vilozni), nécessaire pour remplir une demande de dédommagement liée à un appartement familial spolié

à Varsovie pendant la Seconde Guerre mondiale. Le septuagénaire rescapé de la Shoah, vétéran de la guerre de Kippour, et alcoolique, est perçu par tous comme un vieux fou qui raconte constamment des histoires. Il refuse catégoriquement. Secoué par le suicide de son unique ami du kibboutz, Albert se lance dans un pari d'ivrogne: rallier Eilat avec son tracteur en une semaine. Ben va accompagner son père qui souffre d'un diabète sévère, pour surveiller son état de santé, et accessoirement obtenir la signature. Au cours de leur périple, ils rencontrent une soldate d'origine éthiopienne (Aviva Nagosa), le gardien palestinien d'un chantier abandonné, un ancien camarade d'armée d'Albert, et d'autres personnages, dans un environnement semi-désertique, brûlant et brûlé, dans tous les sens du terme.

Entretien effectué en janvier 2024 avec Yona Rozenkier

Quelques mots sur le contexte dans lequel *Voyage à Eilat* sort sur les écrans. Il aurait dû sortir en automne peu après le terrible massacre du 7 octobre en Israël, il sort finalement maintenant alors que la guerre à Gaza perdure. Comment avez-vous pris cette décision avec le distributeur ?

En effet, la sortie prévue pour l'automne ne semblait pas appropriée compte tenu du tragique événement du 7 octobre en Israël. La décision de le sortir maintenant a été mûrement réfléchie, car nous croyons que la vie doit continuer. Le film explore la société israélienne d'avant cette nouvelle guerre, offrant une perspective importante sur la situation.

Le 7 octobre a été une journée horriante pour moi. Je suis né dans un kibboutz du nord et le scénario cauchemardesque qui s'est réalisé, nous pensions qu'il aurait pu se dérouler au nord, mais pas à la frontière avec Gaza. Une amie très chère de mes parents a été assassinée, tout comme sa petite-fille assistante. De nombreuses personnes que je connais ont perdu des proches. Ce qui m'attriste le plus, c'est le virage à droite qu'a pris Israël au fil du temps. Peu de gens croient encore en une solution à deux États, et toutes les victimes étaient des kibboutzniks, des individus de gauche, de fervents défenseurs de la paix. Certains d'entre eux se

C'est cette vision humaniste que j'ai cherché à transmettre, en utilisant l'absurdité et l'humour noir.

dévouaient pour aider les enfants malades de Gaza, comme l'amie de mes parents. Cela a été un chagrin profond pour nous. La violence en réponse à une telle tragédie ne peut qu'engendrer davantage de violence, c'est un cycle dévastateur. Ces jours sont empreints de tristesse, la situation dans son ensemble est terrible.

Le père de Yuri souffre d'un syndrome de stress post-traumatique. On connaît ce syndrome au niveau individuel: serait-il exagéré d'affirmer qu'un pays entier, et ici on parle d'avant le 7 octobre, peut également souffrir d'un syndrome de stress post-traumatique ?

Absolument. Le film aborde le syndrome du père de Ben et, moi-même, j'en suis affecté en raison de mon service militaire. Mon premier film, *Un Havre de Paix*, explorait les conséquences sur les fils revenant de l'armée, tandis que dans celui-ci, je voulais évoquer la génération des pères revenus de la guerre du Kippour. En 1973, le syndrome n'était pas encore officiellement identifié. Cette génération n'a jamais bénéficié d'un traitement adéquat. Je pense effectivement que tout le pays est touché par le syndrome de stress post-traumatique. De la Shoah à toutes les guerres, chaque génération a été marquée par les traumatismes liés aux conflits. La génération actuelle, celle des enfants de ceux qui

sont actuellement en service, connaîtra probablement les mêmes défis.

Avec *Un Havre de Paix*, vous aviez déjà abordé le kibboutz, la famille, et le traumatisme d'une manière tragi-comique. Ici, vous optez pour le road-movie dans le même esprit. Est-ce que ce voyage initiatique, en sortant du kibboutz, vous permet également de présenter, par petites touches, des réalités diverses du pays ?

Le film joue avec les stéréotypes, chaque personnage étant d'abord présenté à travers son cliché avant de se révéler comme un individu unique et humaniste, souvent à l'opposé des préjugés. Cette approche commence avec le père, initialement perçu comme le bouffon du village, mais qui se révèle vivre en accord avec sa vision du monde. L'objectif était de dévoiler une facette moins connue d'Israël, en explorant l'arrière-pays et mettant en lumière des communautés souvent négligées comme les Éthiopiens, les Russes, les Palestiniens, et les kibboutzniks. En Israël, ces diverses communautés entrent constamment en conflit, chacune nourrissant des préjugés envers les autres. L'intention était de révéler la beauté cachée du pays. Le film s'inspire des idéaux de mon père, un survivant de la Shoah, un sioniste qui avait bravé l'interdit en dialoguant avec l'OLP. Il y avait une richesse dans ces idéaux. C'est cette vision humaniste que j'ai cherché à transmettre, en utilisant l'absurdité et l'humour noir comme moyens d'expression.

Y a-t-il aussi une dimension cathartique dans ce film, aviez-vous ce genre de relation avec votre père ?

La dimension cathartique du film est incontestable. Les anecdotes initiales du père, apparemment incroyables, sont en fait des fragments de la réalité de mon père. Ma relation avec lui était forte malgré sa nature difficile. Ce film est pour moi le moyen de lui adresser une lettre d'amour, une façon de lui rendre hommage en créant quelque chose de beau qui le transcende dans l'éternité. 🍀

→ Un anonyme dans
le salon, The Boomer
Collection

PHOTOGRAPHIE

Le corps dans la peau

Photographe franco-israélien, Idan Wizen promène son regard sur le monde, avec comme fils d'exploration la liberté et ses entraves, et le corps des autres dans sa diversité. Depuis quinze ans, il invite chacun à se réapproprier son image face à l'objectif grâce à la série *Un anonyme nu dans le salon*. Cet artiste a également ouvert un bel espace à Paris, entre galerie d'art et studio.

Paula Haddad



↑ Idan Wizen,
autoportrait

Depuis son ouverture, le Studio Idan, 43 rue Beaubourg, accueille des hommes et des femmes, légèrement fébriles mais heureux d'envisager leur corps autrement que par le prisme parfois violent d'autrui, pire par celui de son propre regard. Idan Wizen, le maître des lieux, les reçoit avec une approche bienveillante, comme en témoignent tous ceux qui ont posé nus devant son objectif, trois mille deux cents participants depuis le lancement de ce concept décomplexant, qui avouons-le demande un certain lâcher-prise. « Nous souhaitons montrer que chacun d'entre nous est beau et peut être une œuvre d'art à part entière » dit l'accroche sur les réseaux sociaux. Avant, la séance de déshabillage artistique d'inconnus de 18 à 90 ans, sans casting, avait lieu dans un autre studio toujours sous la houlette d'Idan.

Rien ne prédestinait cet artiste à en devenir un, quand il fréquentait l'Université de Panthéon-Assas en économie et gestion, la voie classique. Son histoire commence le 26 octobre 1974 à Tel-Aviv, auprès d'une mère française d'origine polonaise, née au Venezuela, et d'un père israélien, lui aussi de parents polonais qui se sont rencontrés dans des

camps de réfugiés avant d'émigrer ensemble en Israël. Son pays de naissance, socle de sa famille paternelle, Idan le connaîtra plus tard, au gré de ses nombreux voyages, puisque sa mère rentre en France avec lui alors qu'il n'a qu'un an.

Passionné par la photographie, admirateur des œuvres de David LaChapelle et de Gérard Rancinan, mais aussi du cinéma de David Lynch et des frères Coen, le jeune étudiant comprend qu'une autre route moins balisée l'attend. « Je me suis réorienté vers une passerelle connexe, celle de la publicité (NDLR: il ressort de Sup de Pub en 2007, avec un Master en direction artistique). Je me suis aperçu que j'aimais avant tout créer des images qui racontent une histoire, avec un cadre pensé, qui invitent le spectateur à réfléchir et lui proposent une vision différente, avec des portes ouvertes vers l'inconscient. Je crois que je me définis plus comme artiste que photographe, la photo est un outil parmi d'autres, comme le dessin, la peinture, la sculpture et même l'intelligence artificielle si on la maîtrise. » Idan poursuit son chemin nouvellement artistique, avec un Master décroché en 2008, à l'University of the Arts London.

→



© Idan Wizen



← Un anonyme dans le salon, Collection Purity

je ne choisis pas mes modèles, j'ouvre la porte de mon studio à tout le monde avec ses imperfections; je fais avant tout des portraits de gens nus, plus que de la photo de nu traditionnelle. Chacun vient avec son histoire, ses peurs et ses complexes. Je prends le temps de connaître la personne, à travers ce qu'elle aime chez elle, les raisons de sa venue, ses attentes. En général je réalise une centaine de photos, je guide chacun dans différentes positions, assis, debout, allongé, souvent sous un angle humoristique car l'auto-dérision m'inspire beaucoup. Cela permet une acceptation de son corps qui n'a pas besoin d'être idéalisé ou sexualisé. Puis nous choisissons ensemble la seule et unique photo, non retouchée, qui sera publiée sur le site Internet, parfois lors d'une exposition et dont la personne peut commander des tirages. Ceux qui viennent poser ont déjà fait une partie d'un travail sur eux-mêmes, ils concrétisent leur projet avec moi. Au bout de quelques minutes, ils oublient la nudité. Chacun est sorti de son milieu socio-culturel. On n'a plus son âge, sa profession, ses vêtements. Au fond, le plus dur c'est de venir.» À lire les nombreux témoignages de ceux qui ont posé pour Idan, chaque séance change le regard que l'on porte sur soi, pour quelques heures ou dans le temps. La dernière série en date *The Boomer Collection*, un hommage flamboyant aux années 1970 souvent idéalisées, avec leurs libertés perdues et leur design, a déjà attiré plus de trois cents personnes (nues) en studio.

Le corps, encore et toujours, celui que l'on transforme par le marquage indélébile du tatouage, inspire également le

photographe franco-israélien, si bien que l'exposition *La peau repensée*, présentée en 2023 dans une galerie parisienne, rassemblait une série de photos sur les corps nus et tatoués extraite des collections d'*Un anonyme nu dans le salon*: «À titre personnel je ne suis pas un grand fan du tatouage, pour deux raisons: comme tout Juif ashkénaze, le tatouage me rappelle avant tout un numéro dans les camps, et parce que l'aspect définitif de la démarche m'effraie un peu. C'est une perte de liberté qui me dérange. En revanche, en tant qu'artiste, je trouve que c'est une très belle manière, voire fascinante d'écrire souvent de façon assez codée une partie de sa vie sur son propre corps.»

La liberté dans tous ses états

À l'heure de la pandémie du Covid en 2020, il y a quatre ans déjà, la liberté si chère à tous nous a rappelé sa fragilité durant les différents confinements. L'enfermement si anxiogène pour certains, source de dépressions et de divorces, a conduit Idan Wizen à créer la série *Into the box* ou l'art de penser autrement dans un espace intérieur, qui plus est, réduit. À l'aide d'une boîte confectionnée avec des outils de bricolage, et de quelques personnes entassées dans un mètre cube, il invitait chacun à explorer ce moment hors du temps pour découvrir les possibilités de cette nouvelle manière de vivre en dehors du monde extérieur. S'extraire du cadre, celui que nos sociétés, aussi démocratiques soient-elles, nous infligent à travers les réseaux sociaux, la surconsommation, le travail, plus encore s'émanciper de notre propre carcan, l'œuvre d'Idan nous amène à y penser dans la collection



↑ Overcrowded, Collection Into The Box

Hinders (Entraves en français). «Ce qui est intéressant dans nos sociétés occidentales, précise le photographe, c'est qu'il n'y a pas vraiment d'interdits. L'entrave principale, c'est celle que l'on s'impose vis-à-vis de sa famille et de ses amis. Or, nous sommes tous libres de braver les obstacles et de nous en affranchir. Je parle de la liberté individuelle dont on dispose et qu'on ne s'autorise pas toujours à s'octroyer. C'est difficile de vaincre nos propres chaînes, nos propres peurs, pour s'épanouir.»

Les photos d'Idan ont été exposées à Paris, New York, Miami, Osaka... Au fil des ans, ses œuvres ont reçu plus de soixante prix internationaux; en mai-juin, il prévoit une exposition de clichés issus de la *Boomer Collection*. Mais son espace de 130m² rue Beaubourg, à la fois studio de création et galerie, accueille avant tout d'autres artistes, pour certains reconnus et célèbres comme l'Israélienne Dina Goldstein ou le Français Arnaud Baumann,

mais pas seulement: «Je connaissais des artistes avec un talent énorme qui ne savaient pas nécessairement se mettre en valeur, se vendre, se montrer, je crois qu'on a toujours une certaine réserve à dévoiler son travail, j'avais envie d'aider ces artistes à travers des expositions collectives. D'une manière générale, j'essaie de représenter avant tout dans cette galerie une photographie pensée, sociétale, engagée, qui n'est pas juste une photographie esthétique. On retrouve déjà tous les thèmes de mon travail dans les artistes accueillis à ce jour dans la galerie. Ce n'est pas totalement un hasard.»

«J'ouvre la porte de mon studio à tout le monde avec ses imperfections. Chacun vient avec son histoire, ses peurs et ses complexes.»

De retour à Paris, après une brève expérience de responsable marketing dans la cosmétique, il fonde une agence de communication, Studio Idan, avec pour axes le print, le web et la photographie.

Depuis 2009, des amis d'abord, puis de vrais anonymes, séduits par l'idée, débarquent toujours plus nombreux dans son salon, du moins celui qu'il a créé en studio pour poser nu, lors d'une séance autour d'une série définie avec un décor associé (Liberty, Purity, Sanitized, Singularity...). Jeunes, vieux, beaux, laids, minces, gros, bruns, blonds, chauves, blancs, noirs, ces individus de tous les milieux sociaux, qu'il ne connaissait pas avant leur inscription, sont mus par un même désir d'affranchissement: «Dans le nu, l'objectif consiste souvent à magnifier un corps qui répond déjà à un archétype de beauté, rappelle Idan. Le modèle devient la représentation d'une image, qu'elle soit érotisée ou non. Je travaille différemment dans le sens où

originaires de Transylvanie, ont fui en Suisse pendant la guerre. Ma mère est née à Neuchâtel et y a vécu quelques années. Une partie de ma famille est suisse, habitant entre Lausanne et Genève. J'ai gardé des traces de ces parcours en moi, ayant toujours besoin d'aller voir ailleurs et de me nourrir de l'autre et de ses différences afin d'évoluer moi-même.

Vous avez joué en Suisse ?

Pas souvent. J'ai été en résidence avec Yasmine Hugonnet, une chorégraphe suisse extraordinaire. J'ai joué au Cully Jazz Festival il y a quelques années. J'y rejoue d'ailleurs en avril à l'occasion de la sortie de mon album *Alone in the Night*.

Une recherche d'enrichissement humain et artistique, mais vous parlez aussi souvent du silence. N'y a-t-il pas chez vous une recherche et une redéfinition du silence dans ces exodes et révélations musicales ?

On ne peut pas aller plus loin que le silence dans ce qu'il y a de sacré dans la musique. Le silence qu'il y a entre les dernières notes et le premier applaudissement est ma récompense du concert. Bizarrement, j'ai beau rechercher le silence dans la musique, il s'atteint surtout dans l'interruption du concert. Là où la musique a l'espace pour vivre et pour exister, qu'elle fait silence. Lors d'un concert, morceau après morceau, on rentre dans une sorte de méditation et hop ça s'arrête. On sort de la méditation, on parle et on annonce ce qu'on va jouer. Ces deux réalités entre lesquelles on passe sans cesse s'affrontent. Quand on produit des concerts continus, on arrive à obtenir quelque chose de l'ordre de la cérémonie, où on reste du début à la fin. Comme d'ailleurs certaines grandes œuvres classiques d'où l'on ne sort pas avec des applaudissements ou lumières.

Le malheur des artistes lors de la confrontation au public contemporain n'est-il pas son incapacité croissante à apprécier le vide auditif et visuel pour accepter une œuvre ?

Du 2 au 18 mai 2024 se déroulera à Paris, aux Lilas et à Aubervilliers, la 1^{ère} édition du Festival « Angels in Paris ». Lequel a pour but de conjuguer musiques contemporaines et musiques sacrées, des airs et chants inspirés des liturgies juive, chrétienne et musulmane. Lorsque les mots ont parfois du mal à être entendus et partagés, la barrière du son musical semble plus simple à franchir. Parmi les participants, on peut noter la présence de Liraz, Walid Ben Selim & Marie-Marguerite Cano, Koulanou, Flèche Love et Nigma Enigma. Mais aussi du grand clarinettiste Yom que nous avons eu la chance de rencontrer ...

Vous allez participer au Festival Angels in Paris qui se déroulera en mai. Qu'est-ce qui vous a particulièrement motivé ?

Cela fait très longtemps que je travaille avec Laurence Haziza, sa directrice, puisque j'ai joué à plusieurs reprises dans son Festival Jazz & Klezmer. Elle a été mon attachée de presse et demeure une amie. La rencontre entre spiritualités est un thème dont on parle depuis longtemps. D'axer la programmation sur toutes les formes de spiritualités musicales, en-deçà et au-delà du religieux, au sens large du terme. Etant donné que ce sujet me passionne musicalement depuis des années, c'était assez logique qu'elle fasse appel à moi. D'autant plus que je suis actuellement sur un projet qui coïncide parfaitement, avec un trio composé de l'organiste de l'église Saint-Eustache Baptiste-Florian Marie-Ouvrard et le chanteur égyptien Abdullah Miniawy du groupe Le Cri du Caire. On partage avec le Festival Angels in Paris cette motivation à aller chercher la spiritualité au-delà des frontières instaurées parfois par le religieux.

Vos créations sont nourries par ces rencontres musicales et le furent aussi dès l'enfance par le parcours familial.

Je suis issu de familles de déplacés. Mon père, originaire du bassin minier de Lens, a été adopté par un Américain et s'est retrouvé au fin fond du Wisconsin à l'âge de 15 ans. Mes grands-parents maternels,

← Yom, compositeur et clarinettiste, explore depuis plus de 20 ans les genres musicaux les plus hétéroclites.

MUSIQUE
Yom
Steve Krief

« Je suis touché par l'origine du mot *klezmer*, cette volonté d'imiter la voix avec l'instrument, la mission de faire chanter l'instrument comme si c'était une voix. »

Tout à fait. J'ai été très marqué au Lycée par cette phrase de Pascal sur l'origine du malheur de l'Humanité qui serait lié au fait qu'aucun humain n'est capable de rester seul pendant une heure, juste assis sur une chaise dans une pièce vide. Le concert demeure un moment exceptionnel où on a encore le droit d'avoir la concentration des gens pendant un laps de temps très long selon les habitudes de vie contemporaines. C'est pour ça que je ne conçois pas les disques de la même manière, les gens étant dans leur zone de confort, écoutant un morceau en faisant autre chose. Des amis m'ont raconté cette anecdote sur un voyage en Afrique où le chauffeur s'est arrêté pour se poser à côté d'un arbre, indiquant qu'il avait besoin de s'arrêter une heure afin que son âme le rejoigne.

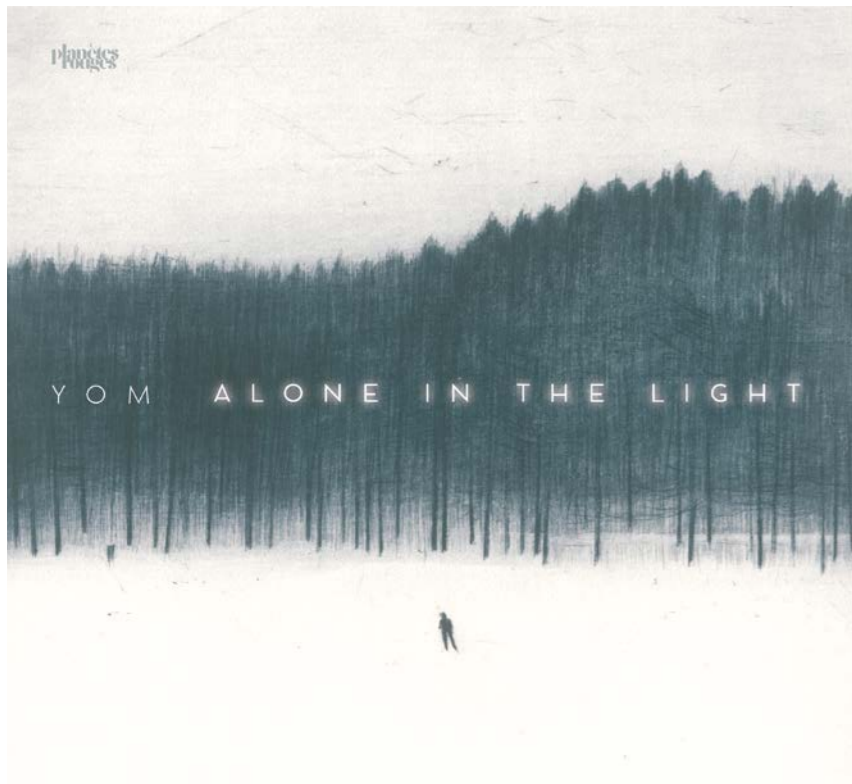
Le klezmer a été une de vos grandes sources d'inspiration musicale. Qu'en gardez-vous aujourd'hui ?

Plus qu'une influence, le klezmer est pour moi une origine musicale dont je suis particulièrement fier aujourd'hui. L'élément

principal du klezmer que j'ai gardé c'est sa sur-expressivité, sa sur-émotivité. Dans ma composition et ma manière de jouer aujourd'hui, même si je partage d'autres styles musicaux. L'émotion est l'endroit où je peux exprimer ma vraie nature. J'aime être submergé par une vague émotionnelle, richesse particulière du klezmer et des autres musiques originaires de cette région d'où est issue ma famille maternelle, notamment tzigane. J'ai depuis élargi mon amour immodéré pour les musiques de ces contrées en descendant le long de l'Europe de l'Est, les Balkans, la Grèce, la Turquie... Je reste donc très attaché aux musiques juive et tzigane, si intenses émotionnellement. D'autant plus que je suis touché par l'origine du mot « klezmer », cette volonté d'imiter la voix avec l'instrument, la mission de faire chanter l'instrument comme si c'était une voix.

Avec toutes ces émotions, vous semblez aussi apprécier de vous retrouver seul dans la lumière comme l'indique le titre de votre nouvel album *Alone in the Light...*

(Rires). On voit énormément de monde en tournée en fournissant une émotion extrêmement forte et en retour on reçoit une vibration forte du public. C'est important pour moi de me retrouver seul aussi et avec mon fils. Je suis constitué de mon passé, mes ancêtres... Comme lorsque j'ai travaillé sur le livre de l'Exode. À chaque fois que je fais écouter mes disques à ma mère, elle me dit : « Oh là là, que c'est triste ! » Mais ce n'est pas ma tristesse à moi. C'est de la tristesse à laquelle j'ai accès et que je me dois de partager. De la tristesse transcendée... 🌱



← Pochette de l'album, *Alone in the Light*

PEINTURE

Les couleurs du cœur

Outre sa passion pour le chant, Esther Ackermann s'adonne à la peinture depuis ses 18 ans. Cette activité est, pour elle, un véritable outil d'expression et de partage. Elle souhaiterait aujourd'hui, plus que jamais, donner un sens à ses réalisations, reconnaissante pour toutes les mains tendues que l'artiste a rencontrées sur son chemin artistique.

D. Z.

Outre sa passion pour le chant, Esther Ackermann s'adonne à la peinture depuis ses 18 ans. Cette activité est, pour elle, un véritable outil d'expression et de partage. Elle souhaiterait aujourd'hui, plus que jamais, donner un sens à ses réalisations, reconnaissante pour toutes les mains tendues que l'artiste a rencontrées sur son chemin artistique.

Depuis ces mains tendues, l'artiste se demande chaque jour ce qu'elle peut apporter aux autres... C'est cet état d'esprit qui sous-tend sa démarche. C'est ainsi que les toiles d'Esther (signées Keren Esther) ont donné naissance à des cartes postales volontairement colorées, Esther étant très attachée à la couleur pour tenter d'adoucir la vie et sa réalité si difficile, en ces temps. Ses créations mettent à l'honneur la musique, la nature, l'ancrage mais surtout la paix. La colombe y tient une place prépondérante.



L'artiste reversera une partie de ses ventes pour des causes qui lui tiennent à cœur. Cartes et toiles sont à découvrir sur la page Facebook de l'artiste. 🌱

Contact :

contact@keren-esther.ch
Par WhatsApp au 078 733 18 37
www.facebook.com/esther.ackermann.1

Le Fonds d'urgence pour les victimes du terrorisme est là, pour les aider à se reconstruire.

Les besoins sont immenses, estimés à plus de 100 millions de dollars pour le Fonds d'Urgence. La situation évolue chaque jour et l'année 2024 s'annonce très difficile pour Israël... il faut se tenir prêt !

Nous vous remercions sincèrement pour votre soutien indispensable. Notre unité et notre solidarité sont notre plus grande force !

Depuis le 7 octobre, le Keren Hayessod est entièrement mobilisé aux côtés d'Israël, pour apporter son soutien aux victimes de la barbarie du Hamas.

Alors que les citoyens israéliens essaient courageusement de se relever, le KH vient aujourd'hui en aide en priorité à ceux qui ont perdu des proches, aux victimes rescapées des massacres, aux familles des otages rongées par l'angoisse, à ceux qui n'ont plus de logement, aux populations «déplacées» du Sud et du Nord qui vivent dans des hôtels depuis des mois et à ceux qui développent des symptômes post-traumatiques.

ENSEMBLE AVEC ISRAËL

Plus d'information sur notre action www.keren.ch



© Nissim Sellam

Le samedi 7 octobre 2023, Bernard Bitan – qui partage sa vie entre la France et Israël avec quelques navettes en Suisse – se trouvait à Paris. Il devait y répéter *Petits Crimes Conjugaux*, une pièce d'Éric-Emmanuel Schmitt qui devait se jouer... à Jérusalem et Tel-Aviv. De tout cela, il n'a évidemment rien été. Sonné par l'annonce de ce cataclysme, le comédien-metteur en scène et producteur français formé au Conservatoire National d'Art dramatique n'attend alors qu'une chose : rentrer à la maison, « même si elle est brûlée, pour être avec son peuple, avec le siens dans ces moments terribles ».

Nathalie Harel

Quelques semaines plus tard, il remonte sur les planches à Tel-Aviv, pour jouer son seul en scène *Je n'ai pas dit mes derniers maux*. Un spectacle-plaidoyer engagé né dans la foulée des événements du printemps 2021, alors que les Israéliens essayaient pendant trois semaines des tirs de missiles en provenance de Gaza. Mais que Bernard Bitan a revisité suite à la tragédie du 7 octobre et aux vagues d'antisémitisme qu'elle a provoquées. Entretien avec le co-auteur de la comédie musicale à succès *Le Sel et le Miel*, dont l'année 2024 marque aussi le grand retour... en version hébraïque.

INTERVIEW EXCLUSIVE

Bernard Bitan une année artistique placée sous le signe du 7 octobre

2024 est l'année de la reprise de votre comédie musicale trentenaire *Le Sel et le Miel*, dans une forme assez spectaculaire, en Israël et en hébreu. Quelle est la genèse de cette adaptation ?

Ce spectacle, qui a notamment fait salle comble à l'Olympia, fête ses trente ans et a eu beaucoup de succès en français comme en anglais. *Le Sel et le Miel* s'est déjà joué en Israël en 2008, à l'occasion des soixante ans de l'État hébreu. Avant le 7 octobre, j'avais en tête de revenir jouer l'histoire du peuple juif en Israël. Mais quand j'ai fait mon « pitch », on m'a dit que j'étais « naïf », et que cette œuvre était « datée ». Suite à plusieurs projections en Israël de la captation du spectacle, les réactions du public avaient pourtant été enthousiastes. Mais au lendemain des attaques terroristes du Hamas, ma proposition – Israël raconte son histoire au monde – a fait mouche. On m'a dit : c'est maintenant ou jamais. Nous avons donc décidé d'en faire une adaptation en hébreu, rebaptisée *Me Afela, le Or gadol* (De la noirceur à la lumière).

À quoi va ressembler ce remake ?

Il s'agit d'une grosse production à l'échelle du pays, avec une équipe 100% israélienne, ainsi que des stars telles que la canado-israélienne Amit Farkash et Imri Liv. J'en assure la mise en scène. Nous nous produisons à l'Opéra de Tel-Aviv comme au théâtre de Jérusalem. Et l'ambition est de monter ce spectacle à Broadway à l'horizon 2025-26. D'habitude, je suis assez minimaliste. Mais cette fois, la scénographie prévoit une reconstitution grandeur nature : un vrai train sur scène, par exemple, pour représenter les convois vers les camps de la mort, pour ce spectacle qui nous entraîne de l'étoile jaune à l'étoile bleue.

Vous vous êtes installé en Israël depuis 2005, et son actualité a influencé votre création. Comment avez-vous travaillé pour

réadapter votre seul en scène *Je n'ai pas dit mes derniers maux*, suite à la tragédie du 7 octobre ?

Rentré de Paris où je me trouvais le 7 octobre, et après trois semaines de sidération devant les retransmissions des chaînes d'infos, j'ai commencé à réécrire depuis Tel-Aviv. Pour ce faire, on doit être très à l'écoute, et il n'y a qu'en Israël que l'on peut comprendre et trouver l'inspiration. Le plus difficile, c'était de trouver les bons mots. D'autant que je devais jouer ce spectacle aussi bien en France que devant des francophones israéliens.

Ce spectacle se veut comme un moment de communion avec les Juifs de la Diaspora de Paris à Genève (fin janvier), les francophones d'Israël, ou encore avec les visiteurs étrangers venus ou souhaitant se rendre dans l'État juif par solidarité, pendant cette période de guerre longue et de trauma inédit depuis le « samedi noir ». Qu'avez-vous souhaité privilégier : l'émotion, ou le débat d'idées ?

C'était un travail d'équilibriste. D'un côté, je voulais que les gens se changent les idées ; de l'autre, je devais faire en sorte que le public notamment en Israël où je me suis produit fin décembre, ne culpabilise pas de s'accorder un moment de détente en pleine guerre. Je voulais faire passer le message le plus profond qui soit, celui de notre souffrance, sans pour autant déprimer mon auditoire. À Paris, des non-Juifs sont aussi venus le découvrir, c'était intéressant. Après, il y a la question des limites. Jusqu'où peut-on aller ? Je sais que certaines personnes sont prêtes à entendre certaines réalités. Je fais attention aux autres qu'on ne peut offenser.

N'est-ce pas un peu tôt pour mettre en scène cette tragédie et sa perception dans le reste du monde ?

Non. Israël est toujours dans une urgence existentielle. Et son histoire est

« Je voulais faire passer le message le plus profond qui soit, celui de notre souffrance, sans pour autant déprimer mon auditoire. »

intemporelle. Nous savons passer de la peine à la joie. Du Jour de la mémoire au Jour de l'Indépendance. Le 7 octobre est l'un des moments qui marqueront à jamais l'Histoire du peuple juif. Israël enfin est un oxymore : on y vit dans une douce tempête, et c'est un pays dont l'indice de bonheur est l'un des plus élevés au monde. Nous avons une résilience.

Ce seul en scène reste d'évidence l'un de vos spectacles les plus personnels. Entre l'hommage à votre père d'origine tunisienne, adepte de cornemuse, qui vous emmenait en vacances en Suède ; et celui à Herbert Pagani ou encore à Victor Hugo, deux de vos sources d'inspiration. Seriez-vous tenté par un projet de spectacle encore plus littéraire ?

Formé par des maîtres tels que Alain Souchère ou Suzanne Flon, j'ai fait mes débuts dans le théâtre classique. Donc un spectacle littéraire ferait partie de mes envies. Mais il ne fait pas partie de mes plans. En revanche, je présenterai mon seul en scène au festival d'Avignon. Le pari sera de concilier une volonté pédagogique avec la ligne engagée de *Je n'ai pas dit mes derniers maux*. Cela reste un spectacle engagé-sioniste, et je veux être un artiste passeur. 🇮🇱



INTERVIEW

Celui qui sauve une vie, sauve le monde entier

Nadia Sikorsky

↑ Ecrivain néerlandais, Jan Brokken a écrit une vingtaine de livres qui en font un des plus grands écrivains néerlandais contemporains.

Une conversation avec Jan Brokken, l'auteur du livre *Les Justes* paru l'année dernière aux Éditions Noir sur Blanc.

De quoi s'agit-il ? Fuyant l'avancée des nazis, des milliers de Juifs affluèrent en Lituanie. Le Néerlandais Jan Zwartendijk est directeur de la filiale lituanienne de Philips et nouveau consul honoraire à Kaunas. À l'insu de presque tous, trois semaines durant, il travaille jour et nuit à délivrer des visas pour Curaçao, dans les Antilles néerlandaises, tandis que Chiune Sugihara, consul du Japon, signe des visas de transit. Cette extraordinaire entreprise clandestine sauvera des milliers de vies. En recueillant les témoignages des survivants et de leurs enfants, l'écrivain et journaliste Jan Brokken reconstitue l'histoire de « l'Ange de Curaçao », comme l'appelaient les réfugiés.

Si je comprends bien, vous n'êtes pas juif. Pourquoi donc ce choix du « thème juif », tant débattu dans la littérature ?

C'est juste, je ne suis pas juif, bien que l'on croie souvent que je le suis. Le « thème juif » a commencé pour moi avec *Les âmes baltes*, écrit dans les années 2000. Quinze histoires tragiques, dont celles de plusieurs familles juives. Par exemple, celle du sculpteur Jacques (Chaim Jacob) Lipschitz, né en Lituanie et dont le frère a été fusillé en 1936. Ou celle de l'écrivain Romain Gary, né Roman Kacew à Vilnius : le jour même de son 2ème prix Goncourt il a reçu une lettre d'un témoin de la mort de son père, Arieh-Leib Kacew, dans le ghetto de Vilnius, en 1942. Et bien d'autres...

Pour aller plus loin j'ai trouvé un professeur de yiddish, Dovid Katz, qui enseigne dans les universités de Vilnius et de New-York. C'est lui qui m'a raconté l'histoire du consul néerlandais Jan Zwartendijk et m'a fait promette d'y consacrer un livre. Zwartendijk a sauvé des milliers de vies, dont celles de quelque 30'000 réfugiés juifs de Pologne.

Vous écrivez que Jan Zwartendijk vivait tranquillement à Kaunas avec sa famille et son bon « job ». Mais un coup oriente sa vie dans une nouvelle direction. Croyez-vous au hasard ? Ou était-il prédestiné ?

Ce n'est pas par hasard si l'ambassadeur néerlandais l'a choisi comme consul : bien que le connaissant à peine, il savait à qui il avait affaire. Et je le comprends : sur les photos, le regard de Jan Zwartendijk, témoigne de l'ouverture de son âme.

Votre récit du comportement des « Litvaniens ordinaires » envers les Juifs fait froid dans le dos : « Des hommes, des femmes et des enfants sont tués par centaines à coups de fourche ou abattus au fusil de chasse au bord de la route. D'autres sont transférés au Neuvième Fort près de Kaunas, où des milices lituanienes perpétuent le génocide de manière plus systématique : les prisonniers sont alignés par rangs de douze devant les murs de la forteresse avant d'être exécutés. Le groupe suivant doit ramasser les cadavres du précédent et les traîner dans une fosse commune avant de subir le même sort. » Avant même que les troupes allemandes n'atteignent la ville, le front activiste lituanien a décimé la population du quartier juif de Kaunas, en tuant 1500 Juifs dans la nuit du 25 au 26 juin 1941, et 2300 dans celle du 26 au 27 juin. En 1944, la Lituanie s'est déclarée « purifiée des Juifs ». Comment expliquer pareilles atrocités ?

Je pense qu'en se plaçant dans le camp des antisémites, les Litvaniens ont commis la plus grande bêtise de leur histoire,

« Zwartendijk a sauvé des milliers des vies, dont celles de quelque 30'000 réfugiés juifs de Pologne. »

car l'essence même de leur nation a été constituée par les Juifs. Dans mon livre j'essaie – comme vous le faites – de comprendre le pourquoi du comment. Quasiment sept millions de Juifs se sont installés en Lettonie, en Lituanie et dans la partie orientale de la Pologne suite aux ordres de Catherine II à la fin du XVIII^e siècle. La plupart dans les villes, mais en Lituanie ils se sont retrouvés dans les campagnes, ayant reçu de petits lots de terre. Très travailleurs, ils ont suscité la jalousie au sein de la population locale. Et les grands intellectuels juifs ont été oubliés.

Vos recherches montrent que les collaborateurs du NKVD basés à Kaunas et Vilnius ont reçu l'ordre de leurs supérieurs de faciliter l'exode des milliers de Juifs de Lituanie avec le concours de l'agence « Intourist » fondée en 1929. Pourquoi cela, à votre avis ? Et pourquoi en sait-on si peu sur l'histoire de cet exode à travers la Sibirie grâce aux visas délivrés par Jan Zwartendijk et Chiune Sugihara ?

Il faut comprendre que Sugihara opérait contre l'avis de son gouvernement. Il s'agissait donc de visas de transit – c'est tout ce qu'il pouvait faire pour soutenir le plan de Zwartendijk qu'il n'a jamais rencontré. L'opération devait être financée ; il est donc allé trouver Max Liberman, représentant de l'*American Joint Distribution Committee*, qui lui a fourni des dollars. Staline était au courant de cette opération. C'est le professeur russe juif Ilya Altman, fondateur au début des années 1990, à Moscou, d'Holocauste, premier centre de recherche et d'éducation non seulement en Russie, mais dans les pays satellites, qui a tout de suite accepté de m'aider. Son Centre était financé par la Fondation Anne Frank

à Amsterdam. Ayant à sa disposition toutes les archives, il a retrouvé le protocole d'une réunion du Politburo du 27 juin 1940, où Staline autorisait le passage des réfugiés juifs par le territoire soviétique. À condition toutefois que chacun payerait quatre cents dollars. Staline avait besoin d'argent pour équiper son armée.

Au terme de votre récit vous soulevez le thème de l'ingratitude – celle des Juifs sauvés, mais aussi celle des gouvernements des Pays-Bas et du Japon envers leurs diplomates. Cela me paraît important car l'ingratitude est un défaut majeur.

C'est vrai, en 1947 Sugihara est licencié du service diplomatique à cause de « cet incident en Lituanie ». Quant à Zwartendijk, en 1964, il est accusé d'insubordination aux instructions par le ministre Joseph Luns.

Comment expliquez-vous cela ?

Les actes de Zwartendijk et Sugihara prouvent que les diplomates et les politiciens pouvaient faire quelque chose. Si des personnes comme Luns qui, avant la guerre, faisait partie du Parti national-socialiste, avaient reconnu l'héroïsme de leurs collègues, ils auraient dû reconnaître leur propre lâcheté.

Dans les moments de crises, c'est toujours le pire et le meilleur qui montent à la surface. Nous sommes les témoins de la guerre en Ukraine, de la guerre au Proche-Orient. Comment préserver l'humanité et la raison quand les émotions nous envahissent ? Et peut-on considérer le silence, la non résistance au Mal, comme de la complicité ?

À votre deuxième question je réponds tout de suite : oui ! Et ma réponse à la première sera un proverbe juif qui dit : « Celui qui sauve une vie, sauve le monde entier ». Il faut toujours s'en souvenir. 🌱

Retrouvez l'intégralité de cette interview : nashagazeta.ch/fr/blog-accent-russe



← Jan Brokken, *Les Justes*, Les Éditions Noir sur Blanc



Le **JDC** (pour Jewish Joint Distribution Committee mais plus souvent appelé le **JOINT**) est la plus grande institution philanthropique internationale juive, née il y a plus d'un siècle, en 1914. Depuis sa fondation, elle sauve les Juifs en danger où qu'ils se trouvent, soulage les plus vulnérables et soutient les communautés les plus fragiles. Le **JOINT** est une organisation discrète, reconnue pour la rigueur de ses actions et de sa gestion.

Le JOINT travaille dans 70 nations du monde et en Israël.

← **Hibuki**, un chien en peluche aux longs bras réconfortants, est un outil thérapeutique éprouvé que le Joint a créé et déployé pour soutenir des milliers d'enfants et de familles israéliens souffrant de traumatismes.

ASSOCIATION

De la crise à l'espoir: le Joint réagit en Israël

Alors que les Juifs se réunissent à Pessah pour raconter la sortie de l'esclavage qui est un magistral message de liberté, d'espoir et de résilience, ce message trouve une résonance particulière en Israël. Et précisément, le Joint le concrétise par son travail en Israël depuis plus de cent ans.

Marjan Spierer Ghavami

Fondé en 1914 pour aider les Juifs affamés de Jérusalem au début de la Première Guerre mondiale, le Joint a continué à apporter un soutien essentiel aux plus vulnérables – les personnes âgées, les enfants et les familles à risque, les personnes handicapées et les pauvres – pendant des décennies, depuis la création de l'État en 1948 jusqu'à aujourd'hui. Même avant le 7 octobre, plus d'un million d'Israéliens bénéficiaient chaque semaine de prestations sociales développées par le Joint.

Immédiatement après cette journée tragique, le Joint a déployé une gamme de services d'urgence pour sauver des vies et aider des dizaines de milliers d'Israéliens confrontés à des traumatismes, au deuil, au déplacement, à la perte de leurs moyens de subsistance et à la destruction de leurs biens.

Vulnérable sous le feu de l'ennemi

Depuis le début de la guerre, le Joint a apporté son aide et son soutien à plus de 20'000 personnes âgées et handicapées déplacées ou se trouvant sur la ligne de front. Il s'agit notamment de veiller au bien-être des personnes âgées israéliennes russophones et de s'assurer qu'elles disposent des fournitures essentielles et qu'elles se sentent réconfortées et en sécurité lorsque les sirènes d'alerte signalent des attaques en cours.

Stella Sorokin, 94 ans, est une résidente d'Ashkelon récemment devenue veuve. Depuis le 7 octobre, Mme Sorokin endure le barrage constant de bombes en provenance de Gaza. Elle nous confie : « J'ai traversé la Seconde Guerre mondiale et je n'ai jamais pensé que j'aurais à vivre à nouveau quelque chose comme ça ».

Mme Sorokin est suivie chaque semaine par Oksana Bocharova, l'une des bénévoles du centre d'appel du Joint, qui explique que : « Un simple coup de fil, surtout pour une personne âgée, est un signe énorme qu'elle n'est pas seule ».

Un chemin vers la guérison émotionnelle

L'aide au rétablissement de milliers d'enfants traumatisés qui ont été témoins des horreurs des attaques du Hamas dans le sud et qui sont maintenant déplacés dans tout le pays est un autre besoin essentiel auquel répond le Joint. Plus de 10'000 enfants et familles israéliens ont bénéficié de services de traumatologie et de santé mentale.

Pour ce travail spécialisé, le Joint a fait appel à Hibuki, un chien marron en peluche doté de longs bras qui peuvent s'enrouler autour du cou d'un enfant pour le réconforter. Hibuki – du mot hébreu « hibuk », qui signifie câlin – est un outil thérapeutique éprouvé que l'organisation a mis au point en collaboration avec l'université de Tel-Aviv et le ministère israélien de l'éducation.

Matan, huit ans, se trouvait dans le kibboutz Kissufim le 7 octobre lorsque celui-ci a été brutalement attaqué. Aujourd'hui, lui et sa famille vivent dans

un hôtel au bord de la mer Morte – et son nouveau meilleur ami est Hibuki.

Matan serre la peluche dans ses bras et lui dit de quoi il a le plus peur. En prenant soin de la poupée, les enfants comme Matan retrouvent un sentiment de contrôle et de sécurité, et apprennent à gérer leurs expériences.

Réhabilitation et rétablissement de la vie en première ligne

Le renforcement de la sécurité personnelle et de la résilience des habitants vulnérables des villes de première ligne est l'une des principales priorités du Joint pour la prochaine phase de son intervention d'urgence.

En collaboration avec les dirigeants municipaux, les travailleurs communautaires, les ONG et les résidents locaux, le Joint s'est engagé à investir sur plusieurs années pour reconstruire les infrastructures et les services afin d'aider les résidents à faire face et à guérir.

Ahuva est l'une de ces personnes. Elle est partiellement paralysée et la personne qui s'occupe d'elle a besoin de 10 minutes pour la transférer du lit au fauteuil roulant – un délai périlleux lorsque les sirènes se déclenchent. L'initiative d'urgence du Joint à Ashkelon a conçu un mur de béton mobile pour bloquer la fenêtre de

sa chambre, la transformant ainsi en un espace sécurisé.

Espoir et durabilité

La réponse du Joint évolue au fur et à mesure que les besoins changent en Israël et au-delà. Face à la recrudescence de l'antisémitisme, le Joint fournit des solutions de sécurité sur mesure aux communautés juives du monde entier. En Israël, la prochaine phase de travail se concentre sur la réhabilitation des Israéliens les plus durement touchés par la crise et sur l'assurance de leur accès au soutien, aux outils et aux services nécessaires à leur rétablissement et à leur épanouissement.

Marjan Spierer Ghavami, directrice du JDC Suisse, précise : « Dans les mois à venir, le travail du Joint en Israël donnera la priorité aux programmes qui visent à la guérison émotionnelle et physique, au rétablissement de l'éducation et du développement des jeunes Israéliens, à la relance économique et à la revitalisation des villes et des communautés de première ligne ».

Le Seder de Pessah se termine par « L'année prochaine à Jérusalem » – une expression universelle de la communauté juive et de l'espoir pour ceux qui en ont le plus besoin, en Israël et dans le monde. 🇮🇱



Si vous souhaitez nous soutenir ou recevoir plus d'information, contactez-moi et je me ferai un plaisir de vous répondre.

Marjan Spierer Ghavami,
directrice du JDC Suisse
marjangh@jdc.org
www.jdc.org

← **Le personnel du Joint** en Israël prépare des fournitures médicales pour les villes israéliennes sous le feu, dans le cadre des efforts de l'organisation pour renforcer les services d'urgence dans 81 villes israéliennes, qui abritent des millions de personnes, y compris des populations évacuées.

GROS PLAN

Beastie Boys

les Marx Brothers du rap

Steve Krief



Au début des années 2000, une blague courante pour constater l'évolution positive de la levée des barrières religieuses, ethniques et culturelles, était : « Le meilleur golfeur, Tiger Woods, est noir et le meilleur rappeur, Eminem, est blanc ! » C'était un peu oublier certains prédécesseurs ...

Difficile de savoir qui furent les meilleurs rappeurs des années 80, époque de son envol et d'une grande diversité du genre, mais les Beastie Boys, trois Juifs new-yorkais, furent les premiers à hisser un album rap en haut des charts. Une aventure d'autant plus étonnante quand on connaît leur parcours perso et musical.

Fin 1980 est annoncé un concert de Bad Brains, un groupe punk-reggae, au Botany Talk House. Mike Diamond, ado fan des Clash, y rencontre un autre ado

punk, Adam Yauch. Les deux partagent cassettes et concerts. Le tournant professionnel étant le concert de Black Flag au Peppermint Lounge, motivant la formation des Beastie Boys que rejoindra Adam Horowitz en 1983. Leur premier « concert » se déroule lors de la fête des 17 ans d'Adam Yauch, le 5 août 1981 chez leur ami John Berry. Après deux ans de concerts dans la scène underground punk de Manhattan à jouer parfois devant moins de personnes qu'il n'y a de cordes sur une guitare, les Beastie Boys sont adoués par Bad Brains.

Mais survient alors la révolution hip hop, l'ancêtre du rap, très underground, en dehors des tubes de Sugarhill Gang et Blondie. Les Beastie Boys sont marqués par les artistes qu'ils découvrent au Negril, une boîte de musique reggae rejoignant la rive du hip hop. Arrivant à la fin de la révolution musicale punk, les Beastie Boys partagent cet enthousiasme pour ce qui fut au départ une musique engagée, incarnée par Grandmaster Flash. En France, Sidney devient l'ambassadeur de cette musique dans son émission H.I.P. H.O.P diffusée en 1984.

L'humour, en particulier l'auto-dérision, restera très présent dans la musique des Beastie Boys, le meilleur exemple étant leur clip *Sabotage*, pastiche de la série *Starsky & Hutch*.

Avec, parmi les danseuses de l'émission, une certaine Madonna. L'année suivante, elle devient une star mondiale avec la tournée « Like a Virgin ». Sensible à cestyle, elle recrute en première partie un jeune groupe inconnu... les Beastie Boys.

Ces jeunes punks amourachés du rap, drivés par les producteurs Russell Simmons et Rick Rubin, deviennent rapidement des stars. Au style très original, ces ados testostéronés mêlent textes potaches et ambitions musicales réelles. Une époque où se hissent également en haut de l'affiche d'autres grands noms du rap tels Run DMC, LL Cool J, Ice T et Public Enemy.

Le cinéma suit le pas, grâce à des films comme *Colors* et son excellente bande originale. Petite anecdote, le morceau iconique *Paid in Full* d'Eric B and Rakim permet à Ofra Haza, dont la chanson *Im Nin'alu* est samplée, de devenir une star mondiale. Sur le petit écran, MTV, peu sensible à cet envol du rap, cède suite à la sortie de *Walk This Way*, rencontre entre le rap de Run DMC et le métal d'Aerosmith. Et l'album *Licensed to Ill* (1986) des Beastie Boys, produit après la tournée avec Madonna, arrive en haut des charts.

Interrogé, le père d'Adam Horowitz commente ainsi leur succès : « Si les gens n'arrivent pas à percevoir l'humour et la satire dans cet album, je suis triste pour eux. Ce qui fait que le disque soit si bon, c'est qu'il témoigne d'une réelle compréhension du monde. Peut-être pas celui d'un individu de 49 ans, mais certainement celui d'un jeune de 17 ans. Je suis ravi au-delà du descriptible. C'est le fils qui reprend la boutique familiale ! » Beau compliment d'une génération à une autre, lorsqu'on sait qu'il s'agit d'Israel Horowitz, le grand auteur de théâtre.

L'humour, en particulier l'auto-dérision, restera très présent dans la musique des Beastie Boys, le meilleur exemple étant leur clip *Sabotage*, pastiche de la série *Starsky & Hutch*. En parallèle, ils évoluent musicalement, mêlant influences rock, punk, jazz et musique d'Extrême-Orient. Cette dernière marquant aussi un engagement politique. Adam Yauch, le plus

déglingué des trois auparavant, devient très attaché au bouddhisme et monte des concerts de soutien aux Tibétains. En concert en Israël en 1995, les Beastie Boys jouent devant une salle comble de Jaffa, où cohabitent Juifs, Chrétiens et Musulmans. Clin d'œil amusants, l'album *Root Down*, produit cette année dans l'élan de leur tournée, inclut à la fin de la dernière chanson écolo *Something's got to give* le jingle promo de la radio Galei Tshal pour une spéciale Beastie Boys le 10 mars : « Az ma ata rotsé, rotsé ? Liroth ha-Beastie Boys beofaa rotsé ! Beod shavoua hem yofihou kan, az tekhef nessader special likhvodam ! Special Beastie Boys beyom shishi hatsot ! » Sur l'album *Hello Nasty* (1998), leur chanson *Dedication* mentionne « to all the people in the Dead Sea ».

L'attaque terroriste du 11 septembre 2001 bouleverse le groupe et tous les artistes qui, comme eux, militent pour les rencontres culturelles sur scène et en dehors, ces valeurs qui motivèrent la création du groupe dans le Lower East Side de leur enfance. Sur l'album *To the 5 Boroughs* (2004), ils rendent hommage à New York, rappelant dans une chanson qu'ils sont des « funky ass Jews » !

L'excellent *Beastie Boys Book* a été écrit par Adam Horowitz et Mike Diamond en 2018, six ans après la mort d'Adam Yauch, le 4 mai 2012. Une disparition qui choqua le monde artistique, de la scène rap comme Public Enemy qui, apprenant la nouvelle lors d'un concert, demande une minute de bruit intense en hommage. Coldplay, le même soir au Hollywood Bowl, reprend le premier tube des Beastie Boys *Fight for your Right*.

Leur livre, leurs interviews et clips déli-rants, leurs multitudes de personnages et leur humour juif en mode Marx Brothers à la sauce rap et surtout leur musique vous permettront de vous balader dans une culture juive underground d'un New York d'un autre temps. Et depuis septembre 2023, la musique dans votre casque, vous pourrez déambuler du Beastie Boys square du Lower East Side jusqu'au Adam Yauch Park de Brooklyn, en prenant le pont de Manhattan... 🇮🇱

↓ Pochette de l'album, *The Root Down*, sorti en 1995.



Natalie Portman

En 2019, l'auteur culte Stephen King écrit une critique pour le New York Times sur le livre *Lady in the Lake* de Laura Lippman.

King souligne qu'il a le mérite de montrer le fossé qui sépare la perception des attentes des femmes et à quoi elles aspirent. Jackie Kennedy en fut un des plus illustres exemples, dans ses choix de vie et son attitude lors de la mort de JFK. Natalie Portman, qui incarne Jackie à l'écran, joue dans l'adaptation de ce roman en série, prévue pour 2024. Elle y incarne Maddie Schwartz,

femme juive de Baltimore qui en 1965 part dans une étonnante enquête dans cette société en pleine mutation avec la lutte pour les Droits civiques. Un nouveau choix étonnant et courageux de Portman, jouant dans certains films mainstream afin d'avoir le loisir et le plaisir de se consacrer aux œuvres audacieuses et militantes.



Michel Jonasz

Isabelle Adjani, dans la comédie culte *Clara et les chics types* déclare à Thierry Lhermitte : « S'il y a un concert de Michel Jonasz dans la ville où je me trouve, vous pouvez être sûr que j'y serai, même s'il en joue plusieurs de suite. »

Grâce à cet aveu devant une agence de location de voitures à Grenoble, Lhermitte retrouvera à Paris la femme de sa vie. De sa vie à elle, décidant suivant l'évolution de ses envies et sentiments comme pour suivre le répertoire d'un Michel Jonasz. Où serez-vous en ce Printemps 2024 ? Avec un peu de chance dans une des nombreuses villes qui accueillent Michel Jonasz pour une série de concerts piano / voix avec Jean-Yves d'Angelo. Car il en a encore beaucoup, des notes dans sa poche, ramenées des nuits dans les boîtes de jazz et partagées au grand jour. Cela, depuis 50 ans pour notre plus grand plaisir.



Andy Samberg

Risque de confusion claire entre les deux noms. On change deux ou trois lettres et on effectue rapidement la transition entre Adam Sandler et Andy Samberg.

Entre celui qui incarne l'humour juif new-yorkais des années 1990-2010 et un de ceux qui lui succédèrent dans un registre similaire. Révélé comme Sandler par la pépinière d'humoristes *Saturday Night Live*, et adopté par le public dans la série déjantée *Brooklyn Nine Nine*, Samberg est à l'affiche de *42,6 ans*. Une comédie dramatique de Craig Gillespie sur un jeune homme congelé pendant toutes ces années qui une fois retourné à température ambiante retrouve sa petite amie de l'époque. Un rôle incarné par Jean Smart, connue notamment pour ses rôles dans *Babylon* et *Garden State*. L'amour tiendra-t-il face aux dilemmes du temps non partagés dans le vécu et les traces de celui-ci sur l'une ?



Jamie-Lynn Sigler

« Es-tu dans la mafia ? » demanda l'ado forte en caractère Meadow Soprano à son père Tony dans la première saison de la série culte.

© Richard Shotwell/Invision/AP



La saison suivante, Tony, craignant pour sa vie, dit qu'il n'a pas envie de fuir dans le Sud, à « Elvis Country, un lieu où il n'y a pas de Juif ou d'Italien ». Non seulement ces deux peuples partagent une longue histoire, souvent heureuse et parfois tumultueuse, mais

la ressemblance encourage souvent les rôles des uns joués par les autres. Et cela depuis Edward G Robinson dans *Little Caesar*. À tel point, que l'acteur juif James Caan reçut deux fois le prix de l'acteur italo-américain de l'année ! Jamie-Lynn Sigler joue dans *Swerving*, un drame new-yorkais sur un écrivain confrontant de nombreux soucis qui se retrouve mêlé à de sombres histoires. Avec Blake Jenner et l'immense Marisa Berenson (*Barry Lindon*).



Adam Sandler

Jaroslav Kalfař, né à Prague en 1988. Lors d'une promenade à cinq ans dans les bois avec son grand-père, il se perd. Les étoiles deviennent plus brillantes, lui permettant de sortir de l'obscurité.

Le sentiment mêlé de crainte et d'espoir demeura longtemps ancré en lui. Jusqu'à ce qu'il lâche l'ancre pour en faire une histoire. *Un Astronome en Bohême*, publié en 2017 est en train d'être adapté au cinéma. Jakub Prochazka est un astrophysicien tchèque qui part pour une mission spatiale. Le rôle principal est incarné par Adam Sandler, qui continue à nous surprendre de rôle en rôle. Incarnation de l'humour juif potache des années 1990-2010, il favorise aujourd'hui des personnages assez complexes. Voir des lumières dans une forêt la nuit et rêver d'espace n'est finalement pas si surprenant pour Sandler, qui illumine nos nuits avec ses « Hanukkah Songs »...

© PA Photos/ABACA



Quentin Tarantino

L'immense réalisateur vit en Israël où il a épousé Daniella Pick et fondé une famille, apprenant l'hébreu et soutenant les victimes israéliennes de la guerre.

Il fait partie du décor israélien et apprend l'hébreu afin de s'intégrer totalement. En y préparant son

ultime film, un hommage à Pauline Kael, l'iconique critique de cinéma. Celle qui motiva l'employé d'une vidéothèque californienne à devenir réalisateur par sa plume féroce et cette capacité à voir ce que ses collègues masculins ne discernaient pas. Comme lorsqu'elle, citée par Tarantino, elle définit la Nouvelle vague, « une bande de jeunes cinéastes français enthousiastes trouvant la poésie nichée entre les lignes de romans de gare américains ». Pas de doute qu'avec cet hommage pour ce qu'il déclare être son tout dernier film, Tarantino bouscule une fois de plus nos conceptions et évidences...



RENCONTRE

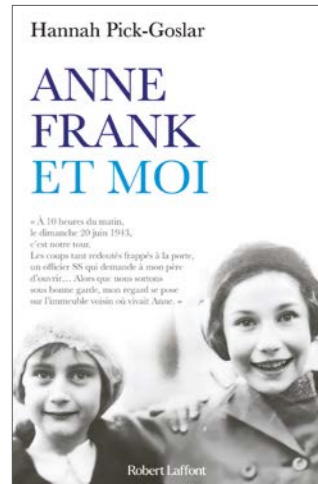
Hannah Pick-Goslar: les dernières confidences de la meilleure amie d'Anne Frank

Nathalie Hamou

© Eric Sultan



← Hannah Pick-Goslar



↑ Hannah Pick-Goslar,
Anne Frank et moi,
éditions Robert Laffont.

Journaliste américaine installée depuis plus de vingt ans à Tel-Aviv, collaboratrice du New York Times, The Christian Science Monitor ou du journal Haaretz, **Dina Kraft** a recueilli en Israël un témoignage bouleversant et précieux, celui d'Hannah Pick-Goslar, une camarade d'enfance d'Anne Frank. Hannah – qui s'est éteinte l'an dernier à l'âge de 94 ans – a fui l'Allemagne nazie avec sa famille pour se réfugier à Amsterdam, où elle rencontre Anne, laquelle deviendra sa meilleure amie.

← Dina Kraft

Déportée à Bergen-Belsen, elle reverra pour la dernière fois Anne Frank qu'elle pensait être à l'abri. Rescapée mais désormais orpheline, Hannah part avec sa sœur vivre à Jérusalem. Ce n'est que bien plus tard qu'elle témoignera de cette tragédie. Entretien avec Dina Kraft, la co-auteure de ces mémoires inédites, parues sous le titre «Anne Frank et moi» en français (chez Robert Laffont), un ouvrage qui s'est propulsé dès sa publication aux États-Unis en juin dernier, en tête de liste des Best Sellers du New York Times et lève un nouveau coin de voile sur la célèbre autrice du Journal.

Quelle est la genèse de votre rencontre avec Hannah et de ce projet ?

Ma première rencontre avec Hannah Pick-Goslar remonte à environ vingt ans, alors que j'enquêtai sur les survivants de l'Holocauste à Jérusalem, pour l'Agence Associated Press. J'avais lu le célèbre Journal d'Anne Frank quand j'étais en classe de 6^e et la lecture de la dernière page relatant sa déportation m'avait dévastée. J'ai donc été profondément émue de rencontrer une amie d'Anne Frank. Les années ont passé et en décembre 2021, j'ai repensé à elle, cherché son nom sur Internet, et ai été remplie de joie de savoir qu'elle était toujours en vie. Puis trois semaines plus tard, j'ai

reçu un appel d'un agent littéraire que je connaissais à Jérusalem, m'informant que la maison d'édition londonienne Penguin cherchait quelqu'un pour écrire un ouvrage avec une rescapée de la Shoah, âgée de 93 ans, religieuse et résidant dans la capitale israélienne. J'ai demandé : pourrait-il s'agir d'Hannah ? Et l'on connaît la suite.

Vous êtes parvenue pendant plusieurs mois à créer une véritable conversation avec cette grande dame alors presque à la fin de sa vie. Quelle a été votre approche pour lui faire revisiter cette si sombre période de notre histoire et de la sienne ?

Hannah était pour ainsi dire habituée à raconter son histoire et celle de son amitié avec Anne. Dans la foulée de la publication du journal intime en 1957, puis de la création d'un spectacle musical basé sur ce récit à Broadway, Hannah s'était rendue à de nombreuses reprises aux États-Unis pour partager son témoignage au sujet d'Anna (c'est ainsi qu'elle la désignait). Ce n'était pas son idée d'initier ce livre. Mais un film néerlandais, *My Best friend Anne Frank* était sorti un an auparavant et avait été diffusé sur Netflix, de sorte que Penguin a eu l'idée de rechercher Hannah. Cette dernière avait vraiment à cœur de parler au nom de tous les siens.



Et force est de constater que certains aspects de son histoire demeuraient enfouis...

J'ai vraiment entrepris de lui poser une multitude de questions, pour lui faire décrire par le menu certaines scènes, comme si je devais réaliser un film autour de cette narration. Je lui glissais : «explique-moi ce que tu as vu, dans les moindres détails», sachant qu'en parallèle, j'effectuais des recherches poussées sur le sujet, interviewant des historiens ou encore d'autres témoins. Hannah avait aussi conservé des lettres importantes avec certains membres de sa famille qui avaient fui en Suisse (où elle a passé un an de «convalescence» à la libération des camps d'extermination avant d'émigrer en Israël) ou en Allemagne. Les séances avec elle étaient difficiles, elle était sous oxygène, son état de santé déclinait, elle se fatiguait vite. Mais l'on pouvait se parler pendant des heures, faire des pauses, un souvenir surgissait et nos échanges reprenaient. J'ai tout de suite aimé cette femme qui avait choisi d'exercer le métier d'infirmière, son sens de l'humour, ainsi que ses immenses qualités humaines. La famille de ma propre mère (alors bébé) a dû fuir l'Europe pour échapper aux Nazis, et a trouvé refuge en Nouvelle Zélande avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale. J'ai aussi une fille adolescente; donc en tant que journaliste aussi bien qu'à titre personnel, cette histoire m'a captivée.

Vous avez conversé avec Hannah à raison de trois ou quatre «rendez-vous» par semaine, téléphoniques ou de visu à Jérusalem. Un rythme assez intense car on vous avait donné seulement six mois pour terminer ce projet...

Cette «deadline» semblait totalement déraisonnable. Mais en même temps, ce fut une chance, puisque notre conversation a commencé en mars 2022, et elle s'est éteinte l'automne suivant. Ma dernière visite à son domicile a eu lieu durant l'été; nous avons regardé des albums photos et j'avais surtout affaire avec sa fille. J'ai également pu voyager à Amsterdam pour visiter l'école juive d'Anne et d'Hannah, ainsi que leurs appartements respectifs pour compléter mon enquête. Tout ce processus s'est avéré épuisant sur le plan physique

VERBATIM

«À 10 heures du matin, le dimanche 20 juin 1943, c'est notre tour. Les coups tant redoutés frappés à la porte, un officier SS qui demande à mon père d'ouvrir... Alors que nous sortons sous bonne garde, mon regard se pose sur l'immeuble voisin où vivait Anne, et je revois la porte de l'appartement, fermée, silencieuse. L'année dernière, presque jour pour jour, j'étais allée toquer, encore et encore, étonnée que personne ne réponde.»

et émotionnel pour nous deux. Elle a recommencé à faire des cauchemars sur la guerre, et moi de même! Je prenais des notes, assise à mon bureau de Tel-Aviv, et elle se confiait étendue dans son lit depuis Jérusalem au crépuscule de sa vie. Et en tant que journaliste, habituée à couvrir des événements dramatiques – je suis basée au Moyen-Orient – cette expérience m'a semblé tout aussi éprouvante. Issue d'une famille juive allemande, Hannah avait aussi du mal à parler de ses émotions et je lui faisais revivre une période de sa jeunesse marquée par des expériences terrifiantes. Elle avait entre 14 et 16 ans lors de sa déportation et cette mémoire traumatique, profondément gravée à un moment formateur de sa vie, est restée en elle de manière très nette.

L'un des temps forts du récit est la reconstitution de la rencontre entre Hannah et Anne Frank dans le camp de concentration de Bergen-Belsen, alors que la première pensait que la seconde avait réussi à fuir pour se mettre à l'abri en Suisse...

Quand Hannah a souhaité rendre visite à son amie en juillet 1942, elle découvre que la famille Frank a quitté son domicile. C'était la première fois que l'une de ses camarades de classe «disparaissait». À partir de septembre, lors de la rentrée des classes, la chose a évidemment commencé à se reproduire. Mais comme Anne avait de la famille en Suisse, elle a pensé qu'au moins l'une de ses amies juives avait réussi à se trouver en sécurité. À Bergen-Belsen, dans un espace subdivisé en sous-camps, Hannah a incidemment appris qu'Anne Frank et sa sœur aînée Margot se trouvaient de l'autre côté d'une barrière, dont on ne pouvait approcher sous peine de se

faire tirer dessus. Mais malgré ce risque, lors d'un couvre-feu en février 1945, Hannah a pris la décision d'aller à la rencontre de son amie. Elles se retrouvent donc après deux ans de séparation, dans la pénombre, complètement déshumanisées et loin de tout ce qui leur était familier, pour pleurer ensemble puis échanger. Hannah peine à reconnaître son amie devenue l'ombre d'elle-même, frigorifiée et affamée et qui la supplie de lui trouver de la nourriture.

Quelques jours plus tard, Hannah retourne près de la barrière pour faire passer ses propres rations alimentaires (et celles d'autres déportées) à son amie, sans succès, ce qui la déçoit terriblement...

Oui, et il y aura plusieurs tentatives. Mais au final, ce récit est aussi porteur d'espoir. Quand plusieurs déportées de ces baraquements se plient en quatre pour dissimuler sous leurs paillasses de quoi faire passer des denrées à une inconnue, dont Hannah semblait tellement se soucier, cela représente un épisode chargé d'incroyables moments de solidarité féminine et de profonde humanité. C'est aussi un témoignage destiné à rappeler le sort tragique de plusieurs autres camarades de classe d'Anne et d'Hannah, dont les noms et les visages m'obsèdent jusqu'à ce jour, et dont l'histoire n'a pas encore été racontée. 📌

Pour aller plus loin:
https://www.youtube.com/watch?v=rQNPBLEYGCQ&ab_channel=Little%2CBrownandCompany



↑ Michal Epstein Lavi

INTERVIEW

Vivre dans une société, traumatisée

Michal Epstein Lavi, psychologue-psychothérapeute FSP spécialisée en psychotraumatologie, nous éclaire sur la compréhension de nos traumatismes. En plus de sa pratique clinique, elle supervise des psychologues, psychothérapeutes et psychiatres en EMDR (Désensibilisation et Retraitement par les Mouvements Oculaires) et en Brainspotting, tout en assurant la formation de Brainspotting en Suisse romande. Ces deux méthodes offrent un réel changement positif en cas de troubles liés aux traumatismes. La spécialiste accompagne des individus de tous âges en les aidant à se libérer de leurs souffrances. Michal Epstein Lavi a répondu à nos questions pour Hayom.

Liz Hillier

Qu'est-ce qu'un traumatisme ?

Le terme «traumatisme» désigne les conséquences émotionnelles douloureuses qui peuvent découler du vécu d'un événement difficile. Cependant, il n'est pas aisé de définir ce qui constitue un événement éprouvant, car une même situation peut être plus traumatisante pour certaines personnes que pour d'autres. On distingue deux catégories de traumatismes, communément appelées *grand «T»* et *petit «t»*. Les traumatismes de type *grand «T»* sont généralement associés au trouble de stress post-traumatique (ESPT) et comprennent la guerre, les attentats, les blessures graves, la violence sexuelle ou les expériences mettant la vie en danger. En revanche, les traumatismes *petit «t»* sont des événements difficiles qui affectent les individus personnellement sans mettre leur vie en danger, tels que la violence psychologique, la perte d'un animal de compagnie, l'intimidation ou

le harcèlement. Il est essentiel de noter que la réaction à un traumatisme est très personnelle, et la clé pour comprendre les traumatismes est d'examiner comment ils affectent l'individu plutôt que de se concentrer sur l'événement lui-même. Ces événements peuvent être extrêmement bouleversants et causer des dommages émotionnels importants, surtout s'ils surviennent pendant des périodes clés du développement cérébral, comme l'enfance et l'adolescence.

En tant que spécialiste de psychotraumatologie, pourriez-vous partager des exemples de cas de traumatismes vécus racontés dans votre cabinet ?

Bien sûr. Les cas varient du «petit» traumatisme, comme celui d'une fille qui a du mal à faire face à un déménagement ou d'une autre traumatisée par la mort de son chat, à des traumatismes plus importants, tels qu'une femme dont le mari a tenté de



« La personne traumatisée agit comme si le danger vécu était toujours présent, et le psychisme met en place des défenses pathologiques pour limiter l'anxiété. »

l'assassin, ayant nécessité une hospitalisation de six mois, ou le cas d'un enfant kidnappé. Il y a également des cas de bébés dont les mamans ont vécu des accouchements très difficiles, et les bébés expriment leur souffrance par des pleurs excessifs.

Parlez-nous des troubles / symptômes liés aux traumatismes.

En général, une personne ayant vécu un traumatisme vit dans la peur et dans un état de tension constante. Cet état se manifeste par des cauchemars, flashbacks, troubles de l'humeur, crises de panique, problèmes de sommeil, palpitations et de nombreux autres symptômes. Les signes peuvent être subtils, et la personne souffrant de stress post-traumatique peut vivre avec ces symptômes, souvent sans en être consciente. Les

troubles peuvent se manifester immédiatement ou plusieurs mois, voire des années après l'événement traumatisant. Un exemple de symptôme post-traumatique : le développement de l'anxiété qui peut conduire à une anxiété chronique. La personne traumatisée agit comme si le danger vécu était toujours présent, et le psychisme met en place des défenses pathologiques pour limiter l'anxiété. Autrement dit, nous parlons du phénomène de TOC (Troubles Obsessionnels Compulsifs) apparaissant très fréquemment lorsque l'évolution de l'anxiété ne peut plus être gérée.

Quelles sont vos méthodes de thérapie pour atténuer, voire guérir une personne souffrant de troubles post-traumatiques ?

Je pratique dans mes cabinets deux approches principales pour aider à guérir une personne souffrant de troubles post-traumatiques : La thérapie EMDR (*Eye Movement Desensitization & Reprocessing, Désensibilisation et Retraitement par les Mouvements Oculaires*), découverte par le Dr. Francine Shapiro en 1987, vise à réactiver la capacité naturelle du cerveau à digérer des événements figés ou bloqués dans la mémoire. Une fois le souvenir digéré ou « retraité », la détresse, les croyances négatives et les sensations physiques associées ne sont plus activées lorsqu'on se remémore le souvenir. Les sources de détresse sont ainsi graduellement retraitées et éliminées, conduisant à une amélioration du bien-être.

Quant à la thérapie *Brainspotting*, dont je suis formatrice responsable en Suisse romande, elle est relativement récente. Elle a été découverte en 2003 par David Grand, Ph.D. Cette approche repose sur le lien étroit entre nos yeux et notre cerveau. En se basant sur la direction du regard, cette méthode permet de localiser la source d'un traumatisme dans le corps et de stimuler les facultés d'auto-guérison du cerveau. En quelques séances, des résultats profonds peuvent être obtenus. 🧠



Animation musicale

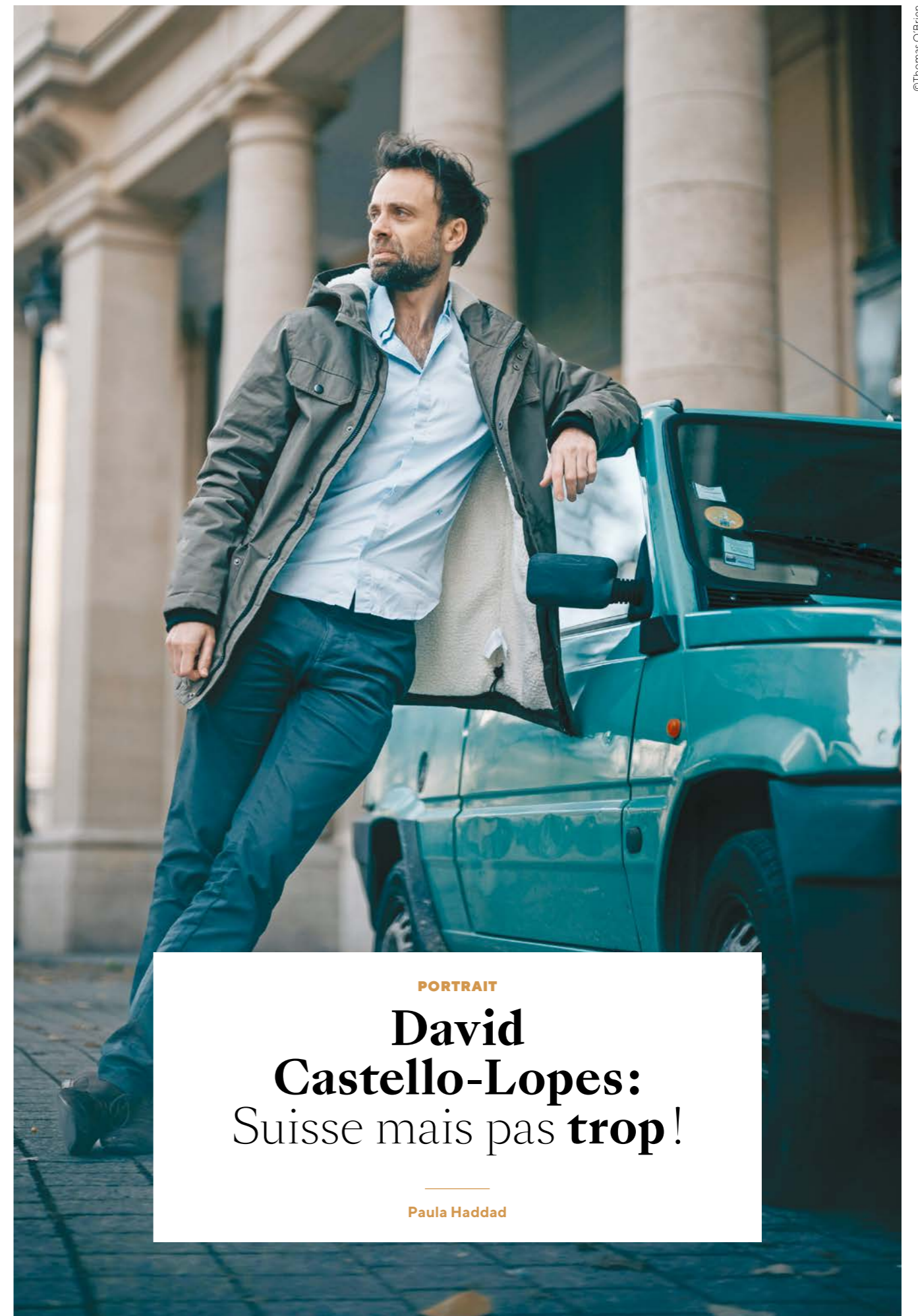
PATRICK AMSELLEM GRATTE SA GUITARE POUR VOUS

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi François. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières. Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushing stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa play-list latino-italienne, notre chanteur-guitariste de talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en redemande et rappelle « Patriiiiiiiiiiiiiick »!

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem • Guitariste chanteur • CMT club med talents • pat.amsellem@gmail.com
Tél +33 6 11 19 15 44 • <https://youtu.be/Yw4Vxugz4lw>



PORTRAIT

David Castello-Lopes: Suisse mais pas trop!

Paula Haddad

Le gabarit de cette introduction ne suffira pas à présenter David Castello-Lopes. Journaliste, humoriste, chanteur, musicien et féru d'histoire, cet artiste franco-portugais, d'origine juive, envoie valser toutes les étiquettes. Seule certitude, depuis le succès de ses vidéos consacrées aux idées éculées sur la Suisse, diffusées sur la RTS, il ne quitte plus les scènes du pays. Il sera les 19 et 20 juin au Théâtre du Léman avec son premier spectacle *Authentique*.

Complet. Ce mot si doux à l'oreille pour tout artiste en quête d'un public, David Castello-Lopes le découvre de manière fulgurante ces derniers mois, d'une scène à l'autre, en Suisse et en France, grâce à une tournée sans cesse rallongée et trois Olympia sold-out, pour utiliser cette fois le terme anglais, en juin prochain. À part observer le temps qui passe ou du moins lutter contre, une obsession depuis l'enfance, David Castello-Lopes, quarante-deux ans, aime bien poser des questions. À sa manière. Rien d'étonnant pour celui qui possède un master en journalisme à l'Institut français de presse, un autre en Histoire à la Sorbonne, et l'attestation d'un séjour d'étude à l'Université de Californie à Berkeley. Celui qui écume les médias de renom (*Le Monde*, Canal +, Europe 1, France-Inter, Arte) avec *Depuis quand?* des pastilles drôlatiques sur l'existence. *Les origines* opte pour une autre forme de transmission: «Quand on pense journalisme, on pense à une approche sérieuse. Fondamentalement être journaliste implique de transmettre des informations vraies et vérifiées. Il y a une sorte de devoir de vérité, supérieur. Mais pourquoi ne pas raconter des histoires de manière légère et drôle? J'aime l'idée d'expliquer des choses avec des blagues. C'est commun à peu près à tout ce que je fais.» On ne peut qu'apprécier, en filigrane, son talent de «punchlineur» littéraire.

« Pourquoi ne pas raconter des histoires de manière légère? J'aime l'idée d'expliquer des choses avec des blagues. »

Journaliste et humoriste. Sérieux et virtuose de l'autodérision. Pédagogue et corrosif. Portugais par son père Gérard Castello-Lopes (catholique laïc, distributeur entre autres des films de la Fox au Portugal via la firme familiale, photographe) et juif ashkénaze par sa mère, le trublion n'aime rien de ce qui enferme, même si sa famille a connu une histoire commune à tant de Juifs: «Mes ancêtres originaires de Roumanie, d'Autriche-Hongrie et de Lettonie sont tous arrivés en France au début du XX^e siècle pour fuir les pogroms. Et mes arrière-grands-parents maternels ont fondé à Paris une épicerie de produits «slaves» pour les immigrés de cette époque-là. Pendant l'Occupation, toute la famille du frère aîné de mon grand-père a été déportée et est morte à Auschwitz. D'ailleurs je m'appelle David en souvenir de ce frère. Son fils aîné s'est fait prendre à Saint-Etienne dans la Résistance et de fil en aiguille le reste de la famille a été arrêtée. Je n'ai pas reçu d'éducation théorique religieuse, mais jusqu'au décès de mes grands-parents maternels, au début des années 2000, on faisait les grandes fêtes comme Pessah et Hanoukah.»

« Je possède des thunes »

Et la Suisse dans tout ça? Dans l'une de ses vidéos diffusées sur la RTS, David Castello-Lopes insérait des extraits en super 8 d'un après-midi passé à Bâle, enfant, avec ses parents. On imagine une pirouette. Pourtant, chez lui, tout est authentique, comme dans son spectacle. Probablement ce regard à la fois sincère et décalé sur la vie a-t-il séduit Vincent Kucholl et Vincent Veillon, les animateurs de la célèbre émission *52 minutes* qui lui ont confié une rubrique inédite sur les clichés suisses: «Au départ, je pensais réaliser quelques vidéos qui ont pris de l'ampleur. La Suisse est devenue très importante dans ma vie. Je dirais même que l'idée de la Suisse m'apaise.» Depuis, l'humoriste est une star des réseaux sociaux, notamment avec la chanson parodique «Je

possède des thunes», extraite de la vidéo «Pourquoi les gens achètent des montres suisses?» qui dans sa version longue cumule plus de deux millions de vues sur YouTube. D'ailleurs David Castello-Lopes possède ce que les économistes appellent un bien positionnel, une petite montre suisse, achetée pour les besoins du clip. Et il propose à la vente sur son site Internet un autre bien positionnel, le tee-shirt déjà culte «Je possède des thunes» pour que chaque Suisse (ou pas) puisse afficher son degré de richesse avec une graduation d'étoiles.

Il y a quelques années, David Castello-Lopes espérait devenir une rock-star grâce à son groupe Marquis Concept. Dans sa manche, un talent avisé de musicien qui pratique sur scène la guitare – il dit ne pas avoir beaucoup progressé depuis sa jeunesse – la basse, la batterie et les claviers. Allez savoir s'il ne reviendra pas dans une salle de spectacle avec son répertoire de tubes et d'autres chansons. Authentique, l'humoriste l'est indéniablement, avec son regard enfantin. Il s'étonne même que l'on vérifie certaines infos qui nous apparaissent comme une petite supercherie destinée à faire rire le public. Authentique il l'est, sans se censurer, même si le trublion ne verse pas dans la polémique. «En tant qu'humoriste, on connaît la ligne avec laquelle on joue sans jamais la dépasser.» On le répète, David Castello-Lopes aime poser des questions. Sans forcément y répondre. Très juif tout ça, non? «L'autre jour, à la sortie de ma chronique hebdomadaire sur France-Inter, une dame de Radio-France est venue me voir en me disant qu'elle aimait bien mes chroniques. Elle pensait que j'avais quelque chose de juif. Elle m'a offert un «kit de Hanoukah». Pour la première fois depuis quinze ans, j'ai allumé les bougies.»

Les 19 et 20 juin au Théâtre du Léman, le 22 juin à Zurich, les 21 et 22 septembre au Théâtre de Beaulieu de Lausanne.

INTERVIEW EXCLUSIVE

Alexis Michalik, l'homme pressé du théâtre français

Nathalie Hamou

Une Histoire d'amour. Cette œuvre théâtrale d'Alexis Michalik, qui raconte une rupture sentimentale, a valu à son auteur de se rendre au mois de septembre dernier en Israël. But de ce voyage: assister pour la première fois à une représentation en hébreu de sa pièce qui a fait l'objet d'une création sur les planches du théâtre Beit Lessin de Tel-Aviv.



« Chez nous, l'histoire draine le public et non pas la star. Et l'auteur est remis au centre du système. »

continuer à exercer ce métier que j'aime, à écrire des histoires, à jouer, à réaliser, à mettre en scène. Et puis entre les deux, à me balader un peu partout, à rencontrer des gens. Je voyage énormément. Et j'adore les voyages; j'ai d'ailleurs écrit un roman là-dessus (Ndlr: *Loin*). C'est un énorme luxe. En plus je n'ai pas d'enfants et je ne suis pas marié, donc j'ai complètement le temps de faire ça. C'est l'important. Pour le reste, par rapport aux éloges, il faut garder beaucoup de distance.

Mais il faut quand même savoir gérer un succès...

C'est vrai. Mais ce n'est pas un succès handicapant. Je peux prendre le métro. Personne ne va m'embêter. On me reconnaît mais ce n'est pas quelque chose d'agressif. Il y a des gens très connus qui doivent s'exiler. Moi je n'en suis vraiment pas là (*rires*).

Votre venue en Israël pour la création en hébreu d'Une Histoire d'amour, c'est juste une étape comme une autre dans un road show mondial ?

Non. Israël, c'est assez singulier par rapport à *Une Histoire d'amour*. Ce spectacle qui s'est donné plus de 500 fois et a été repris cet hiver au Splendid à Paris, a principalement été joué en français. Il s'est monté dans quelques pays comme la Grèce et l'Espagne. Mais la pièce marche très fort en Israël avec des retours comparables à ceux que nous avons connus lors de son lancement en France. Tous les gens que je connais et qui vivent ici m'ont fait part de leur émotion. La première remonte à mars 2023, d'abord dans la petite salle puis la grande du Beit Leissin. Ce succès me rend évidemment très heureux. J'y vois plusieurs explications: une mise en scène très réussie, le choix des actrices assez connues ici, mais aussi le fait qu'il s'agisse d'une histoire amoureuse entre deux femmes, ce qui a trouvé une résonance particulière ici à Tel-Aviv. D'où cette curiosité qui m'a poussé à venir découvrir cette création en Israël, pays où mon spectacle *Le Porteur d'histoire* s'était joué, en français, il y a

cinq ans lors de la saison croisée entre la France et Israël.

Vous n'allez pas systématiquement découvrir comment vos spectacles ont été montés par d'autres ?

Non, c'est assez rare. Car j'ai peur d'être déçu. Je suis auteur-metteur en scène donc quand je crée un spectacle, les deux s'imbriquent. Et comme je respecte infiniment le principe de création, je préfère ne pas assister à ce qui a été fait. Si le spectacle est trop long par exemple et que le public s'ennuie, cela me détruit... Mais là en l'occurrence, j'ai fait une exception, de par les origines de la pièce, qui raconte la fin de l'amour et qui m'a été inspirée par la rupture que j'ai eue avec une jeune femme qui se trouve être israélienne. Cela fait beaucoup de niveaux de lecture.

On parle beaucoup de la mini révolution que vous avez introduite avec vos spectacles choraux dans le théâtre privé. Quelle est votre marque de fabrique ?

Avant, pour faire un succès dans le théâtre privé, on écrivait pour des têtes d'affiche, et l'acteur principal avait un rôle prédominant. À partir du *Porteur d'histoire*, il y a eu un glissement. Et je ne suis pas le seul: d'autres metteurs en scène comme Jean-Philippe Daguette (*Adieu Monsieur Haffmann*), adeptes du théâtre de troupe, y ont contribué. En ce qui me concerne, j'ai voulu amener des histoires qui étaient très cinématographiques à un public théâtral. Et pour ce faire, il faut un style de récit qui soit très cinématographique, avec des scènes assez courtes qui s'enchaînent et non pas des actes avec des décors fixes. Et puis il faut aussi beaucoup de personnages, donc des acteurs qui jouent plusieurs rôles. Il n'y a donc pas un rôle principal, il y a une troupe. Et c'est vrai que j'ai amené quelque chose venant du « Off » d'Avignon, une certaine économie théâtrale qui permet au spectacle de durer longtemps, car ce n'est pas la tête d'affiche qu'on vient voir, c'est l'histoire. Et petit à petit, les Molières sont venus récompenser ce genre de spectacles



© François Fonty

↑ La pièce, *Une Histoire d'amour*.

qui viennent compenser les grosses machines du théâtre subventionné avec une inventivité et peu de choses sur scène mais tout au service d'une histoire très forte. Plusieurs jeunes metteurs en scène - Mélody Mourey (Ndlr: *Big Mother*), Samuel Valensi (*Coupures*) - s'inscrivent dans cette économie qui vient d'un théâtre très narratif et très cinématographique, et ne « s'embarrasse » pas de stars. Chez nous, l'histoire draine le public et non pas la star. Et l'auteur est remis au centre du système.

Quelles sont vos inspirations ?

Au-delà d'Edmond Rostand ou d'Alexandre Dumas à qui je rends hommage dans mes spectacles de la période XIX^e, mon inspiration se nourrit aussi d'Ariane Mnouchkine que j'ai croisée, dont je suis très fan, et qui s'inscrit avec Jérôme Savary ou Peter Brook dans une envie de théâtre populaire. Son but c'est qu'il y ait des gens dans la salle, qui ne sont peut-être jamais venus au théâtre, et qui auront envie d'y retourner. Côté rencontres, il y a eu Irina Brook (fille de Peter), ma première metteuse en scène, dans *Juliette et Romeo* à Chaillot, lorsque j'avais dix-huit ans. C'est un peu l'une de mes mamans théâtrales. J'ai découvert avec elle ce que c'était que la mise en scène; jusque-là, j'avais une vision très scolaire du théâtre consistant à parler fort et faire face au public. Elle m'a montré qu'on pouvait prendre un texte, s'en emparer et lui faire dire autre chose, rajouter des blagues, des chansons. Et cela a complètement bouleversé ma

vision du théâtre. J'ai découvert qu'on pouvait tout se permettre. Pour faire quoi? Raconter ses histoires, mais je ne le savais pas encore.

Vous avez un roman, deux films à votre actif et Passeport, un sixième spectacle, au théâtre de la Renaissance, qui a démarré en janvier... De quoi parle-t-il ?

C'est une histoire autour des réfugiés et de l'identité. Elle commence dans la jungle de Calais, et l'on va suivre le parcours d'un exilé pour s'intégrer. Sinon j'ai toujours des envies, car j'aime bien alterner, peut-être que la prochaine case sera un film, une série, un roman, à nouveau jouer. Mon but c'est de raconter des histoires. Je ne pouvais pas imaginer qu'autant de gens viendraient les écouter.

Passeport, cela vient clore un cycle ?

Après ma trilogie XIX^e siècle, j'ai pris un peu un virage contemporain, avec *Intramuros* et *Une histoire d'amour*. *Passeport* vient parachever cette série. C'est peut-être ma première pièce un peu politique. Mais toujours avec un mélange d'émotions.

Vous aviez d'ailleurs pris la parole contre les extrêmes au moment de la dernière élection présidentielle en France qui a opposé Emmanuel Macron et Marine Le Pen.

Comme tout le monde j'ai des idées, des opinions. Mais aujourd'hui, tout le monde s'exprime. Et dans le bruit de tout le monde, j'en ai pas assez de poids sur la scène médiatique pour avoir un impact. En revanche, ce

que je constate avec amertume, c'est que les réseaux sociaux et le système médiatique font en sorte que l'on va toujours avantager les positions les plus polarisées. Et on va toujours donner la parole à ceux qui sont contre quelque chose quelle que soit l'idée. Pas à la bienveillance ou à la modération. Les premiers commentaires sont toujours extrêmement violents. Donc ce système ne fait que favoriser la montée des extrêmes, il a une part primordiale dans ces divisions, et il ne m'incite pas à exprimer un point de vue. C'est triste.

Mais dans vos spectacles, vous arrivez à faire passer des idées...

Dans un spectacle qui dure deux heures, c'est autre chose, ce n'est pas juste un point de vue. Par exemple, avec *Une Histoire d'amour* autour de deux femmes qui tombent amoureuses, on a observé à Paris que des spectateurs - qui ne s'attendaient pas du tout à assister à cela et ne pensaient pas être émus par ce genre d'intrigue - sortaient en larmes ou en tout cas touchés. À partir du moment où l'on est en empathie sur un couple lesbien, c'est qu'il y a une porte vers la tolérance. Mon métier, c'est de raconter des histoires et pas de m'exprimer. Je m'exprime à travers ce que j'écris. 🎭

INTERVIEW EXCLUSIVE

Alexandre Kominek: un Genevois qui triomphe à Paris

Steve Krief

Le Genevois Alexandre Kominek est une des figures les plus marquantes de la scène contemporaine, triomphant sur les planches à Paris et à la radio sur France Inter dans l'émission *La Bande Originale*. Originaux aussi, son style et sa galerie de personnages qui vous transportent dans ses montagnes russes. Qu'il s'agisse des bas-fonds de la Colombie, au sein des soirées de la jet-set avec Carlos ou en after pour une discussion philosophique avec Billy, son voisin iguane de Plainpalais... Interview exclusive pour *Hayom*.

Vous avez grandi à Genève ?

Oui, avec ma mère, dans le quartier de Plainpalais, puis des Acacias, entouré d'amis italiens, espagnols, brésiliens, turcs, albanais... Ce qui, d'ailleurs, a joué sur la fabrication de mes personnages. Peu motivé par des études de Droit, et le Cours Florent pas très motivé à me prendre en auditeur libre, j'ai bifurqué vers un B.A. en création artistique. Une période où j'ai commencé l'humour via des amis qui m'ont inscrit sur la scène ouverte du Swiss Comedy Club à Lausanne, en février 2013. C'était également la première de Marina Rollman. Puis, après l'obtention de mon diplôme, j'ai commencé à faire de la radio, de plus en plus de scènes et à me lancer à fond dans cette passion.

Qu'est-ce qui vous a inspiré à Genève ?

Le brassage multiculturel et entre les classes sociales, avec cette proximité de personnages rencontrés à l'école et dans la vie active. Par exemple, ces femmes de ménage avec qui je bossais à 16 ans, lorsque je nettoiais avec elles les bureaux de banque de 18h à 20h. Puis, d'observer mes collègues chez H&M ou la curieuse clientèle lorsque je travaillais dans la mise en service des piscines et Spas dans les beaux quartiers de Coligny ou de Vandœuvres...

En parlant de multiculturalisme, votre vécu personnel vous a beaucoup nourri...

Bien sûr. Issu d'une mère catholique polonaise et d'un père juif tunisien, je côtoyais deux ambiances schizophrènes.

Avec d'un côté la froideur et la dureté de l'Est et en même temps l'humour pince sans rire de ma mère, à l'opposé du folklore de mon père. Ce qui se conjugue en moi. J'ai peu connu ma grand-mère paternelle, décédée en 1996, influente par son attitude de patronne. J'ai été très marqué par les femmes fortes et indépendantes, en premier lieu ma mère.

Quels sont les humoristes qui vous ont donné envie de faire ce métier ?

Ma référence première, c'est Élie Kakou. Il était tellement avant-gardiste! Avec ses personnages, ses costumes et interludes, mélangeant tant d'arts, alternant entre le comique et le dramatique... Même ses entrées étaient marquantes, comme lorsqu'il débarqua au Montreux Comedy Festival en chameau! J'ai été très touché par son parcours aussi, un membre de la communauté qui dévoile son homosexualité.

D'autres grandes références ?

Gad Elmaleh, bien sûr. Et Les Inconnus, découverts sur des cassettes vidéo visionnées chez mon grand-père lors de mes vacances en Israël. Comme pour Élie Kakou, leur palette de personnages est toujours aussi pertinente avec le temps. Puis, grâce à Internet j'ai découvert les anglophones. Le premier sur lequel j'ai flashé est Louis C.K. Puis Dave Chappelle, Bill Burr, Jim Jefferies...

En France, on assiste à une vague belge depuis 30 ans; vous faites partie de cette vague suisse d'humoristes qui cartonnent depuis quelques années.

Vous avez débuté ensemble ?

Ce terme me fait rire. J'imagine une vague sur le Lac Léman... Oui, nous sommes une belle génération helvète avec Thomas Wiesel, Marina Rollman, Nadim Kayne,

Yann Marguet, Charles Nouveau, Blaise Bersinger. Nous avons tous plus ou moins le même âge et sommes éclos en même temps. On s'est connus au Swiss Comedy Club. Ensuite, il y a eu un désir de créer une chaîne YouTube avec des humoristes suisses, Carac Attack, pendant un an. On jouait aussi à l'Éphémère, créé par Nadim Kayne.

Une belle évolution en Suisse, puisque vous avez récemment été le maître de cérémonie d'un des galas du Montreux Comedy Festival.

Oui, j'ai eu la chance de présenter ce gala sur deux jours avec plein de talents émergents de la scène francophone venus du Canada, de Belgique, du Bénin... J'avais l'impression d'être secrétaire général des Nations Unies. Et en tant que Genevois, ça fait plaisir. D'autant plus que j'ai eu la chance également de faire le gala de Redouane Bougheraba avec Roman Frayssinet et Gad Elmaleh entre autres... Partager la scène avec des gens qui vous inspirent, c'est ce que je souhaite à chaque artiste.

Suisses et Belges, vous partagez ce rêve de monter à Paris ?

Afin de perfectionner mon style d'humour, j'avais besoin d'une ville où je pouvais jouer plus régulièrement. Je suis donc passé de Genève où je jouais une ou deux fois par mois à Paris où il m'arrivait de monter sur scène quatre fois par soir. Je passais du Paname Art Café à 19h au Café Oscar à 20h, puis dans un bar sombre du XX^e à 21h30 avant de retourner à 23h au Paname... J'ai vraiment joué partout (et je continue quand je teste de nouveaux sketches). Je vais dans des comedy clubs, des bars et même des chichas. Ça me permet de me confronter à différents publics et de ciseler mon set.



« Issu d'une mère catholique polonaise et d'un père juif tunisien, je côtoyais deux ambiances schizophrènes. »

Vous parlez de toutes ces influences sur le temps, mais aussi de tout le temps nécessaire pour grimper. Un élément qu'on sous-estime, la plupart des grands humoristes perçant lentement afin de construire un spectacle, qui n'est pas qu'un assemblage de blagues.

Effectivement, aujourd'hui certains imitent la fast fashion avec du fast humour. En méprisant ce métier, obsédés de devenir des stars et jouir d'une reconnaissance et du bourdonnement incessant du buzz. Petit à petit, j'ai créé des personnages, pour arriver à une identité. Avec ce que je dis et les limites que je ne m'impose pas, souhaitant poursuivre dans l'excès. Il faut avoir de la confiance en soi pour simuler un acte sexuel avec un tabouret sur scène et regarder quelqu'un dans les yeux. Je n'aurais pas pu le faire au début (*rires*).

Afin d'avoir la *houts-pah* de s'exhiber, il en faut ! En parlant d'aller loin, est-ce qu'il y a des limites dans l'humour ?

Je déteste le cliché « on ne peut plus rien dire ». Au contraire, on dispose d'une infinité de supports pour enfin dire tout ce qu'on veut. Il faut juste s'attendre à ce que des gens réagissent négativement, en décontextualisant. Tant que je fais rire sans stigmatiser ou violenter quelqu'un avec des propos discriminatoires, il n'y a pas de limites. En assurant que le sujet soit drôle et bien maîtrisé. Il n'y a rien de pire que la bienveillance dans l'humour. En sortant de la salle, mon public se demande : « Comment ai-je pu rire de ça ? » Les gens, je vais les chercher pour leur infliger des images à la

fois drôles et dérangeantes. À l'image de ce qu'annonce la présentation du spectacle : venez rire et avoir honte.

Ce qui est étonnant dans votre spectacle, avec les références assez crues, c'est que les rires les plus forts sont féminins.

D'ailleurs mon public est à 70% féminin. Et si elles rigolent, c'est parce qu'elles voient devant elles un mec qui joue les dominants, mais qui se fait dominer. Je suis une sorte de « loser » magnifique s'imaginant être un « bonhomme » mais qui finit tout le temps dominé par les femmes ou par la situation.

Comment est né le personnage de Carlos ?

À 11 ans, avec mes potes espagnols, n'ayant pas la box, on allait voir les matchs du Real et du Barça dans des peñas : le Centre asturien pas loin de l'hôpital, le Vieux Martin avec les paellas le samedi et dimanche soir pendant les diffusions de la Liga. En ces lieux, on côtoyait des hispanophones de 40-50 ans qui parlaient comme Carlos.

L'émission *La Bande originale* vous permet de jouer face à de grandes références culturelles. Quelles sont certaines de ces rencontres marquantes ?

Parmi toutes ces belles rencontres, je pense à Eddy Mitchell. L'artiste mais aussi l'époque qu'il incarne. De même pour Nicoletta, une artiste qui reste au fil du temps toujours aussi passionnée de musique. Jouer Carlos devant Sophie Marceau fut un moment extraordinaire pour moi. À la fin, elle me demande : « Vous êtes vraiment espagnol ? » Je lui

réponds : « Non, je suis polonais. » « Ah, je connais très bien la Pologne. » « Je sais. » (*rires*)

Et face à d'autres humoristes ?

Une des rencontres les plus marquantes sur France Inter fut François Damiens. J'étais très intimidé, connaissant ses caméras cachées par cœur. En le voyant se marrer devant mon sketch, je me suis senti rassuré. Voir un mec qui m'a tant fait rire, rire à mes blagues fut un des plus beaux moments de ma vie. D'autant plus qu'après, il a pris le temps de trouver mon numéro et de m'écrire un message très chaleureux.

Vous parliez au début de la formidable palette de personnages d'Élie Kakou, on sent chez vous l'envie de laisser de plus en plus de place à vos personnages tels Billy ou Carlos...

Sur le deuxième spectacle, je pense que je m'éloignerai un peu plus du stand up afin de privilégier le one-man show. Un personnage permet à la fois d'être plus incisif, surréaliste ou léger. Il peut ainsi aller très loin dans la hauteur et la bassesse, avec une pensée profonde ou des blagues pourries transpirant de son personnage. Comme le fait si bien cet autre grand maître : Sacha Baron Cohen avec Ali G, Borat et Bruno. Un homme qui est très distant de ses personnages, étant juif tradi et ayant suivi de grandes études à Cambridge. D'ailleurs, ma sœur est actuellement à Cambridge et moi je me souhaite le même élan professionnel que Sacha... 🍷

“Luck shouldn't be part of your portfolio.”

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



EDMOND
DE ROTHSCHILD

ON NE SPÉCULE PAS SUR L'AVENIR.
ON LE CONSTRUIT.

EDMOND DE ROTHSCHILD, L'AUDACE DE BÂTIR L'AVENIR.

MAISON D'INVESTISSEMENT | edmond-de-rothschild.com